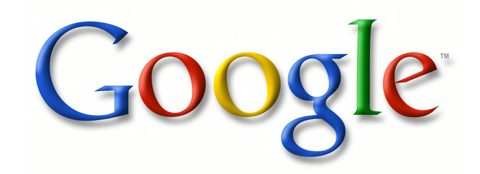
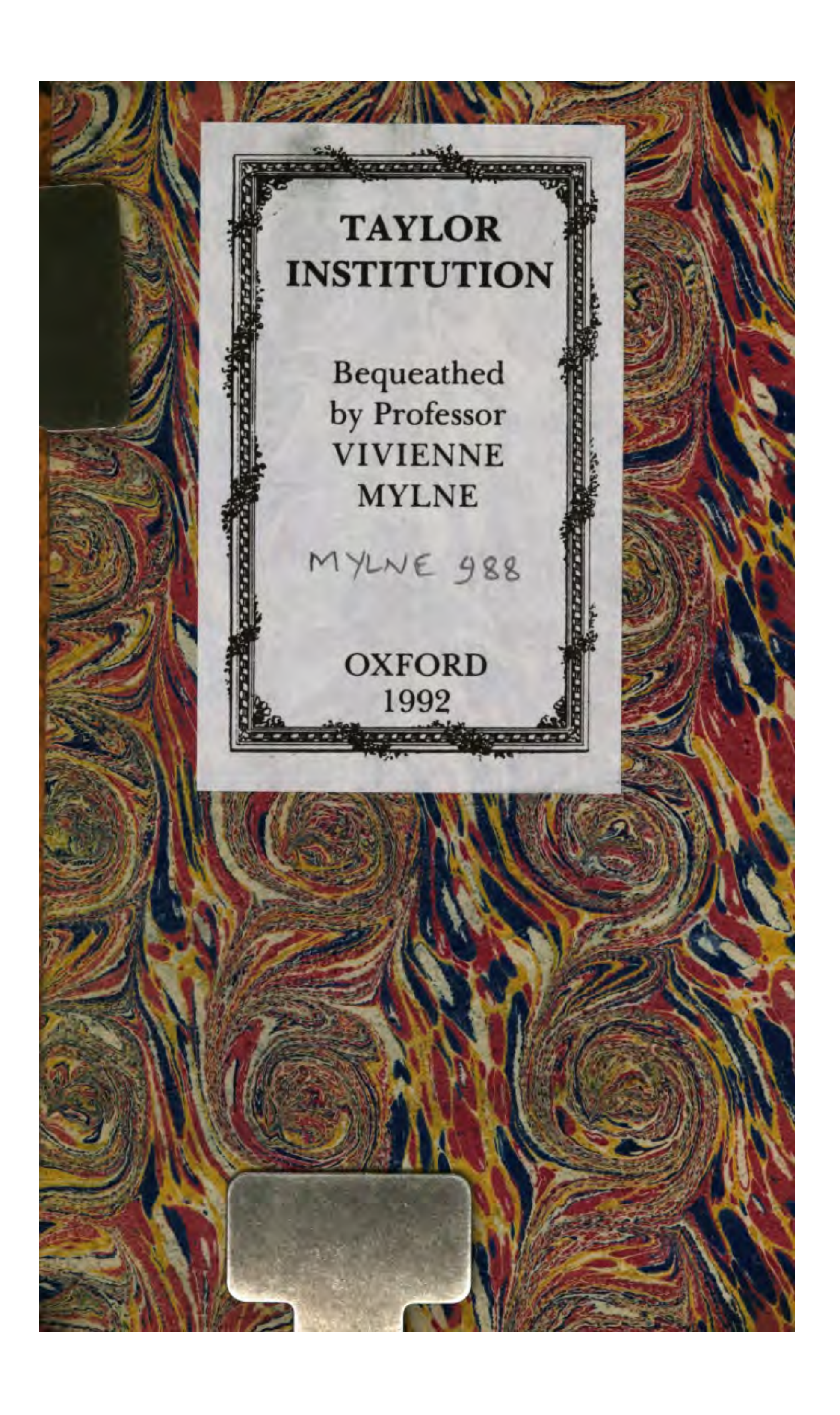





TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 988
OXFORD
1992



ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-UNIÈME.

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM;
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XCII.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

Samedi, 8 avril.

Enfin, mon cher Joseph, votre jeune & chère demoiselle consent *à se délivrer elle-même* de la cruelle persécution qu'elle souffre depuis si long-tems. Elle se rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y est engagée. Elle m'a confirmé cette promesse.. Grâces au ciel, elle me l'a confirmée !

J'aurai un carrosse à six chevaux dans le chemin

détourné qui est le plus voisin du mur, & je serai accompagné de plusieurs de mes amis & de mes gens, bien armés, qui se tiendront un peu à l'écart pour la secourir au premier signe, si l'occasion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes sortes d'accidens fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Ma seule crainte est qu'au dernier moment, la délicatesse de ses principes ne soit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique son honneur soit le mien, comme vous savez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureusement elle refusoit de partir, je la perdrois pour toujours, & tous vos services passés deviendroient inutiles. Elle seroit alors la proie de ce maudit Solmes, à qui sa sordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domestique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête Joseph, ni du zèle avec lequel vous servez un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune demoiselle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, sur-tout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si mademoiselle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi, faites bien attention aux articles suivans. Tâchez de les apprendre par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi jusqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons soin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole. . . . . . .

Voici les articles, honnête Joseph.

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, & sans être apperçu de mademoiselle. Si le verrou de la porte de derrière est tiré, vous connoîtrez par-là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vue sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée ; mais j'aurai soin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que, s'il est besoin, vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *hem*, *hem!* Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne soit reconnu pour un signal. Peut-être qu'en m'efforçant de persuader ma chère compagne, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou du talon contre les ais pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme si vous vouliez

ouvrir; vous agiterez fortement le verrou, vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer; ensuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille; à moi, vîte à moi, les voici, les voici, vîte, vîte; & mêlez-y les noms d'épées, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle seroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, & d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, & que, pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clé; mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussi-tôt que vous aurez ouvert la porte,

ôtez-en votre clé, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne que vous mettrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on supposera que je lui ai procurée, & que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclura qu'elle sera partie volontairement; & dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clé, que dans la supposition que nous ne soyons interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paroissoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette envie leur prend, soit en brisant la porte, soit avec ma clé, qu'ils trouveront à terre, s'ils veulent prendre la peine de passer par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & si vous sortez par le moyen de votre clé, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colère & d'impatience, tantôt avançant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous; mais comme si vous apperceviez quelqu'un qui

accourt après vous, criez : au secours, vîte ; n'épargnez pas les cris. Nous ne serons pas longtems à nous rendre au carrosse.

Dites à la famille, que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, escorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pu juger ; & que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joseph, avec quel soin je veux éviter les fâcheux accidens.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes enjambées, pour déguiser votre marche, & tenez la tête droite ; je réponds, honnête Joseph, qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine, & feignez qu'il résiste à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, si elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous suivez pas plus vîte. Ensuite, retournant au château avec cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune

demoiſelle ne fût enlevée par un.... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, & me maudire hardiment. Cet air de colère vous fera paſſer pour un homme courageux qui ſe ſeroit expoſé de bonne foi. Vous voyez, honnête Joſeph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de riſque à me ſervir.

Mais ſi notre entretien duroit plus long-tems que je ne le déſire, & ſi quelque perſonne de la maiſon cherchoit mademoiſelle avant que j'aie crié deux fois *hem*, *hem*; alors, pour vous mettre à couvert, ce qui eſt, je vous aſſure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé auſſi, avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être ſans clé; & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite proviſion de gravier, de la groſſeur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la ſerrure; ce qui empêchera que leur clé ne puiſſe tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher Joſeph, vous ſavez que dans les occaſions importantes il faut avoir pourvu à toutes ſortes d'accidens. Alors, ſi vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, aulieu du cri que je vous ai marqué lorſque vous

ferez du bruit à la porte, criez : monsieur ou madame (suivant la personne que vous verrez venir), hâtez-vous, hâtez-vous; M. Lovelace! M. Lovelace! & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je serai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit Betty, & Betty seule, je n'aurois pas si bonne opinion, monsieur Joseph, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser, & de lui faire prendre le change.

Vous lui direz que votre jeune demoiselle vous a semblé courir aussi légérement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, & ruiner enfin les espérances de Solmes. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi, vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, & quelque jour ce grand service sera recompensé par les deux familles. Alors vous serez le favori de tout le monde; & les bons domestiques se croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête Joseph Léman.

(*) On a vu ci-dessus, que Joseph Léman étoit amoureux de Betty.

Si mademoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, & qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de soin & d'attention que de zèle. Songez que ce service mettra le comble à tous les autres; & comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie, quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'insolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre Joseph; tu seras le maître dans ta maison. Si son humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an, & cela dans toutes les règles de l'honnêteté, sans quoi le secret ne seroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.

LETTRE XCIII.

A M. ROBERT LOVELACE.

Dimanche, 9 avril.

MONSIEUR,

(*) Je suis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroît bien fort. Dieu me pardonne & vous aussi, monsieur! vous m'avez engagé dans une grande affaire; & si la mèche étoit découverte..... Mais dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre sous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté aussi pour notre jeune demoiselle, que je recommande à dieu. Tout le

(*) L'auteur, s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage & d'orthographe, qui sont ordinaires dans la condition de Léman. Mais le goût de notre nation n'admet pas de si grossières peintures. Il suffira de conserver ici un style & des traits de simplicité qui puissent faire connoître un valet.

monde n'en doit-il pas avoir pour le beau sexe?

J'exécuterai vos ordres le plus fidellement qu'il me sera possible, puisque vous dites que vous la perdriez, si je ne le faisois pas, & qu'un homme aussi avare que M. Solmes seroit assez capable de la gagner. Mais j'espère que notre jeune demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je suis persuadé qu'elle tiendra parole.

Je serois bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avois cru, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaise. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme or fin, & même, autant que je le vois, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais aussi; car, quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, j'ai la crainte de dieu & des hommes, & je profite des bons discours & des bons exemples de notre jeune demoiselle, qui ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans cette espérance. Vous en trouverez de reste, si vous

cherchez bien ; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages ; & j'espère que vous ne me regarderez pas comme un mal-honnête homme, parce qu'il peut paroître que je vous sers contre mon devoir : avec une bonne conscience, on ne craint pas les mauvaises langues. Cependant je souhaiterois, si vous avez cette bonté, que vous ne m'appelassiez pas si souvent *honnête Joseph*, *honnête Joseph*. Quoique je me croie fort honnête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoissent pas mes intentions ; & vous avez aussi l'humeur si facétieuse, qu'on ne sait pas si vous dites ces choses-là sérieusement. Je suis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des seigneurs : ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous déplaise, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiselle Betty, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au-dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoise peu-à-peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, si elle étoit meilleure pour notre jeune demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte, quoiqu'il ne soit pas trop honnête de battre une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle me mette le pied sur la gorge. Cette recette, que vous avez

la bonté de me promettre, me donnera du courage ; & je crois qu'elle seroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela se passe honnêtement comme vous l'assurez, à peu-près dans l'espace d'une année. Cependant, si mademoiselle Betty se tourne bien, je pourrois souhaiter que cela dure un peu plus long-tems ; sur-tout lorsque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un seigneur de votre qualité. C'est vous-même aussi, qui me mettez en train par votre exemple ; car vous avez toujours le mot pour rire ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'esprit : surquoi vous demandant pardon, je vous promêts encore une fois toute diligence & toute exactitude, & je demeure votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandemens,

JOSEPH LEMAN.



LETTRE XCIV.

LOVELACE à M. BELFORD.

A Saint-Albans, lundi au soir.

Tandis que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques momens au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite ; & je t'assure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie aussi parfaite que la mienne. Mais laisse-moi jeter les yeux un moment sur ce qui se passe : l'ange ne seroit-il pas disparu ?

Ah ! non. Pardonne mes inquiétudes. Elle est dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi ! pour toujours à moi.

« O transports ! Mon cœur, pressé de joie & » d'amour, cherche à s'ouvrir un passage pour » s'élancer dans son sein (*) ».

Je savois que toutes les combinaisons de sa stupide famille étoient autant de machines qui

(*) Vers d'*Otway*.

se remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi, comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre, & plus aveugles que les taupes même, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvemens; qui s'accordoient assez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite? Non, non : elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence? C'est du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore. Mais je veux écarter cette pensée. Si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le Rubicon*; que le retour lui soit devenu impossible; que, suivant les mesures que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire; & que, si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil; car, je ne fais pas difficulté de te l'avouer, si je pouvois croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur sur

la préférence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.

Mardi à la pointe du jour.

Je retourne, sur les aîles de l'amour, aux pieds de ma charmante; qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvemens me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil pendant une heure & demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la matière, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais, pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chère Clarisse! n'ai-je entendu de toi que des soupirs & des marques de douleur? Poussée par une injuste persécution, menacée d'une horrible contrainte, & si vivement affligée, néanmoins, après une heureuse délivrance, garde-toi.... garde-toi bien.... C'est dans un cœur jaloux que l'amour s'élève un temple!

Cependant il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se sera un peu familiarisée avec les circonstances, & qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, sa reconnoissance lui fera mettre quelque distinction, sans doute, entre

la

la prison d'où elle est sortie, & la liberté qu'elle se réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient! elle vient! Le soleil se lève pour l'accompagner. Toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du soleil. Adieu, Belford. Avec la moitié seulement de mon bonheur, tu serois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

LETTRE XCV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOVE.

Mercredi, 12 avril.

JE reprends ma triste histoire.

Ainsi traînée jusqu'à la voiture, il auroit peu servi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre ses bras. A l'instant, les chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêtèrent qu'à Saint-Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à tomber sans connoissance. Je levai mille fois les yeux & les mains, pour implorer le secours du ciel. Grand dieu! protégez-moi,

m'écriai-je souvent. Est-ce moi! est-il possible! deux torrens de larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage: & mon cœur oppressé poussoit des soupirs aussi involontaires que ma suite.

Cruelle différence dans l'air & les discours du misérable, qui triomphoit visiblement du succès de ses artifices, & qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressoit tous les complimens qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les chevaux sembloient voler. Je crus m'appercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi, si plusieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du carrosse, & qui paroissoient au-dessus de la condition servile, n'étoient pas autant de nouvelles escortes qui avoient été disposées sur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; & malgré toutes ses flatteries, j'étois trop abîmée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire la moindre question.

Figurez-vous, ma chère, quelles furent mes réflexions, en descendant de la voiture, sans aucun domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avois sur moi, & qui étoient si peu convenables à un long voyage,

sans coiffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'esprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étoient si couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, me voyant sortir seule du carrosse avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de sa famille. Je ne m'en apperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenoient à l'oreille, & à la curiosité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant prête à m'évanouir, se hâta de m'y apporter divers secours. Ensuite je la priai de me laisser seule l'espace d'une demi-heure. Je me sentois le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, si j'en avois pu regretter la perte. Aussi-tôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte, je me jetai dans un fauteuil, & je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plus tôt que je ne l'aurois souhaité, la même femme, qui me pressa, de sa part, de recevoir mon frère ou de descendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois sa sœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la maison

d'un ami, où j'avois passé l'hiver, pour rompre un projet de mariage dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma famille; & que, ne m'ayant pas donné le tems de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chère, votre franche, votre sincère amie, fut forcée d'entrer dans le sens de cette fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que, n'ayant pu retrouver de quelque tems le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence & mon abattement durent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères sont polis. Il me nomma sa chère sœur. Il me demanda comment je me trouvois, & si j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frère n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractère, tandis que j'étois si violemment hors du mien!

Une femme qui n'est pas capable de réflexions,

trouve quelque ſoulagement dans la petiteſſe même de ſes vues. Elle ne ſort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du préſent. En un mot, elle ne penſe point. Mais, accoutumée, comme je le ſuis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peſer les vraiſemblances, & juſqu'aux poſſibilités, quel ſoulagement puis-je tirer de mes réflexions?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre converſation pendant le tems qui précéda & qui ſuivit notre ſouper.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit ſeul avec moi, il me ſupplia, du ton à la vérité le plus tendre & le plus reſpectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même & avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de tendreſſe qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permiſſion de me propoſer ſi je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ſes tantes.

Je demeurai en ſilence. J'ignorois également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander ſi j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voiſinage de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de milord M....., celle de Berkshire, ou celle du comté où nous étions?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y soyiez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorsque je serois à couvert des poursuites, & cette promesse étoit un lien sacré. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroissoit la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de sa famille ne manqueroient pas de s'y rendre, aussi-tôt que je serois disposée à les recevoir. Sa cousine Charlotte Montaigu s'attacheroit particulièrement à moi, & deviendroit ma compagne inséparable. Je serois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante Lawrance, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle : il la nommoit plus volontiers que sa tante Sadleir, qui étoit une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur le champ, & dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir si tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille; que ma réputation demandoit absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, & par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourroit

me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma situation; que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne; & qu'on ne pouvoit savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, répliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les provinces, un visage étranger excitoit aussi-tôt de la curiosité. Ma jeunesse & ma figure la rendroient encore plus vive. Les messages & les lettres étoient une autre occasion de se trahir. Il n'avoit pas fait entrer un logement dans ses précautions, parce qu'il avoit supposé que je me déterminerois, soit pour Londres, qui offre à tous momens les commodités de cette nature, soit pour la maison de l'une ou l'autre de ses tantes, soit pour la terre de milord M.... dans le comté d'Hertford, où la concierge, nommée madame Greme, étoit une femme excellente, à peu-près du caractère de ma Norton.

Assurément, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la première chaleur de leur passion; & leurs recherches se tourneroient d'abord

vers quelque terre de ſa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorſque je me ſerois arrêtée à quelque réſolution ; que ma ſûreté faiſoit ſon unique inquiétude ; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne penſoit point à me le propoſer, parce qu'il comprenoit bien quelles ſeroient mes objections..... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ſes efforts à me perſuader que rien n'étoit ſi éloigné de ſes idées & même de ſes déſirs. Il répéta que mon honneur & ma ſûreté l'occupoient uniquement, & que ma volonté ſeroit ſa règle abſolue.

J'étois trop inquiète & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui ſortoit de ſa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuſe ; je ne ſavois à quoi me déterminer. Perdue ſans doute de réputation, ſans un ſeul habit avec lequel je puſſe me montrer, mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, & leur faiſant juger néceſſairement que j'avois été ſurpriſe avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un ſur moi, & que, dans l'un ou l'autre cas, j'avois auſſi peu de pouvoir ſur ma volonté que ſur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même

chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir; qu'il avoit pris ses mesures sur ma foiblesse, sur la crédulité de mon âge & sur mon défaut d'expérience; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette fatale entrevue; que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père & ma mère; que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au travers de toutes ses protestations, je trouvois quelque chose de bas & d'intéressé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir & de sa conscience, tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écoutée attentivement, sans penser à m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave; & c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur, d'avoir fait si peu de progrès dans mon estime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la sincérité ; elle ne pouvoit être aussi blessée de la moitié, par la démarche qui me causoit tant de regret, que par mon emprisonnement, & par l'injuste & folle persécution que j'avois essuyée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme tomboit particulièrement sur mon frère & ma sœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit plusieurs fois, que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir saisir quelque occasion de me délivrer de leurs violences ; sans quoi, auroient-ils jamais pensé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinion établie de mon caractère l'emporteroit sur leur malice, dans l'esprit de ceux qui me connoissoient, qui connoissoient les motifs de mon frère & de ma sœur, & qui connoissoient le misérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonstances, j'en pusse avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ ? Toutes les dames de sa famille feroient gloire de fournir à mes besoins présens ; & pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-seulement d'Angleterre, mais du monde entier, seroient à ma disposition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, n'étoit-il pas en état de m'en offrir? Plût au ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis! Il tenoit un billet de banque, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes: mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprimable, comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant mes ordres confirmés, (le misérable! me faire ce reproche!) pour me délivrer de mes persécuteurs, fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, & qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'at-

tendre à périr par l'assassinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurois jeté par mon retour l'auroit porté à me suivre jusqu'au château.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste est de gémir sur mon imprudence, & de me reconnoître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevue à un esprit si audacieux & si déterminé. Je doute peu, à présent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever, si j'avois consenti à lui parler le soir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que, si je l'avois mis dans la nécessité de me suivre au château, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit satisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permission de renouveler ses visites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que, si je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fidelles amis; & qu'elle n'auroit pas été remise plus loin que le même jour, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paisiblement le mercredi, sans avoir fait tous ses

efforts pour apporter quelque changement à ma ſituation. Quel parti avois-je à prendre, ma chère amie, avec un homme de ce caractère?

Ce diſcours me réduiſit au ſilence. Mes reproches ſe tournoient ſur moi-même. Tantôt je me ſentois effrayée de ſon audace. Tantôt, portant les yeux ſur l'avenir, je ne voyois que des ſujets de déſeſpoir & de conſternation dans les plus favorables perſpectives. L'abattement où me jetèrent ces idées, lui donna le tems de continuer d'un air encore plus ſérieux.

A l'égard du reſte, il eſpéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner; mais il ne pouvoit me diſſimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en élevant la voix & changeant même de couleur, de ſe voir dans la néceſſité d'obſerver que je regrettois de n'avoir pas couru le riſque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir en état de récompenſer un homme qui, ſi je lui permettois de le dire, avoit ſouffert autant d'outrages pour moi que j'en avois eſſuyés pour lui, qui avoit attendu mes ordres, & les *mouvemens variables* de ma plume (pardonnez, ma Clariſſe,) à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes ſortes de tems, avec une ſatisfaction, une ardeur qui ne peut-être inſpirée que par la plus fidelle & la plus reſpectueuſe paſſion....... (ce

langage, chère miss Hove, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention.) & tout cela, chère miss, dans quelle vue? (que mon impatience redoubla ici!) dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression.....

Monsieur, monsieur! interrompis-je d'un air indigné..... Il me coupa la parole; souffrez que j'achève, très-chère Clarisse! j'ai le cœur si plein, qu'il demande à se soulager..... &, pour fruit de mes adorations, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentissent encore à mes oreilles, & font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier & toutes vos espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison d'un père cruel.......*

Pas un mot contre mon père! je ne le souffrirai jamais....

A quelque traitement que vous y fussiez réservée? Allez, mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir & de votre conscience?* Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette? La résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, ne met-elle pas votre con-

ſcience à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Il me ſemble, monſieur, que votre délicateſſe eſt extrême ſur les mots. C'eſt une colère fort modérée que celle qui s'arrête aux expreſſions.

En effet, ma chère, j'ai penſé depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colère, ne venoit point de cette chaleur ſoudaine qu'il n'eſt pas toujours aiſé de réprimer; mais que c'étoit plutôt une colère de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : Pardon, mademoiſelle, j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas perſuadée vous-même que j'ai haſardé ma vie pour vous délivrer de l'oppreſſion ? Cependant ma récompenſe, après tout, n'eſt-elle pas incertaine & précaire ? N'avez-vous pas exigé (loi dure, mais ſacrée pour moi !) que le terme de mes eſpérances ſoit reculé ? Ne vous êtes-vous pas réſervé le pouvoir d'accepter mes ſoins, ou de les rejeter entièrement s'ils vous déplaiſent ?

Voyez, ma chère ! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à préſent il dépende de moi de ſuivre votre conſeil, quand je croirois, comme vous, que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie ?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, con-

tinua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais, si vos amis faisoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle? Malgré de si rigoureuses loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, mademoiselle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous perdre..... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, & par le chagrin où je vous vois, & sur-tout par la condition sur laquelle vos parens peuvent insister. Mais je répète que ma gloire est de vous avoir rendue maîtresse de vous-même. C'est dans cette qualité, que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance; & je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications qu'un cœur d'aussi bonne foi que le mien n'auroit pu renfermer sans une extrême violence.

Le fier personnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de son discours. Ah! levez-vous, monsieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grâce de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur; mais si vous m'aviez

m'aviez fait plutôt connoître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que, si vous ne m'aviez pas engagée, malgré moi, dans une correspondance où je me suis toujours flattée que chaque lettre seroit la dernière, & que je n'aurois pas continué si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, & mon frère n'auroit pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que, si j'étois demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aime au fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, & celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grâce que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de Solmes ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même: & si c'étoit par d'autres vues que vous vous crussiez préfé-

rable au pauvre Solmes, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon père : mais je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puisse approuver; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, semblables ici à nos premiers pères, moi du moins, qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert & de ce que vous avez mérité; de *toutes vos heures*, de *toutes vos sortes de tems*. Comptez qu'aussi long-tems que je vivrai, ces grands services seront présens à ma mémoire; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à en reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carrosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, & je vous devrai de nouveaux remercîmens.

Il m'avoit écoutée avec une attention qui le

rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chère vie! me dit-il enfin? Mais, en vérité, c'est sans sujet. Si j'avois des vues indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; & recommençant à prendre le ciel à témoin, il alloit s'étendre sur la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court: je vous crois sincère, monsieur. Il seroit bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous (ce langage parut le faire rentrer un peu en lui-même, & le rendre plus circonspect). Si je croyois qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assise ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'est-à-dire, monsieur, par des artifices dont le seul soupçon m'irrite contre vous & contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas tems d'approfondir. Apprenez-moi seulement, monsieur (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaise humeur), si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour entrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici? *Que je vous apprenne*, mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans

une autre! en vérité, je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite.) Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Et qui vous empêcheroit de l'être? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; permettez que je vous supplie d'y consentir: c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement, *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption de vous la demander; mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, mademoiselle, c'est que, dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde & que je ne prendrai pas d'autre engagement; à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaisir.

Je n'hésite pas, monsieur, à vous le confirmer, & dans les termes que vous m'allez dicter.

vous-même. De quelle manière souhaitez-vous que je m'explique ?

Je ne désire, mademoiselle, que votre parole ?

Eh bien, monsieur, je vous la donne.

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chère,) de me dérober un baiser, qu'il nomma le sceau de ma promesse. Son mouvement fut si prompt que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un esprit si audacieux & si entreprenant. Il dût s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais, passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le mortifier, c'est assez, c'est assez, très-chère Clarisse ! Je vous conjure seulement de bannir cette furieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messager,

qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à madame Greme, concierge de milord M... dans son château de Hertfordshire. La crainte d'être poursuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, dans le dessein de changer le carrosse de son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, & je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées & quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois posséder, lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me

répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé sa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parloit de bonne foi.

Comptez, chère miss Howe, qu'il y a quantité de petites bienséances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'elle est réduite à souffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil & le plus intéressé des séducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint m'avertir que mon frère m'attendoit dans la salle d'en-bas, & que le déjeûner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôtesse, quantité de remercîmens & de félicitations sur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même (car à quoi pouvoit-

il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'étoit nécessaire?) de m'acheter un chapeau de velours & un mantelet fort riche, sans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit il devant l'hôtesse & ses filles, de se récompenser de ses soins, & d'embrasser son aimable sœur, quoique un peu chagrine. Le rusé personnage prit sa récompense, & se vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'assurant du même ton que je n'avois rien à redouter de mes parens, qui m'aimoient avec une tendresse extrême. Quel moyen d'être complaisante, ma chère, pour un homme de cette espèce? . . . .

Aussi-tôt que nous fûmes en marche, il me demanda si j'avois quelque répugnance pour le château de milord M.... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, étoit dans sa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point à paroître si tôt dans sa famille; que ce seroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, & que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auroient pensé de ma fuite. Dans ces circonstances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprenoient que je me fusse jetée sous sa protection, ou,

Clarisse Harlove.

Tom. 3 pag. 60.

Le rusé personnage prit sa récompense et se vanta de m'avoir enlevé une larme;

C. P. Marillier del.

Patas Sc.

té qu'ils regarderoient du même œil, sous celle de sa famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entiérement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroissant toujours l'asile qui me convenoit le mieux, il me représenta que, si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer au château de M..... Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, & j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine de Median; c'est le nom du château de son oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à Saint-Albans. J'écrivis aussi à ma sœur, dans la double vue d'informer ma famille que j'étois en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non; & de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, & les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde lettre, me demanda si j'avois pensé à marquer une adresse à ma sœur. Non assurément, lui répondis-je; j'ignore encore... Je l'ignore de

même, interrompit-il, & c'est le hasard qui m'y a fait penser; (la bonne ame, si je l'en voulois croire!) mais, mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Marquez à votre sœur qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à M. Osgood, place de Soho. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; & cette voie est très-propre à les amuser.

Les amuser, ma chère! amuser! qui? mon père! mes oncles! mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédiens tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai, ou si l'on daignera me faire une réponse En attendant, c'est une consolation de penser que, de quelques duretés qu'elle puisse être remplie, & fût-elle de la main de mon frère, elle ne sauroit être plus rigoureuse que les derniers traitemens que j'ai reçus de lui & de ma sœur.

M. Lovelace s'absenta l'espace d'environ deux heures; &, rentrant dans l'hôtellerie, son im-

patience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois, que j'étois occupée, &, pour la dernière, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer : je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grâce contre le cuisinier & les domestiques.

C'est une autre de ses perfections. Je hasardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son valet-de-chambre, dont il étoit content d'ailleurs : c'est une triste profession, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi! mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange & où l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des hôtelleries un peu distinguées, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon dieu! continuai-je, quels termes j'entendois à l'instant, de l'un de ces braves défenseurs de la patrie, qui s'adressoit, autant que j'en ai pu juger par la réponse, à un homme fort doux & fort mo-

deſte ? Le proverbe me paroît juſte ; *jurer comme un ſoldat.*

Il ſe mordit les lèvres. Il fit un tour ſur ſes talons ; & s'approchant du miroir, je crus lire ſur ſon viſage les marques de ſon embarras. Oui, mademoiſelle, me dit-il, c'eſt une habitude militaire. Les ſoldats ſont des jureurs effrénés. Je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un ſévère châtiment, répliquai-je, car ce vice eſt indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux. Il marque tout-à-la-fois de la méchanceté & de l'impuiſſance ; celui qui s'y livre feroit une *furie*, s'il avoit le pouvoir de remplir ſes déſirs.

Charmante obſervation, mademoiſelle ! je m'engage à dire au premier ſoldat que j'entendrai jurer, qu'il n'eſt qu'un miſérable.

Madame Greme vint me rendre ſes devoirs, comme il plut à M. Lovelace de nommer ſes civilités. Elle me preſſa beaucoup d'aller au château, en s'étendant ſur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, non-ſeulement à milord M.... mais à ſes deux nièces & à toute la famille, & ſur l'eſpérance dont ils ſe flattoient depuis long-tems de recevoir un honneur qu'elle ne croyoit plus éloigné. Ses diſcours me cau-

tèrent quelque satisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

A l'occasion d'un logement sur lequel je jugeai à propos de la consulter, elle me recommanda sa belle-sœur, qui demeuroit à sept ou huit milles de-là, & chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui, de son propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaise, tandis que, montant à cheval avec deux hommes à lui, & un écuyer de milord M....., il nous servit d'escorte jusqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que les logemens n'y sont pas commodes. M. Lovelace, peu satisfait, ne dissimula point à madame Greme, qu'il les trouvoit au-dessous de la peinture même qu'elle nous en avoit tracée; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât si tôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidens contre lesquels nous n'étions point encore rassurés; & que les chambres, néanmoins, se touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi.

Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaise, une longue conversation avec madame Greme. Ses réponses à toutes mes questions, furent libres & naturelles. Je lui trouvai un tour d'esprit sérieux qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frère s'étoit adressé; & j'en conclus que tous les domestiques ont à peu-près la même opinion de M. Lovelace.

« Elle me dit qu'au fond c'étoit un homme » généreux; qu'il n'étoit pas aisé de décider s'il » étoit plus redouté que chéri de toute la maison » de milord M..... que ce seigneur avoit » une extrême affection pour lui; que ses deux » tantes n'en avoient pas moins; que ses deux » cousines Montaigu étoient deux jeunes per- » sonnes du meilleur naturel du monde. Son » oncle & ses tantes lui avoient proposé diffé- » rens partis, avant qu'il m'eut rendu des » soins, & même depuis, parce qu'ils déses- » péroient de mon consentement & de celui » de ma famille. Mais elle l'avoit entendu » répéter fort souvent qu'il ne pensoit point à » se marier, si ce n'étoit avec moi. Tous ses » proches avoient été fort choqués des mau-

» vais traitemens qu'il avoit reçus des miens; » cependant ils avoient toujours admiré mon » caractère; & loin de se refroidir pour notre » alliance, ils m'auroient préférée, sans un fou, » à toutes les femmes du monde, dans l'opinion » que jamais personne n'auroit tant d'ascendant » sur ses inclinations & tant d'influence sur son » esprit. On ne pouvoit disconvenir que M. » Lovelace fût un homme fort dissipé; mais » c'étoit une maladie qui se guériroit d'elle-» même. Milord faisoit ses délices de la com-» pagnie de son neveu, lorsqu'il pouvoit se la » procurer; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne » se querellassent souvent; & c'étoit toujours » l'oncle qui se voyoit forcé de prendre le parti » de la soumission. Il avoit comme peur de lui: » aussi se conformoit-il à toutes ses volontés ». Cette bonne femme regrettoit beaucoup que son jeune maître (c'est ainsi qu'elle le nommoit) ne fît pas un meilleur usage de ses talens. » Cependant, me dit-elle, avec de si belles » qualités, il ne falloit pas désespérer de sa » réformation. Un heureux avenir feroit oublier » le passé; & tous ses proches en étoient si » convaincus, qu'ils ne souhaitoient rien avec » tant d'ardeur que de le voir marié ».

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les personnes qui occupent cette maison, paroissent des gens d'honneur. La ferme est en bon état, & ne manque de rien. Madame Sorlings, belle-sœur de madame Greme, est une veuve qui a deux grands fils, sages & laborieux, entre lesquels je vois une sorte d'émulation pour le bien commun; & deux jeunes filles fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs frères que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrois m'arrêter ici plus long-tems que je ne l'avois espéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici. Tout est charmant de la part d'une amie si chère. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée. Vous avez vu jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les complimens de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations. Il me dit de trop belles choses. Il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincère & la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentimens s'expriment. L'humble

silence,

silence ; les regards timides, de l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que Shakespéar nomme les *bruyantes saillies d'une audacieuse éloquence.* Cet homme ne parle que de transports & d'extases. Ce sont deux de ses mots favoris. Mais je sais trop, pour ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à son triomphe, ma chère ; je le dis en un mot qui ne demande pas d'autre explication. En désirer davantage, ce seroit tout à la fois blesser ma vanité & condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une lettre de Joseph Léman. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la sanctifie, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin par conséquent ne devroit-on pas se former des principes solides, des distinctions entre le bien & le mal, qui soient indépendantes de l'intérêt propre ? J'ai traité de bassesse la corruption d'un domestique de mon père : aujourd'hui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Lovelace ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit sans doute

leur paroître concertée, téméraire, artificieuse. Quel malheur pour moi! Dans la situation où je suis, néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclaircissemens?

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que jusqu'à présent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage; qu'il a peine à se modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon frère vomit contre lui. Vous jugez bien qu'ensuite il me fait valoir sa patience.

Quelle satisfaction ne me suis-je pas dérobée, ma très chère amie, par cette imprudente & malheureuse fuite! Je suis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offensent & ceux qui sont offensés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire qu'on me fait injustice, & que je n'en fais à personne; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, & que je suis fidelle à mes loix pour ceux à qui je dois du respect & de la soumission?

Je suis une misérable, d'avoir pu me résoudre à voir mon séducteur! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à présent, je me suis préparé une source de remords pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de

ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des signes extrêmement profonds. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'avoient accoutumé. Cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne sais pas véritablement ce qu'ils sont ; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à présent avec une sorte de crainte, parce que je connois le pouvoir que mon indiscrétion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, & comme soumise à son nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un porte-balle du canton, qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à M. Knolles, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui regarde mon père & ma mère, & l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis,

vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots, du moins si vous pouvez être avertie que le messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander si la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOVE.

LETTRE XCVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi & mercredi, 11 & 12 avril.

Tu veux que j'exécute ma promesse, & que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse & moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma plume. D'ailleurs, j'ai du tems de reste. Si j'en croyois toujours *la dame de mes affections*, l'accès me seroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble esclave auprès d'un monarque de l'orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, si je refusois de te satisfaire ; mais notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *cerf-blanc*, me rendroient inexcusable.

Je te quittai, toi & nos camarades, avec la ferme résolution, comme tu sais, de vous

rejoindre, si mon rendez-vous manquoit encore; pour nous rendre ensemble chez le sombre père des Harloves, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère; pour tenter, en un mot, par des voies honnêtes, de lui inspirer de meilleures idées, & le porter à traiter sa fille avec moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raisons qui m'avoient empêché de prendre la lettre de ma déesse. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contre-ordre; & le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'insisterois pas sur sa promesse; & que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de soins à l'y engager? . . .

Aussi-tôt que j'entendis remuer le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit tressaillir. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumière, je marchai sur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, & tel que j'eus ensuite le tems de le mieux observer. Tu sais quel critique je suis, pour tout ce qui regarde l'agrément,

la figure & l'ajustement des femmes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée. N'attends donc qu'une foible esquisse & de sa personne & de sa parure.

L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussi-tôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet, elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion!

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup-d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenois dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher ami, si tu savois combien cette

aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai & je conjurai à genoux. Je ne sais si quelques larmes n'eurent point part à la scène. Heureusement que, sachant fort bien à qui j'avois à faire, mes mesures étoient prises pour toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurois manqué mon entreprise; mais il ne l'est pas moins que, renonçant à ton secours & à celui de tes camarades, je serois entré dans le jardin, j'aurois accompagné la belle jusqu'au château; & qui sait qu'elles auroient été les suites?

Mon honnête agent entendit mon signal, quoique un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, & joua fort habilement son rôle. Ils viennent, ils viennent! Fuyez, vîte, vîte, ma chère ame, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en tuer une centaine; &, reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légèrement après moi, qu'à peine étois-je aussi prompt avec les aîles de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus? Je devins son monarque.

Je te ferai ce détail, la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, & de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante & si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce

paſſage d'un amour à l'autre? Fuir des amis qu'on étoit réſolue de ne pas quitter pour ſuivre un homme avec lequel on étoit réſolue de ne pas partir. Tu ne ris pas, Belford? dis-moi donc, connois-tu rien de ſi comique? O ſexe! ſexe! charmante contradiction! tiens, l'envie de rire me prend. Je ſuis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me ſatisfaſſe, tandis que je ſuis dans l'accès.

Ma foi! Belford, je ſuis trompé ſi mes coquins de valets ne me croient fou. J'en viens d'appercevoir un qui a paſſé la tête à ma porte, pour voir avec qui je ſuis, ou quelle manie m'agite. L'impudent m'a ſurpris dans un éclat de rire, & s'eſt retiré en riant lui-même. Oh! l'aventure eſt trop plaiſante! j'en veux rire encore..... ſi tu pouvois te la repréſenter comme moi, tu ſerois forcé d'en rire auſſi; & je t'aſſure, mon ami, que ſi nous étions enſemble, nous en ririons une heure entière.

Mais, vous, charmante perſonne! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruſes par leſquelles vous ſoupçonnez que votre vigilance a pu ſe laiſſer ſurprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre monarque a réſolu votre chute, vous tomberez. Quelle imagination, ma chère,

de vouloir attendre, pour votre mariage, que vous ſoyez convaincue de ma réformation! Ne craignez rien; ſi tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuſes. La prudence, la vigilance, qui défendront généreuſement la place, ſortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre ſexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes ſtratagêmes & votre conduite, que jamais forteresſe n'aura été mieux défendue, ni forcée plus noblement.

Il me ſemble que je t'entends dire : quoi! vouloir rabaiſſer une divinité de cet ordre, à des termes indignes de ſes perfections? Il eſt impoſſible, Lovelace, que tu aies jamais eu deſſein de fouler aux pieds tant de ſermens & de proteſtations ſolemnelles.

C'eſt un deſſein que je n'ai pas eu; tu as raiſon. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le reſpect que j'ai pour elle, ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon averſion pour toutes ſortes d'entraves? N'eſt-elle pas au pouvoir de ſon monarque?

Et ſeras-tu capable, Lovelace, d'abuſer d'un pouvoir que tu dois....?

A quoi? nigaud. Oſeras-tu dire à ſon conſentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, si elle ne m'avoit estimé plus que tous les autres hommes. Ajoute que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée plus que toute autre femme. Jusques-là, Belford, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu sais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom; & je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de sa part; les plus abjectes humiliations de la mienne; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter sérieusement. Toi-même; n'as-tu pas souvent observé qu'après m'être approché du jardin de son père à la distance d'un mille, & sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournois pas de bonne grâce à nos plaisirs ordinaires? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine? Réduire un honnête homme à l'hypocrisie, quelle tyrannie insupportable!

D'ailleurs, tu sais fort bien que la friponne m'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait

ſcrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai reſſentie ? N'ai-je pas juré, dans mes emportemens, d'en tirer vengeance? &, parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à ſon attente qu en ſuivant mes inclinations, ne ſuis-je pas en droit de dire comme Cromwel : « Il s'agit de la tête du roi ou de la mienne, » & le choix eſt en mon pouvoir ; puis-je héſiter » un moment. » ?

Ajoute encore que je crois appercevoir, dans ſa circonſpection & dans ſa triſteſſe continuelle, qu'elle me ſoupçonne de quelque mauvais deſſein : & je ſerois fâché qu'une perſonne que j'eſtime fût trompée dans ſon attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penſer ſans remords à ſe rendre coupable de la moindre offenſe, contre une créature ſi noble & ſi relevée ? qui n'auroit pas pitié ? .... Mais, d'autre part, ſi lente à ſe fier à moi, quoiqu'à la veille de ſe voir forcée de prendre un homme dont la ſeule concurrence eſt une diſgrâce pour ma fierté ! & d'une humeur ſi chagrine, à préſent qu'elle a franchi le pas ! quel droit a-t-elle donc à ma pitié, ſur-tout à une pitié dont ſon orgueil ſeroit infailliblement bleſſé ?

Mais je ne prends pas de réſolution. Je veux

voir à quoi ſon inclination ſera capable de la porter, & quel mouvement je recevrai auſſi de la mienne. Il faut que le combat ſe faſſe avec égalité d'avantage. Malheureuſement pour moi, chaque occaſion que j'ai de la voir me fait ſentir que ſon pouvoir augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant, quelle folle petite créature, de vouloir attendre, pour m'accorder ſa main, que je ſois un homme réformé; & que ſes implacables parens deviennent traitables, c'eſt-à-dire qu'ils changent de nature!

Il eſt vrai que, lorſqu'elle m'a preſcrit toutes ces loix, elle ne penſoit guère que, ſans aucune condition, mes ruſes la *feroient ſortir hors d'elle-même.* C'eſt l'expreſſion de cette chère perſonne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle eſt ma gloire, de l'avoir emporté ſur ſa vigilance & ſur toutes ſes précautions! j'en ſuis plus grand de la moitié, dans ma propre imagination. Je laiſſe tomber mes regards ſur les autres hommes, du haut de ma grandeur & d'un air de ſupériorité ſenſible; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot, toutes les facultés de mon ame ſont noyées dans la joie. Lorſque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Ce-

pendant je ne ſaurois dire que j'aie rien en vue de fort proche : & pourquoi ? Parce qu'on ne me trouve point encore aſſez réformé.

Je t'ai dit dans le tems, ſi tu t'en ſouviens, combien cette reſtriction pouvoit tourner au déſavantage de la belle, ſi je pouvois l'engager une fois à quitter la maiſon de ſon père, & ſi je me trouvois diſpoſé à la punir tout enſemble & des fautes de ſa famille, & des peines infinies que je l'accuſe elle-même de m'avoir cauſées. Elle ne s'imagine guère que j'en aie tenu le compte ; & que, lorſque je me ſentirai trop attendri en ſa faveur, je n'ai qu'à jeter les yeux ſur mon mémoire, pour m'endurcir autant qu'il ſera convenable à mes vues.

O charmante Clariſſe ! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, je ne crois pas que ta ſincérité te puiſſe tenir lieu d'excuſe. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguiſemens affectés de ton ſexe te puiſſent ſervir beaucoup, avec un cœur auſſi fier & auſſi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille ſont raſſemblés ſur ta tête.

Mais, Belford ! lorſque je vais revoir ma déeſſe, lorſque je me retrouverai ſous les rayons

brûlans de ses yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui se forment de l'incertitude de mes idées & de la confusion de mes tyranniques sentimens ?

Quelles que puissent être mes vues, sa pénétration m'oblige d'avancer *à la sape*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle sera ma femme, quand je le voudrai : c'est un pouvoir que je ne saurois perdre. Les premières études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au collége, font distinguer la différence de leur génie, & découvrir d'avance le jurisconsulte, le théologien, le médecin. Ainsi la conduite de ma belle me fera décider si c'est en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penserai au mariage, lorsque je serai résolu de me réformer. Il sera tems alors pour l'un, dit la belle : moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination ? C'est le maudit effet d'une situation, dans laquelle en vérité je ne sais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour & le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon sujet, il est trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir ; & je trouverai, par intervalles,

le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude & de liaison dans mon style. Il te suffit d'y reconnoître ma volonté suprême, & le sceau de ton chef.

LETTRE XCVII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au soir, 12 avril.

VOTRE récit, ma chère, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; supérieure au déguisement, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes. Votre famille est la seule au monde qui soit capable d'avoir poussé une fille telle que vous à de telles extrêmités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes parens. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise & si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A présent, que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant... On vient m'interrompre.

Vous avez résisté avec plus de force & plus

long-tems..... J'entends encore une mère jaloufe; qui veut favoir de quoi je fuis occupée.

Votre reffentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas fans reproche dans l'origine? A l'égard de votre première faute, qui eft d'avoir répondu à fes lettres, vous étiez la feule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorfque fon *héros* s'étoit engagé fi follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mère, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un feul qui ait le fens commun?

Pardon encore une fois, ma chère.... j'entends arriver ce ftupide mortel, votre oncle Antonin; un petit efprit, le plus entêté & le plus décifif....

Il vint hier, d'un air bouffi, foufflant, s'agitant; & jufqu'à l'arrivée de ma mère, il fut un quart-d'heure à frapper du pied dans la falle. Elle étoit à fa toilette. Ces veuves font auffi empefées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut fignifier cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlove étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre

cerveau

cerveau voulut entretenir ma mère à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent soigneusement, la clé tournée sur eux, fort près l'un de l'autre; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mère. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement! pour accabler d'injures ma chère, mon innocente amie! & ma mère y prêter une longue attention! tous deux apparemment pour se justifier; l'un, d'avoir contribué au malheur de ma chère amie; l'autre, de lui avoir refusé un asile passager, qui auroit pu produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit désirer, & pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation! Comment aurois-je conservé de la patience?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette viſite. Auſſi-tôt que le *vieux maſque* fut ſorti (vous devez me permettre tout, ma chère), les premières apparences, du côté de ma mère, furent un air de réſerve, dans le goût des Harloves, qui, ſur quelques petits traits de mon reſſentiment, fut ſuivi d'une rigoureuſe défenſe d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes ſonges; car, la nuit & le jour, ma chère, vous m'êtes également préſente.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effet que cette défenſe a produit ſur moi me diſpoſeroit à vous paſſer votre correſpondance avec Lovelace. Mon amitié en eſt augmentée, s'il eſt poſſible; & je me ſens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, ſi j'étois capable d'abandonner dans ſa diſgrâce une amie telle que vous. Je mourrois plutôt.... Auſſi l'ai-je déclaré à ma mère. Je l'ai priée de ne pas m'obſerver dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage ſon lit tous les jours, comme elle s'eſt

accoutumée depuis quelque tems à le désirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la Betty Harlove, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnoissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma mère. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aie répondu vingt fois. Bon dieu ! quelle doit avoir été la vie de mon père ! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce singe, toujours actif & mal-faisant, ce Lovelace, a pu pousser l'artifice.... Mais voici ma mère qui m'appelle. Oui, maman, oui ; mais, de grâce, un instant, s'il vous plaît : vous n'avez que des soupçons : vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh ! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin Harlove vous a fort bien appris.... Dieu ! quelle impatience !.... Il faut absolument, ma chère, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

Le charmant dialogue que je viens d'avoir avec ma mère ! il s'est ressenti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous aurez une lettre qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez ; c'est-à-dire lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Hickman me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la Harlove, comme sa trop patiente maîtresse.

Jeudi, 13 avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois ; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins observée par mon argus de mère.

Chère amie ! que je me représente vivement votre embarras ! une personne de votre délicatesse ! un homme de l'espèce du vôtre !

Votre homme est un fou, ma chère, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, & tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit, fécond en inventions, me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez miladi Lawrance. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je

hasarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander si votre récit rendoit votre conduite excusable à mes yeux? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte; & je répète que tous vos chagrins & toutes les persécutions considérées, je vous crois exempte de blâme; plus exempte du moins qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chère amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si long-tems, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la séduction; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent, à la vérité, contre vous,

les admirables diſtinctions de votre caractère; mais perſonne n'excuſe & ne peut excuſer votre père & vos oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre frère & de votre ſœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque réſolution extrême, quoique avec peu d'eſpérance de ſuccès. Ils ſavoient que, ſi vous rentriez en grâce, l'affection ſuſpendue en reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talens extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruſes. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouiſſent de leur malignité.

Votre père eſt furieux, & ne parle que de violence. C'eſt contre lui-même aſſurément qu'il devroit tourner ſa rage. Toute votre famille vous accuſe de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît ſuppoſer que vous n'êtes occupée à préſent qu'à vous applaudir du ſuccès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Votre mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre ſoumiſſion ſi vous vous étiez rendue; mais elle prétend que, ſi vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faiſiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laiſſent pas de convenir que le miniſtre devoit être préſent; que

M. Solmes se seroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services; & que votre père auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles : autant d'inventions romanesques qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre frère. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui & Bella, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-tems leur étude.

A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre tante Hervey fut la première qui se rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. Betty la suivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joseph Léman) qui revenoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-tems M. Lovelace, & qu'il vous avoit vue partir avec lui.

Si ce domestique n'étoit autre que Léman ; & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper, & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes ? Fuyez, ma chère, si ce soupçon est confirmé pour vous ; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre tante & tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblèrent tous, ils coururent vers la porte du jardin, & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carrosse. Ils se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caractères & le fond des sentimens. Enfin ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étoient partis.

Votre frère demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous poursuivre. Solmes & votre oncle Antonin devoient être de la partie. Mais votre mère & madame Hervey combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, & persuadées que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son

entreprise; sur-tout lorsque le domestique eut déclaré qu'il vous avoit vu fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de distance le carrosse étoit environné de cavaliers bien armés.

J'AI eu l'obligation de l'absence de ma mère à ses soupçons. Elle s'est défiée que les Knolles prêtoient la main à notre correspondance; & sur le champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous, sans sa participation.

Mais Hickman à mis dans nos intérêts un laboureur nommé Filmer, assez voisin de notre maison, qui nous rendra plus fidellement le même service. C'est-là que vous adresserez désormais vos lettres, sous enveloppe: *A M. Jean Soberton*; Hickman se chargera lui même de les prendre, & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà fier. Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspiroit depuis long-tems, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger

aussi. Mais il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque tems, si je le puis, pour voir si tous ces mouvemens de ma mère s'appaiseront d'eux-mêmes; mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la manière dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plus tôt un mari. Si j'en étois sûre, & si je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre; plût au ciel que vous fussiez mariée ! c'est-à-dire en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mère qui recommencent.

Nous nous sommes vues d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-tems avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire ! à peine

sai-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces mères ! s'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance & leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête ? Elles réussiroient bien mieux par la confiance. Une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre Lovelace, me paroît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains ! vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes ; cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre si tôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que, sans la crainte que vos parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes ſortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs teſtamentaires, qu'ils vous mettent en poſſeſſion de votre héritage ? Dans l'intervalle, j'ai ſoixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me ſera facile de vous en procurer davantage avant qu'elles ſoient employées. Ne comptez pas de tirer un ſchelling de votre famille, s'il ne leur eſt arraché. Perſuadés, comme ils ſont, que vous êtes partie volontairement, ils paroiſſent ſurpris, & tout à la fois fort ſatisfaits, que vous ayiez laiſſé derrière vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayiez pas pris de meilleures meſures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raiſon de croire que tous ceux qui ne ſont pas auſſi bien inſtruits que moi, doivent être embarraſſés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel ſens, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous ? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorſque vous vous êtes trouvée au rendez-vous ; qui ſe le perſuadera jamais ? Dire qu'un eſprit auſſi ferme que le vôtre ait été perſuadé, contre ſes propres lumières, au moment de l'entrevue ; quelle apparence de vérité ? Dire que vous ayiez été trompée, forcée par la ruſe ; le dire, &

trouver de la disposition à le croire ; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation ? Et demeurer avec lui sans être mariée, avec un homme d'un caractère si connu ; où cette idée ne conduit-elle pas la censure du public ? Mon impatience est extrême de savoir quel tour vous avez donné à tout cela dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Aulieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées ? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chère miss Harlove, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe sur le pied de Lovelace, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi ; & j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoique soulagées par l'opinion que j'ai

de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque chose que vous crussiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayiez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de M. Hickman, pour la sûreté de vos lettres, songez qu'un spectateur juge mieux du combat que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, vont rarement seules; & leur cortège fait quelquefois leur grandeur; c'est-à-dire, qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes & de petits incidens, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiterez. Je me souviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi long-tems qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre oncle Antonin, qui s'en est ouvert à ma mère, vos parens s'attendent que vous vous jetterez sous la protection

de miladi Lawrance, & qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais ils protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, & de toute autre; car je suis sûre que votre frère & votre sœur ne leur laisseront pas le tems de se refroidir, du moins jusqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre père même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoie par un ami de M. Hickman, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de madame Sorlings. Il connoît même cette femme; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le tems vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jeter dans la nécessité de changer vos desseins & votre situation.

J'entends, du lieu où je suis assise, ma mère qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va sans doute me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon tems. Adieu, ma chère. Que le

ciel veille à votre conservation ! & du côté de l'honneur comme de celui des sentimens, puisse-t-il vous rendre sans tache aux embrassemens de votre fidelle amie !

ANNE HOWE.

LETTRE XCVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi, 13 avril, après-midi.

JE ne vous cacherai pas, ma très-chère & très-obligeante amie, que je me reproche, avec une douleur extrême, cette mauvaise intelligence entre votre mère & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion. Hélas ! combien d'infortunés j'ai faits à la fois !

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, & la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie, par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie ! & par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances, déchirent mon ame, & la remplissent de trouble & d'affliction!

« Il me femble, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, & rompre tout commerce avec une fi malheureufe créature. Prenez-y garde; vous allez tomber dans le même défordre, qui eft la fource de mon infortune. Elle a commencé par une correfpondance défendue, que je me fuis cru libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaifir à faire ufage de ma plume; & ce goût m'a peut-être aveuglée fur le danger. A la vérité j'avois auffi des motifs qui me paroiffoient louables; & pendant quelque tems, j'étois autorifée par la permiffion & les inftances même de tous mes proches.

Je me fens donc quelquefois prête à difcontinuer un commerce fi cher, dans la vue de rendre votre mère plus tranquille. Cependant quel mal peut-elle craindre d'une lettre, que nous nous écrirons par intervalles, lorfque les miennes ne feront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorfqu'elle connoît fi bien votre prudence & votre difcrétion; enfin lorfque vous êtes fi éloignée de fuivre mon malheureux exemple?

Je vous rends grâces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a perfonne au monde à qui je voulufle avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace feroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je penfe à lui donner cette forte

de droit sur ma reconnoissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits & la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront point assez inconsidérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre long-tems cette grâce, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace pour la dépense du voyage & des logemens, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espèce même d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter contre une nièce qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment & d'obstination? Leur colère doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, & qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches

à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage ; sur-tout pendant que je vois M. Lovelace si fidelle à toutes mes conditions, qu'il appelle mes loix. D'ailleurs, les sentimens de mes amis, que vous me présentez si déclarés contre la médiation de ma famille, ne me disposent pas à chercher la protection de miladi Lawrance. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. Morden. En m'établissant dans un état supportable d'indépendance, jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cependant, si je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis ? S'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient s'ils le craignoient moins, leurs plus sévères traitemens, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite ? & tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée ? Quoi ! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cet homme-là ?

Je vous rendrai compte, aussi exactement

que vous le ſouhaitez, de tout ce qui ſe paſſe entre nous. Juſqu'à préſent je n'ai rien remarqué dans ſa conduite qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne ſaurois dire que le reſpect qu'il me marque, ſoit un reſpect aiſé, libre, naturel; quoiqu'il ne me ſoit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a ſans doute un fond d'arrogance & de préſomption dans ſon caractère. Il n'eſt pas même auſſi poli qu'on pourroit l'attendre de ſa naiſſance, de ſon éducation & de ſes autres avantages. En un mot, ſes manières ſont celles d'un homme, qui a toujours été trop accoutumé a ſuivre ſa propre volonté, pour ſe faire une étude de s'accomoder à celle d'autrui.

Vous me conſeillez de lui donner quelques marques de confiance. Je ſerai toujours diſpoſée à ſuivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais, trompée, comme je ſoupçonne de l'avoir été par ſes ruſes, non-ſeulement malgré mes réſolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on eſpérer pour lui, que je le traite ſi tôt avec autant de complaiſance que ſi je me reconnoiſſois obligée à ſon zèle, pour m'avoir enlevée? Ce ſeroit lui donner lieu de penſer que j'ai uſé de diſſimulation avant mon départ, ou que j'en uſe depuis.

Ah! ma chère, je m'arracherois volontiers

les cheveux, lorsque, relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je considère que j'ai été le jouet d'un vil artifice, & vraisemblablement par le ministère de ce misérable Léman ! quelle noirceur dans leur méchanceté ! & que cet odieux attentat doit avoir été médité à loisir ! ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractère ? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon, que le mien !

Je dois les plus vifs remercîmens à M. Hickman, pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cœur de la fille, que je serois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mère.

Je suis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ? Ce pouvoir autrefois si précieux pour moi ! ce que je veux dire, ma chère, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renon-

cer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc que, malgré la rigueur de votre mère pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable; sans parler, pour cette fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien-aimée: & cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, & que vous souhaitez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre, & sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit acceptée? Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez

comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination.

CL. HARLOVE.

LETTRE XCIX.

A miss ARABELLE HARLOVE.

A Saint-Albans, mardi, 11 avril.

MA CHÈRE SŒUR,

Je ne disconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indiscrète & contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcusable à moi-même, si j'avois été traitée avec moins de rigueur, & si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir. Peut-être souhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon père & de mes oncles, sans autre motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner, si l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; & je me soumets à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au ciel de vous inspirer pour moi les sentimens

d'une sœur & d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chère que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire passer nos disgrâces domestiques pour une mésintelligence passagère. Autrement, je n'envisage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même & pour mon frère, qui m'avez poussée dans le précipice; par considération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérite ce nom; & n'exposez point à des maux sans remède une sœur qui ne cessera jamais d'être avec affection, votre, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale, & quelques mélanges, qui sont dans la seconde tablette de ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, si l'on juge à propos de m'accorder cette grâce. L'adresse, sous mon nom, chez M. Osgood, place de Soho, à Londres.

LETTRE C.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MONSIEUR LOVELACE, pour continuer le récit qu'il a commencé dans sa dernière lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui, dans le voyage & dans les hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez madame Sorlings. Mais, comme ce détail n'ajoute rien à celui de miss Clarisse, l'éditeur anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, & n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainsi, en descendant le lundi au soir à l'hôtellerie de Saint-Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblèrent autour de nous, sembloient marquer, par leur visage alongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante & de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux & suer les valets. J'observai leur curiosité & l'embarras de ma déesse. Elle jeta un coup-d'œil autour d'elle, avec les marques d'une

douce confusion; &, quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'hôtesse, en une petite sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois, malgré elle & par surprise, de la maison d'un parent, où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis), que son père, sa mère, sa sœur aînée, & tous ses chers oncles, ses tantes & ses cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur de ma belle, son dépit contre moi, s'il duroit encore, & son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir & de sa conscience, il écrit :

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je

m'efforçai de lui répondre; & m'appercevant que l'humilité ne suffisoit pas, j'élevai la voix, & je fis briller dans mes yeux un air de colère, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie qui a tant de charmes dans ce sexe, (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), & qui avoit peut-être servi, plus que tout le reste, à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup, comme si ma réponse n'eût servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté, s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement de quelque impression hardie, il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté; sauf à les adoucir ensuite par des interprétations favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eue d'abord à lui écrire, voici ses réflexions :

J'en conviens, ma précieuse, & vous deviez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée ; & peut-être

regretterez-vous aussi tant de jolis dédains ; tels que de m'avoir assuré « que ce n'est point en ma » faveur que vous rejetez Solmes ; que ma gloire, » si je m'en fais une de vous avoir emmenée, » tourne à votre honte ; que j'ai plus de mérite » à mes propres yeux qu'aux vôtres ou à ceux de » tout autre ; (quel fat elle fait de moi, Belford) ! » que vous souhaiteriez de vous revoir dans la » maison de votre père, quelles qu'en pussent » être les suites..... ». Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne serai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air & ses regards, pendant toute cette dispute, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrois t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre Clarisse Harlove pour ma femme, du moins sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions; ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé. Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête! voilà une prière, Belford. Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais, comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, & de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le stratagême. Est-ce ma faute, si mes talens naturels sont tournés de ce côté-là? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguer l'ornement? Ne te souviens-tu pas de mon vœu? Ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle? Crois-tu; Belford, que j'eusse fait quartier au bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs? Sa grand-mère me demanda grâce. Il n'y a que l'opposition & la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne emploie-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur? Pourquoi son orgueil entreprend-t-il d'hu-

milier le mien ? Tu as vu, dans ma dernière lettre, avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, & que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurai-je la foiblesse de m'entendre dire qu'elle me méprisera, si je m'estime plus que ce méprisable Solmes ?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion ? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connoître que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de me lier par des sermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées ! sa censure est la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi mes pauvres sermens sont étouffés, avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres : & que diable un amant peut-il dire à sa maîtresse, s'il ne lui est permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser ; & j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre hom-

me, tandis que je n'aurois point d'autre engagement, & que je ne lui donnerois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, & qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice & de raison dans mes espérances, & lui marquer en même temps que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je desirois. Sa parole, lui dis-je; sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un sceau; &, sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses lèvres. Tu me croira, si tu veux Belford; mais je te jure que c'est la première fois que je me suis échappé à cette hardiesse, & qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étois *vierge* moi-même. (afin qu'une autre fois elle croie n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicieuse que tout ce que j'ai jamais gouté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péril & de la défense, font le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au soir, devant l'hôtesse de Saint-Albans. Je deman-

dai pardon à ma chère sœur de l'avoir emmenée contre son attente & sans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que son retour alloit causer à mon père, à ma mère, à tous nos amis; & je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que, d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver presqu'en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur, & le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe, qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvois engager ma belle à parler aussi naturellement que moi........ Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, & je crois que tu m'entends assez), pour lui offrir les plus riches étoffes, & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon agent m'assure que son implacable famille

famille est résolue de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paroît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite ; & qu'ils continuent d'enrager, grâces au ciel ; & que, suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas si tôt. Enfin mon tour est venu ! ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière, & de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée (quoiqu'ils ne puissent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire, malgré elle, à la citadelle de son oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que, de son consentement, ou sans sa participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre maison. Mais l'honnête Joseph, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux Harloves que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvemens par mon valet-de-chambre ; & l'ayant chargé d'observer aussi sa jeune maîtresse, toute la famille dormit tranquillement, sur la foi d'un

miniſtre ſi fidelle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raiſon, ma charmante & moi. Il m'étoit venu à l'eſprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bucher, qui eſt aſſez éloigné du château. Cette entrepriſe auroit infailliblement réuſſi, avec ton ſecours & celui de tes camarades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conſcience de Joſeph, comme il l'appelle, fut d'abord un obſtacle, qui ſe réduiſit enſuite à lui faire craindre qu'on ne découvrît la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire ſurmonter ce ſcrupule qu'un grand nombre d'autres, ſi je n'avois compté, dans le même tems, ſur un rendez-vous de ma belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; &, dans d'autres tems, ſur les bons offices même de la ſpirituelle famille, qui ſembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étois ſûr que James & Arabelle ne finiroient pas leurs folles épreuves & leurs perſécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en euſſent fait la femme de Solmes, ou qu'ils ne lui euſſent fait perdre la faveur de ſes deux oncles.

LETTRE CI.

M. LOVELACE au même.

IL me semble que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant madame Greme pour l'accompagner, & en souffrant que, sur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle observe sans doute que toutes mes vues sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai mis madame Greme dans la chaise avec elle, & que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se seroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de madame Greme. Mais, comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis apperçu jusqu'à présent que la qualité de libertin ne m'a pas nui dans l'esprit des femmes? ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parens

eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un? Pourquoi prendre un nouveau caractère, qui seroit au fond pire que l'autre? D'ailleurs, madame Greme est une pieuse matrône, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle continue cette bonne pratique; car son maître & mon très-honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre; hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme tu sais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, Belford, du respect : & pourquoi non? je te prie. Tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques? Pour madame Greme, la bonne ame! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château de Médian, & que l'aumônier ne s'y trouve point, c'est elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger de laisser une si bonne espèce de femme avec ma charmante? Je me suis apperçu que leur entretien étoit fort animé pendant la marche, & je m'en suis même ressenti; car je ne sais pourquoi il m'est monté une charmante rougeur au visage.

Je te répète, Belford, que je ne désespère

pas *d'être honnête.* Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous sommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle Clarisse dans une parfaite confiance ; jusqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maison que tu sais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne soit pas moins sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre sujet de soupçon, ou si j'entreprenois de contraindre ses volontés, elle pourroit implorer des secours étrangers, & susciter contre moi tout le canton; ou se jeter peut-être entre les bras de ses parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui imposer : & si j'étois capable à présent de la perdre, ne serois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef ? Oserois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon visage devant les femmes ? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déesse n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination ; & j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de miss Howe à une lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le sujet ; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, & l'orage ensuite est tombé sur moi.

Miss Howe est aussi une créature charmante,

mais d'une pétulance & d'une fierté singulières. Je la redoute. A peine sa mère est-elle capable de la contenir. Il faut que, par l'entremise de mon honnête Joseph, je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère de cette dangereuse fille, pour la ménager suivant mes vues, & réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame Howe ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une mère. Belle carrière pour un intrigant! une mère qui fait l'importante, une fille vive, sensible à l'excès! & leur Hickman, qui n'est en vérité rien, une bonne & épaisse machine! si je n'avois pas des vues plus relevées... Il est malheureux seulement que les deux jeunes personnes eussent leur demeure si près l'une de l'autre, & qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il auroit été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à la fois!

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins.... lorsque l'homme est tel que ton ami.

LETTRE CII.

M. Lovelace au même.

Nous ne quittons pas la plume, la belle Clarisse & moi. Jamais deux amans n'eurent tant de goût pour l'écriture; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Je lui en donnerois de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter. Mais je ne suis point assez réformé pour un mari. *La patience est une vertu*, dit milord M..... *A pas lents, mais sûrs*, est une autre de ses sentences. Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurois pas attendu le tems de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma Bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son amie tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entr'elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matière à sa plume, si son goût est pour le détail comme le mien.

Je ne serois point assez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contr'elle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes personnes de ce caractère; l'une si vive, toutes

deux ſi prudentes : qui ne ſe feroit pas une gloire de l'emporter ſur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt ?

Ma charmante s'eſt hâtée d'écrire à ſa ſœur, pour lui demander ſes habits, de l'argent & quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque choſe qu'elle ignore ? C'eſt de moi qu'elle apprendra mille choſes. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout ſon orgueil, elle n'en ſera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miſs Howe, à la vérité, ne manquera point d'empreſſement pour fournir à ſes beſoins. Mais je doute qu'elle le puiſſe ſans la participation de ſa mère, qui eſt l'avarice même ; & l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mère qui la tiendront en garde contre les ſubſides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réſerve, je puis faire inſpirer à madame Howe de l'emprunter. Ne blâmes pas, Belford, des ruſes qui n'ont que ma généroſité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaiſir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M..... m'en laiſſera plus que je ne déſire. Ma paſſion n'eſt pas pour l'or, que je n'eſtime, au contraire, qu'autant qu'il eſt utile à mes plaiſirs, & qu'il m'aſſure de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que ses adresses de lettres ne fissent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ses habits; du moins si l'on se détermine à lui accorder une demande si juste. Je ne suis point tranquille là-dessus. Si la réponse est favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je serai forcé de méditer une ou deux ruses pour la prévenir : je puis ajouter aussi, pour éviter les fâcheux accidens; car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honnête Joseph. . . . . . .

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis, qu'en penses-tu? Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons? & toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'assure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, & la belle consent, que tout ce qui lui viendra de sa famille te soit adressé chez ton cousin Osgood. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un messager, qui m'apporte sur le champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à transporter, tu

m'en donnerois avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain, que je suis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connoît les bornes de sa défiance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup. L'une est de m'écrire désormais en chiffre, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber? & ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre? Le second point, que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom; changé, te dis-je, sans me soucier d'être autorisé par un acte du parlement. Je me nomme à présent Robert Huntingfort. Ecris-moi sous cette adresse, à Hertfort, pour prendre à la poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air assez épais; afin que, s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop

désavantageuse. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au lieu que, te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une distinction que tu ne pourrois espérer autrement.

La maison qui nous sert aujourd'hui de logement, n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre; parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma belle ; & je lui ai dit que, si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables ; toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme madame Sorlings. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de louanges ! La plus jeune, que j'ai vue travailler à la laiterie, m'a

causé tant de satisfaction par sa propreté & son adresse, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une profonde révérence, elle a rougi, & je me suis apperçu, à d'autres marques de son embarras, qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agrémens. Sa sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore, avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle Kitty, ai-je dit à son aînée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr; ainsi vous m'accorderez, s'il vous plaît, la même grâce. Les bons naturels! elles me plaisent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme sa sœur. J'aime les caractères reconnoissans. Pourquoi ma Clarisse n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante?

Je pense à prendre une de ces deux filles pour servir ma charmante à son départ. La mère fait un peu l'importante; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher Belford. Mais réellement mon cœur est fixé. Je ne puis penser, dans la nature, qu'à mon adorable Clarisse.

LETTRE CIII.

M. Lovelace au même.

C'est aujourd'hui mercredi, ce jour terrible où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel est mon triomphe! avec quelle satisfaction & quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, & mordant leur frein au château d'Harlove! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étoient menacés, si j'étois entré dans le jardin avec elle; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables thessaliens*?

Mais supposons que je fusse entré avec elle, sans autre escorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu sais que les esprits de la trempe des Harloves, qui sont délicats sur la réputation, & qui se contiennent par politique dans les bornes des

loix, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'ils sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; aulieu que, s'il y tombe une sotte mouche qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourent audacieusement, elles tournent autour du pauvre insecte, elles l'engagent dans leurs liens; & lorsqu'il n'est plus en état de remuer les jambes ni les aîles, elles triomphent de leur avantage; & tantôt s'avançant sur lui, tantôt se retirant, elles le dévorent à loisir. Que dis-tu de cette comparaison? Mais, attends, Belford; il me semble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui se laissent prendre dans nos piéges. Mieux encore, sur ma foi. L'araignée représente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, tu n'auras pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagans de notre espèce, qui se mettent au-dessus des loix, & qui dédaignent de se couvrir du masque de la réputation. Tu rendrois aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute

que, dans la querelle que j'ai avec les Harlowes, toute la famille n'ignore pas que je suis l'injurié. Dans leur propre église, la peur ne les rassembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne furent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace qui décèle de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été l'enseigne de James, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme & serein; & j'ai laissé à ses amis le soin d'appaiser des emportemens qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du moins de supportable, si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours, pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâches néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? Cherche dans ta mémoire, Belfort. Il revient quelque chose à la mienne; mais vois si tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe qui fait le charme & le tourment de ma vie! Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir du bouton de rose. L'aventure m'est présente : & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle, par le ministère de l'honnête Joseph, quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le diable, mon cher ami; & telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien? on dit séchement que j'ai fait mon devoir; tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, Belford? la balance ne devroit-elle pas être égale? que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte? Cependant je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. « Sérieusement une jolie femme est un joyau » qui n'est pas fait pour pendre au cou d'un » misérable (*) ».

Conviens à ton tour que, si je suis coupable

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

dans

dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, & je les en remercie de bon cœur; à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci par-là, & qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare! tu m'as dit plus d'une fois que tu aimois mes excursions. Compte que j'aurai le tems de satisfaire ton goût; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, & j'aurai besoin probablement d'une longue patience, avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher Belford.

LETTRE CIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Jeudi au soir, 13 avril.

MA situation me donne le tems de vous écrire, & vous expose peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, & des plus vifs, à la suite duquel est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsqu'elle



se présenteroit honnêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissée sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre, sans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il semble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de sa langue, & que, lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grâce de louer son éloquence, ou d'en marquer autant de satisfaction qu'il le désire.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de M. Hickman, j'allois me retirer dans la chambre que j'occupe; mais il m'a suppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer, mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus souvent, & si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une

chambre voisine, assez irritée, pour ne vous rien dissimuler; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussitôt. Il a continué de m'irriter, & je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui; qu'il me paroissoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus; & que je n'aurois pas l'esprit en repos, tandis qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre; mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé; hésitant, & n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser ses airs impérieux, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois, & qu'on attendoit ma lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulois être maîtresse de mes actions & de mon tems.... sans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir; & lorsque je n'ai pu me dispenser de le souffrir, il s'est présenté de l'air le plus humble & le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même; & que, ſans avoir aucun reproche à ſe faire du côté de l'intention, il ſentoit que ſon impatience avoit pu bleſſer ma délicateſſe; que, faiſant profeſſion d'une extrême franchiſe, il n'avoit pas obſervé juſqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable politeſſe, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie & d'hypocriſie, pour leſquelles il me connoiſſoit beaucoup d'averſion; que déſormais je trouverois, dans toute ſa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui ſe reconnoiſſoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que perſonne n'avoit plus d'admiration pour la délicateſſe de mon eſprit & de mes ſentimens.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations ſur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politeſſe & la franchiſe doivent s'accorder toujours; mais qu'un mauvais ſort m'ayant jetée dans ſa compagnie, je regrettois, avec raiſon, que cette connoiſſance lui fût venue ſi tard, parce qu'avec de la naiſſance & de l'éducation, il me paroiſſoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être

conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je repliqué. Mais, s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon avantage : avec tant de raison d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu généreuse, non-seulement de ne pas paroître plus sensible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être se rabaisser, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défense contre des traits auxquels il s'étoit attendu, sa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit toujours admiré, avec une satisfaction infinie, mes talens supérieurs, & une sagesse qui lui paroissoit étonnante à mon âge; que, malgré la mauvaise opinion que j'avois de lui, il étoit disposé à trouver juste tout ce qui sortoit de ma bouche; & qu'à l'avenir, il ne se proposeroit point d'autre règle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il se trompoit, s'il me croyoit capable des illusions ordinaires de l'amour-propre; que, s'attribuant tant de franchise, il devoit commencer par être fidelle à la vérité, lorsqu'il me parloit de moi-même; & qu'en supposant d'ail-

leurs que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avoit que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avoient précipité une jeune personne de mon caractère dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chère, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie? Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit surpris de m'entendre. Il ne revenoit pas de son étonnement. Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ses principes! Il me supplioit du moins de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence; qu'il ne paroissoit pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre; que, s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes désirs, & de plus convenable à ma réputation.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussi-tôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je repliqué, lors-

que vous n'y serez plus pour troubler mon repos, & pour resserrer trop mon logement.

Il ne croyoit pas cette maison assez sûre. Comme je n'avois pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris soin de recommander le secret à ses gens, ni à madame Greme, lorsqu'elle m'avoit quittée; sans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans le voisinage trois ou quatre bonnnes maisons, où ses gens s'étoient déjà liés avec les domestiques. Il ne pouvoit penser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'avois qu'a choisir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre & tranquille; & lorsqu'il m'y verroit établie, il choisiroit la sienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, si ce sacrifice étoit nécessaire à mon repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, n'y à lui de m'avoir mise dans la nécessité de le suivre; que mes regrets ne faisoient qu'augmenter; que je croyois ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur; que tout ce que j'avois à désirer étoit qu'il me laissât le soin de moi-même; & que, lorsqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à

quelle résolution je devois m'arrêter, & quelle retraite je devois choisir.

Ce discours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il auroit souhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que, sans m'offenser, & sans être soupçonné de vouloir s'écarter des loix que je lui avois imposées, il lui eût été permis de me faire une humble proposition.... Mais le respect sacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant de l'occasion qu'il avoit eue de me servir, lui lioit la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, comme si ma permission même ne l'eût pas rassuré; &, baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui sied assez mal, il m'a proposé de ne pas différer la célébration. « Elle rétablira tout, » s'est-il hâté d'ajouter. Les deux ou trois pre-» miers mois, que vous êtes menacée de passer » dans l'obscurité & dans la crainte, nous les » passerons agréablement à visiter toute ma » famille, & à recevoir des visites. Nous ver-» rons miss Howe; nous verrons qui vous vou-» drez voir; & rien n'ouvrira mieux le chemin » à la réconciliation que vous avez tant à cœur ».

Il eſt certain, ma chère amie, que votre conſeil m'eſt revenu alors dans toute ſa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ſes raiſons, & dans la vue préſente de ma triſte ſituation. Mais que pouvois-je répondre? J'aurois eu beſoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout d'un coup, comme ſi le tems des délicateſſes eût été paſſé. Je n'avois pu ſuppoſer que cette propoſition dût arriver ſi tôt. . . .

Il s'eſt fort bien apperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en ſuis sûre; je ſuis demeurée muette; & je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fuſſe rendue au premier mot? ſon ſexe ne regarde-t-il pas le ſilence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, ſortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré, par mes lettres, que je ne penſerois point au mariage, ſans l'avoir fait paſſer, en quelque ſorte, par un état d'épreuve, quel moyen de l'encourager tout d'un coup par des ſignes d'approbation, ſur-tout immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été queſtion de la vie. . . .

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré ſa mo-

destie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes dispositions; tandis qu'à peine osois-je lever mes regards sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé, qu'on ne juge du vôtre par cette règle.) Il auroit observé inviolablement mes loix, si je ne lui avois permis....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-tems. Je me suis levée, avec des marques très-visibles de confusion, & je l'ai laissé faire à lui-même ses complimens insensés.

Ce que je puis ajouter, ma chère miss Howe, c'est que, s'il souhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, & l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOVE.



LETTRE CV.

M. Lovelace à M. Belford.

Que faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie, & qui méprise les louanges, lorsqu'elles ne sont point approuvées de son propre cœur ?

Mais pourquoi cette admirable créature presse-t-elle sa destinée ? pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle absolument dépendante ? pourquoi souhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maison de son père ? pourquoi me refuser sa compagnie, jusqu'à me faire perdre patience, & me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment ? enfin pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir & de son orgueil, ait pu la porter ?

Trouves-tu que, dans sa situation, il y ait de la prudence à me dire & à me répéter : « que » d'heure en heure elle est plus mécontente & » d'elle-même & de moi ; que je ne suis pas » de ces hommes qui gagnent à être mieux con- » nus ; (cette hardiesse, Belford, te plairoit-elle » dans la bouche d'une captive ?) qu'un mau-

» vais sort l'a jetée dans ma compagnie; que,
» si je la crois digne des chagrins que je lui
» donne, je dois m'applaudir des artifices par
» lesquels j'ai précipité une personne si extraor-
» dinaire dans le plus grand excès de folie ;
» qu'elle ne se pardonnera jamais à elle-même
» de s'être rendue à la porte du jardin, ni à
» moi de l'avoir forcée de me suivre (ce sont
» ses propres termes); qu'elle veut prendre soin
» d'elle-même ; que mon absence lui rendra la
» maison de madame Sorlings plus agréable ; &
» que je puis aller à Berks, à Londres, ou dans
» tout autre lieu, au diable, je suppose, où
» elle m'envoie de tout son cœur » ?

Qu'elle entend mal ses intérêts ! tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien ! à un libertin, tel qu'elle me croit ! au pouvoir duquel elle est actuellement ! j'étois indéterminé, comme tu sais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi son penchant pourroit la conduire, & quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois comment les siennes se déclarent. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes? ses fautes n'étoient-elles pas en assez grand nombre ? pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière ?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, & je t'informerai du résultat.

Si tu ſavois, ſi tu pouvois voir quel vil eſclave elle a fait de moi ! elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour, qui lui faiſoient connoître que je ne pouvois vivre hors de ſa préſence. Elle s'en eſt vengée néanmoins. Elle a pris plaiſir à me mortifier. Elle m'a traité avec un dédain..... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défenſe. J'ai honte de te dire à quel ſot elle m'a fait reſſembler. Mais dans un autre lieu, où je ne déſeſpère pas encore de la conduire, & dans d'autres circonſtances, j'aurois pu ſur le champ humilier ſon orgueil.

C'eſt donc à ce tems, où je compte qu'elle ne ſera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, & l'eſſai de mes grandes inventions ; tantôt humble, tantôt fier ; tantôt attendant ou demandant ; tantôt me réduiſant à la complaiſance & à la ſoumiſſion, juſqu'à ce qu'elle ſoit fatiguée de la réſiſtance. Je t'en dis aſſez. Je pourrai m'expliquer davantage, à meſure que je me confirmerai dans mes deſſeins. Si je la vois obſtinée à faire revivre ſes mécontentemens.... ſi ſes hauteurs..... mais briſons. Ce n'eſt pas encore le tems des menaces.

LETTRE CVI.

M. LOVELACE au même.

Ne vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême? qu'aurons-nous à dire si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage; & si la véritable cause de tant de pétulance & d'inquiétude n'est que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article?

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer : mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon sujet aussi-tôt qu'on s'étoit apperçu de mon intention; dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstauces, sur-tout après la défense qu'on m'avoit faite de remuer cette corde sans avoir donné des preuves de ma réformation, & sans avoir tenté une réconciliation avec les Harloves. Aujourd'hui, que je me vois maltraité, injurié, & si fortement pressé de la quitter, qu'il ne me reste aucun prétexte pour la retenir s'il lui prenoit

envie de m'échapper ; sans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlove, & se livrer à Solmes ; j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, & même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, Belford), des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de lèvres, & l'éclat redoublé de son teint, m'ont appris éloquemment que l'offense n'étoit pas mortelle !

Charmante créature ! ai-je dit en moi-même (garde-toi, Belford, de découvrir mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe), en suis-je donc si tôt à ce point ? suis-je déjà maître de la destinée de Clarisse Harlove ? suis-déjà cet homme réformé que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement ? est-ce ainsi que plus vous me connoissez, moins vous trouvez de raisons de prendre du goût pour moi ? & comment l'art entre-t-il dans un esprit si céleste ? me bannir, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaisir plus cher ! vos petites ruses justifient merveil-

leusement les miennes, & m'excitent à déployer sur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant même que vos désirs soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une crise, où votre départ étoit nécessaire pour éviter un engagement forcé avec un misérable que vous devez haïr, si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'au mien.

Je suis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne sont pas au-dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connoisse point dont le mérite soit égal au vôtre. Deviendrois-je le mari d'une femme qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans son estime? Non, mon très-cher amour. J'ai tant de respect pour vos saintes loix, que je ne puis souffrir qu'elles soient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence & votre rougeur suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de l'inquiétude sur vos motifs, c'est-à-dire, du doute si c'est amour ou nécessité qui vous inspire cette condescendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence

comme

comme une marque de mécontentement? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect seroit inviolable pour ses volontés, & que je lui prouverois par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre? Je m'imagine, Belford, que c'est ta demande.

Répondre? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, incertaine; autant que j'en ai pu juger, si sa colère devoit tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'est tournée, comme pour cacher une larme, qui lui échappoit malgré elle: elle a poussé un soupir, divisé en trois ou quatre parties; chacune avec la force qu'il falloit pour se faire entendre; mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer: & sortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. Les forces ne sont-elle pas égales? l'avantage n'est-il pas même de son côté? ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour? n'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haine pour Solmes ne venoit d'aucune considération pour moi? & que dois-je penser du cha-

grin qu'elle reſſent de ſe voir hors de ſes atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin ?

Songes-tu quel ſeroit le triomphe des orgueilleux Harloves, ſi je prenois le parti de l'épouſer à préſent? une famille inférieure à la mienne! nul d'entr'eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle! un bien conſidérable, dans lequel je ſais me renfermer pour éviter toutes ſortes d'obligations & de dépendances! des eſpérances ſi relevées! ma perſonne, mes talens, qui ne ſont pas mépriſables aſſurément, & qui n'ont obtenu que le mépris des Harloves! obligé de rendre des ſoins furtifs à leur fille, tandis que deux maiſons des plus conſidérables du royaume me faiſoient des propoſitions auxquelles je fermois l'oreille, ſoit pour l'amour d'elle, ſoit parce que, déteſtant d'ailleurs le mariage, je ſuis réſolu de n'avoir jamais d'autre femme : me voir forcé de la dérober, non-ſeulement à eux, mais à elle-même ! & ne faut-il pas que je me réduiſe encore à implorer le pardon de ſa famille ? à demander d'être reconnu pour le fils d'un ſombre tyran, qui n'a que ſes richeſſes à vanter ; pour le frère d'un miſérable, qui a conçu contre moi une haine immortelle ; & d'une ſœur indigne de mon attention (ſans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & ſûrement avec mille fois moins de peine que de

sa sœur, qu'elle a barbarement outragée); enfin pour le neveu de deux oncles, qui, n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir rampant, dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendans, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussière, pour devenir l'*esclave d'une femme!*

Je reprendrai tantôt la plume.

LETTRE CVII.

M. LOVELACE au même.

MAIS cette femme, n'est-ce pas la divine Clarisse (supprimons le nom d'Harlove, que je méprise dans tout autre qu'elle)? n'est-ce pas sur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu est la véritable noblesse, que Clarisse est ennoblie par la sienne! & qu'une alliance avec elle feroit capable aussi d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie, & qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhensible jusqu'à présent

en elle-même ? & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendront-elles pas malheureux, aussi-tôt que la nouveauté sera dépouillée de ses charmes, & que je serai en possession du bonheur où j'aspire ? Un libertin capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il sait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est-là, comme tu sais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi, Lovelace ? t'entends-je demander avec surprise : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes? doutes-tu de la vertu de Clarisse ?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour, ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil ? de qui est-elle fille ? de quel sexe est-elle ? si Clarisse est impeccable, d'où lui vient son privilége ? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à

présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abbattu ? connois-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune & à l'humiliation ? Humilie particulièrement une femme, & tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'ame. Miss Clarisse Harlove est-elle donc le modèle de la vertu ? est-ce la vertu même ? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on, tous ceux qui la connoissent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire que le bruit commun est en sa faveur. Mais le bruit commun établit-il la vertu ? la sienne est-elle éprouvée ? où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de Clarisse à l'épreuve ?

Je t'ai dit, Belford, que je voulois raisonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être apperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je sais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, & tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant ; mais, en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure & triomphante ? Ecartons, pour un moment, toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse à laquelle quelques-

uns donneroient assez mal-à-propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme, ce qu'on attend d'elles; & si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière & constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère, par des faveurs hasardées, qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis tombé sur cette importante question: savoir, si je dois prendre une femme; & si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai à cette chère personne, non-seulement une

févère, mais une généreuse justice; car mon dessein est de la juger par ses propres règles, aussi bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi, c'est-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ses motifs pour cette correspondance? s'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnable, pourquoi se les reprocher?

A-t-elle été capable d'erreur? l'a-t-elle été d'y persister? N'importe, qui étoit le tentateur, ou quelle étoit la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son père? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eût-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse? qu'en ai-je dû penser dans le tems? quelles espérances en ai-je dû concevoir?

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ses proches & l'homme qu'ils insultoient de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus

d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes? d'ailleurs, la fameuse rencontre n'étoit-elle pas arrivée? une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident; sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain?

Je crois t'entendre encore : quoi, Lovelace! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur?

Non, mon ami; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif?

Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui?

D'un Lovelace, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un Lovelace au monde? combien de Lovelaces peuvent avoir senti l'impression d'une

ſi charmante figure & de tant d'admirables qualités ! c'eſt ſa réputation qui a commencé ma défaite; c'eſt ſa beauté & l'excellence de ſon eſprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce ſont toutes ces forces enſembles qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il eſt donc vrai qu'il ſe trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché ſous ſon ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou, ſi tu veux, de l'orgueil ?

Que réſulte-t-il ? La divine Clariſſe feroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle ſeroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement; &, s'il y a de la vérité dans ces trois ſuppoſitions, la divine Clariſſe ne ſeroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuſer un amant tel que le ſien; le faire trembler, lui qui s'eſt fait une habitude de triompher des autres femmes; le faire douter ſi elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde; & n'avoir pas eu ſur elle-même un juſte empire, dans des occa-

ſions qu'elle croit de la plus haute importance pour ſon honneur ? (Tu vois, Belford, que je la juge par ſes propres idées). Mais s'être laiſſé piquer par l'injuſtice d'autrui, juſqu'à promettre d'abandonner la maiſon de ſon père, & de partir avec un homme dont elle connoiſſoit le caractère, en ſtipulant même de faire dépendre ſon mariage de pluſieurs ſuppoſitions éloignées & ſans vraiſemblance ! Quand le ſujet de ſes plaintes auroit été capable de juſtifier toute autre femme, une Clariſſe devoit-elle ouvrir l'entrée de ſon cœur à des reſſentimens dont elle ſe condamne aujourd'hui d'avoir été ſi touchée ?

Mais voyons cette chère créature qui prend la réſolution de révoquer ſa promeſſe ; qui ne s'en détermine pas moins à ſe trouver au rendez-vous avec ſon amant, homme dont elle connoît la hardieſſe & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la diſpoſition de recueillir le fruit de ſes ſervices, c'eſt-à-dire réſolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, & qui en devient le maître abſolu. Ne peut-il pas ſe trouver, je le répète, d'autres Lovelaces, d'autres mortels audacieux & conſtans qui lui reſſemblent, quoiqu'ils puiſſent ne pas conduire tout-à-fait leurs deſſeins par les mêmes voies ?

Eſt-il donc vrai qu'une Clariſſe ait été fragile, ſuivant ſes propres règles, fragile ſur des points de cette importance? & ne ſe peut-il pas qu'elle le devienne encore plus; qu'elle le ſoit ſur le plus grand point, vers lequel toutes ſes autres fragilités ſemblent l'acheminer naturellement?

Ne me dis pas que, pour nous comme pour ce ſexe, la vertu eſt une faveur du ciel; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir ſur ſes ſens: & ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuſe aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puiſſent être ſoupçonnées? Vains argumens, puiſque les fautes d'une femme ſont plus injurieuſes pour ſon mari, que celles d'un mari ne le ſont pour ſa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux déſordre les premières jetteroient dans la ſucceſſion des familles? le crime ne ſauroit être égal. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que la femme eſt faite pour l'homme: cette dépendance entraîne une obligation plus indiſpenſable à la vertu.

Toi, Lovelace! (me dirois-tu, peut-être, ſi je te connoiſſois moins) toi, demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand César? ſais-tu qu'il répudia ſa femme ſur

un simple soupçon? César étoit aussi libertin que Lovelace, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma Clarisse de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même? des démarches, dont le public & sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ses plus chers parens ne veulent pas lui pardonner? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions & les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des ames vertueuses? Il n'y a point d'obstacles ni de ressentimens qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener si loin, ne soit pas encouragé, par le succès, à marcher en avant? Il n'est question que d'un essai, Belford. Qui s'alarmera d'un essai pour une femme toute divine? Tu sais que je me suis quelquefois plu à faire des essais sur de jeunes personnes de mérite & d'un assez beau nom. C'est une chose étrange que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-tems pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions fâcheuses;

& si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je serai en état de prêter serment contre tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est celle qui, connoissant Clarisse, ne mît pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce? Que celle qui le refuseroit s'avance, & soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier père à de rudes épreuves; & c'est à la conduite que ce bon-homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réparation de son honneur, & les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis?

Renaud, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du chevalier Mantouan, sans vouloir tenter

l'expérience (*). L'auteur lui prête de fort bonnes raisons : « Pourquoi chercherois-je ce que je » serois au désespoir de trouver ? Ma femme » est d'un sexe fragile. Je ne puis avoir meil» leure opinion d'elle. Si je trouve des raisons » de l'estimer moins, la disgrâce sera pour moi» même ». Mais Renaud n'eût pas refusé de mettre la dame à l'épreuve, avant qu'elle eût été sa femme, & lorsqu'il auroit pu tirer avantage de ses lumières.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié ; n'eût-ce été que pour me confirmer la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moitié. J'aurois voulu savoir si j'avois une colombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que penser d'une vertu qui redouteroit les épreuves, & par conséquent d'une femme qui voudroit les éviter ? Je conclus que, pour établir parfaitement l'honneur d'une si excellente créature, il est nécessaire qu'elle soit éprouvée ; & par qui, si ce n'est par celui qu'elle accuse de l'avoir déjà fait mollir sur des points de moindre importance ? Son propre

(*) Voyez *Roland le Furieux*, liv. 43.

intérêt le demande ; non-seulement parce qu'il a déjà fait quelque impression sur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire présumer qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est un peu à son désavantage ; mais la victoire lui en sera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffiroit pas : pourquoi? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi sans doute aussi. Les femmes, diras-tu, ne passeroient pas mal leur tems, si tous les hommes s'avisoient de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui, excepté dans toi & tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion : « Les petites friponnes qui n'ont » pas de goût pour l'épreuve, doivent faire un » choix qui réponde à leurs dispositions. Elles » doivent honorer de la préférence de bons & » sages mâles, qui ne sont point accoutumés à » la ruse ; qui les prendront sur le pied qu'elles » se donnent ; & qui, ne trouvant rien d'abso» lument mauvais dans eux-mêmes, ne se portent » pas aisément à soupçonner les autres ».

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si la victoire ne se range pas sous ses étendards? que veux-tu? une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de Clarisse; sans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres sujets de dégoût!

Mais si Clarisse est toujours divine, si Clarisse sort glorieuse de l'épreuve?

Eh bien! je l'épouserai alors; n'en doute pas. Je bénirai mon étoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? ne refusera-t-elle pas peut-être..... Non, non, Belford. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! & pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? n'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave & éloquente lettre. Toi-

même.

même, que je suppose dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles; d'essayer si, dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible; & supérieure aux foiblesses de la nature?

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si Clarisse est une femme, si Clarisse m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, Lovelace au-dehors, elle sera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne sors pas victorieux.

A présent, Belford, tu es informé de mes desseins. Clarisse est à moi; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je

ne puis être son vainqueur autrement? Si je manque de succès, sa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, & ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* (*) est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation; & si je ne puis conduire la belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

(*) Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.



LETTRE CVIII.

Miss HOWE *à miss* CLARISSE HARLOVE.

(En réponse aux lettres VIII & XIV).

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petits différends qui s'élèvent entre ma mère & moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mère ne m'avoit pas pour exercer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur un autre : & moi, ne suis-je pas une fille très-bizarre? Otez-nous cette occasion, il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez souvent entendu dire que c'est une ancienne habitude entre nous : & vous ne le savez que de moi-même; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'instruction & de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. La méthode de ma mère est différente : « Je le » veux; je vous l'ordonne; entendez-vous? ne » sais-je pas mieux que vous ce qui vous con- » vient? je ne souffrirai point qu'on me désobli-

» ge ». Quel moyen, pour une fille un peu formée, de soutenir continuellement ce langage, & de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéissance ?

Ne me conseillez pas, ma chère, d'obéir à ma mère lorsqu'elle m'interdit toute correspondance avec vous. Cette défense n'est pas raisonnable, & je suis sûre que ce n'est pas son propre jugement qu'elle consulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les visites sont plus fréquentes que jamais, poussé par votre frère & votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, la bouche de ma mère est une espèce de porte-voix par lequel ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe ? Que le chagrin & l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très-chère amie, & ne vous fassent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous servir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occasions, & pour vous écrire, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de reproches & d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterois que

votre Anne Howe, qui n'a pas quitté la maison de sa mère, fût aussi bonne de la moitié que miss Clarisse Harlove, qu'on a chassée de celle de son père.

Je ne dirai rien de votre lettre à Bella, jusqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à l'occasion de votre lettre; & que votre mère, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur, tel que seroit votre Lovelace avec la qualité de mari. Je m'imagine, du moins, que, si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce ne seroit que de lui. Quelles peuvent être ses vues, lorsqu'il laisse échapper des circonstances dont on ne sauroit le soupçonner de n'avoir pas connu le prix? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence & votre rougeur, lorsque cet insensé s'est

retranché dans sa soumission pour des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement de la crainte.... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre : le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais, quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier & insolent. Je ne sais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur; & s'il n'est pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chère ? Il ne les supportera point; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est mortellement blessé, qu'un misérable de ce sexe puisse obtenir cette espèce de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire; quelle grandeur d'ame !

Mais je suis portée à juger que, dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve & de politique ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais Lovelace n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment & de l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chère, dans la première de vos deux lettres, sur ce qui touche M. Hickman & ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres tems nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-tems que je suis capable de la faire sourire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher), c'est un fort bon signe, un signe que sa colère n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-tems. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son favori, met toujours l'un en extase, & rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur; &, malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort;

sur tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la nécessité.

ANNE HOWE.

LETTRE CIX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Vous me répétez, ma chère, que mes habits & la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me seront point envoyés. Cependant l'espérance ne m'abandonne point encore. La plaie est récente. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec un avocat tel que ma chère & mon excellente mère? Charmante indulgence! hélas! que mon cœur a saigné, & qu'il saigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation! non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obstacles. Mais puis-je empêcher que ce ne soit le plus cher de mes désirs?

A l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je serois disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire

pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier & insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez d'*écarter un peu plus le voile ?* Il me semble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardiment que, si j'apperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais découvrir une foiblesse indigne de votre amitié ; c'est-à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentimens. D'ailleurs, me suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse ?

Mon affection s'est-elle jamais déclarée pour lui ? ai-je jamais désiré la continuation de ses soins ? si la violence de mon frère n'avoit précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort

vraisemblable que mon indifférence auroit rebuté cet esprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire? Alors toutes ses espérances & ses prétentions se seroient évanouies, parce qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de son départ auroit fini notre correspondance; & croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, insensée que j'étois! & nullement pour le mien. Pensez-vous, & peut-il penser lui-même que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que passagère, & sur laquelle vous savez que ma mère fermoit les yeux, eût abouti à cette malheureuse fin, si je n'avois été poussée d'un côté & trompée de l'autre? Quand vous me supposeriez donc dans sa dépendance absolue, quel prétexte auroit-il pour se venger sur moi des fautes d'autrui, dont il est certain, d'ailleurs, qu'il a souffert moins que moi? Non, chère miss Hove, il n'est pas possible qu'il me donne sujet de craindre de lui tant de noirceur & si peu de générosité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différends qui s'élèvent entre votre mère & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorsqu'ils s'élèvent à mon occasion? n'est-ce pas un surcroît de douleur qu'ils soient suscités par mon oncle

& par mes autres parens ? Mais souffrez que j'observe, avec trop d'affectation peut-être pour les circonstances où je suis, que les plaintes modestes que vous faites de votre mère tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, *je le veux, je l'ordonne, je prétends être obéïe*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ses volontés ?

J'observerai encore, par rapport à notre correspondance, qui vous paroît sans danger avec une personne de votre sexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle* que je me suis permise avec M. Lovelace. Mais, si l'obéissance est un devoir, la faute consiste à le violer, quelles que puissent être les circonstances. Ce ne sera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le suis sévèrement ; & c'est sur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant j'en demande pardon au ciel ; mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis si contraire à mes intérêts : & de bonne foi, je n'ai pas la force de le suivre moi-même. Mais, s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur

la conduite que je dois tenir avec mon oncle; & j'essayerai peut-être de m'y conformer : à l'exception de la *politique*, qui ne sera jamais, ma très-chère miss Howe, le caractère ni le rôle de votre sincère & fidelle amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE CX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

VOUS ne sauriez douter, ma chère miss Howe, que les circonstances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité? Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe qui me reprochoit ma crédulité & ma foiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet

important article, la première fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquoit excessivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuses & des évasions qui devoient m'irriter encore plus; & s'il désavouoit mes soupçons, je prévoyois que son désaveu me laisseroit des doutes qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient mes dégoûts & mes ressentimens à la moindre offense.

L'occasion que je désirois s'est présentée, & je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrâce; & m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin, il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnoître ses fautes & de les corriger; ou celle de justifier sa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement: eh! bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir avec une franchise.

qui convient peut être à mon caractère plus qu'au vôtre (il se flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, mademoiselle, avec la plus vive attention.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, aussi long-tems que la voix qui s'est fait entendre du jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincérement le fond de cette circonstance, & celui de vos intrigues avec ce vil Joseph Léman. La bonne foi que vous aurez sur ce point sera ma règle, à l'avenir, pour juger de vos protestations.

Comptez, très-chère Clarisse, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout, sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offensant dans l'action.

» Je ne connoissois pas ce Léman, & j'aurois
» dédaigné l'infâme méthode de corrompre les
» domestiques d'autrui, pour découvrir les
» secrets d'une famille, si je n'avois pas été

» informé qu'il s'efforçoit d'engager un de mes
» gens à lui rendre compte de tous mes mouvemens & de toutes mes intrigues supposées,
» en un mot, de toutes les actions de ma vie
» privée. Ses motifs ne demandoient pas d'éclaircissement. J'ordonnai à mon valet-de-chambre, car c'étoit à lui-même que les
» offres étoient adressées, de me faire entendre
» la première conversation qu'il auroit avec lui;
» &, prenant le moment où j'entendis proposer
» une somme assez considérable pour une information qu'on demandoit particuliérement,
» avec promesse d'une récompense encore plus
» forte après le service, je me présentai brusquement, j'affectai de faire beaucoup de bruit;
» &, demandant un couteau pour couper les
» oreilles du traître, dont je tenois déjà l'une,
» dans la vue, lui dis-je, d'en faire un présent
» à ceux qui l'employoient, je le forçai de m'apprendre leur nom.

» Votre frère, mademoiselle, & votre oncle
» Antonin, furent les deux personnes qu'il
» nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui avoir
» fait grâce, en lui représentant l'énormité de
» son entreprise & mes honorables intentions,
» de l'engager dans mes intérêts par l'espoir
» d'une grosse récompense, sur-tout lorsque je

» lui eus fait concevoir qu'il pouvoit conserver
» en même tems la faveur de votre frère &. de
» votre oncle, & que je ne désirois ses services
» que par rapport à vous & à moi; pour nous
» garantir des effets d'une mauvaise volonté,
» dans laquelle il me confessa que lui & vos
» autres domestiques trouvoient beaucoup d'in-
» justice.

» C'est par cette voie, je vous l'avoue, ma-
» demoiselle, que j'ai souvent fait tourner ses
» maîtres sur le pivot que je tenois à la main,
» sans qu'ils aient pu s'en défier. Mon agent,
» qui ne cesse pas de se donner pour honnête
» homme, & qui me rappelle toujours à sa
» conscience, s'est trouvé d'autant plus à l'aise,
» que je l'ai assuré continuellement de la droi-
» ture de mes vues, & qu'il a reconnu par lui-
» même que ses soins avoient prévenu plus d'un
» fâcheux accident.

» Ce qui a servi encore à me les rendre plus
» agréables; permettez que je le reconnoisse
» devant vous, mademoiselle; c'est que, sans
» votre participation, ils vous ont procuré cons-
» tamment la liberté d'aller au jardin & au bu-
» cher, qu'on ne vous auroit peut-être pas
» laissée si long-tems. Il s'étoit chargé, auprès
» de la famille, d'observer toutes vos démar-
» ches; & son attention étoit d'autant plus em-

empressée,

» empressée, qu'elle servoit à écarter tous les
» autres domestiques ».

Ainsi, ma chère, il se trouve que, sans le savoir, j'avois obligation moi-même à ce profond politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

« A l'égard de l'autre circonstance, qui vous
» a fait prendre, mademoiselle, une si mauvaise
» opinion de moi, je confesse ingénument que
» votre résolution de partir m'étant un peu suf-
» pecte, & la mienne étant de ne rien épargner
» pour vous soutenir dans votre première idée,
» la crainte de n'avoir pas assez de tems pour
» vous faire goûter mes raisons, m'avoit fait
» ordonner à Léman d'éloigner tous ceux qui se
» présenteroient, & de se tenir lui-même à
» peu de distance de la porte ».

Mais, monsieur, ai-je interrompu, comment vous est-il arrivé de craindre que je ne changeasse de résolution ? Je vous avois écrit, à la vérité, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre : & comme je m'étois réservé le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'étoit pas laissé fléchir, & si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer ?

« Je serai sincère, mademoiselle. Vous m'a-

» viez fait espérer que, si vous changiez de
» résolution, vous m'accorderiez une entrevue,
» pour m'en apprendre les motifs. Je trouvai
» votre lettre; mais n'ignorant pas que vos amis
» étoient inébranlables dans leurs idées, & ne
» doutant pas néanmoins que vous ne m'écri-
» vissiez pour suspendre votre résolution, & pro-
» bablement pour éviter aussi l'entrevue, je pris
» le parti de laisser votre lettre, dans l'espérance
» de vous engager du moins à me voir : &
» n'étant pas venu sans quelque préparation,
» j'étois résolu, quelles que fussent vos nou-
» velles vues, de ne vous pas laisser retourner
» au château. Si j'eusse pris votre lettre, il au-
» roit fallu s'en tenir à ces nouveaux ordres,
» du moins jusqu'à d'autres événemens : mais ne
» l'ayant pas reçue, & vous croyant bien per-
» suadée que, dans une situation si désespérée,
» j'étois capable de rendre une visite à vos amis,
» je comptai absolument sur l'entrevue que vous
» m'aviez fait espérer ».

Méchant esprit que vous êtes! lui ai-je dit, c'est mon chagrin de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma foiblesse! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille?

« Oui, mademoiselle. J'avois quelques amis

» prêts à m'accompagner; & si les vôtres avoient
» refusé de me voir & de m'entendre, je serois
» allé directement chez Solmes avec le même
» cortége ».

Qu'auriez-vous donc fait à M. Solmes ?

« Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus
» de bonne grâce ».

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grâce, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux :

« Si je lui permettois de le dire, il s'étoit
» proposé seulement d'enlever ce pauvre misé-
» rable, & de le tenir enfermé l'espace d'un ou
» deux mois. C'étoit une entreprise dont l'exé-
» cution étoit jurée, quelles qu'en pussent être
» les suites ».

A-t-on jamais rien entendu de si horrible ? J'ai poussé un profond soupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

« J'avois ordonné à Léman de se tenir à peu
» de distance de la porte ; &, s'il entendoit
» quelque dispute entre nous, ou s'il voyoit
» paroître quelqu'un dont l'arrivée pût nous trou-

» bler, de pousser les cris que vous avez enten-
» dus; & cela, dans la double vue de le mettre à
» couvert des soupçons de votre famille, &
» d'être averti qu'il étoit tems pour moi de
» vous engager, s'il étoit possible, à partir,
» suivant votre promesse. J'espère, mademoi-
» selle, que, si vous considérez toutes les cir-
» constances, & le danger où j'étois de vous
» perdre sans retour, l'aveu que je vous fais de
» cette invention, & de celle qui regarde Sol-
» mes, ne m'attirera point votre haine. Sup-
» posez que vos parens fussent arrivés, comme
» nous pouvions nous y attendre tous deux;
» n'aurois-je pas été le plus méprisable de tous
» les hommes, si je vous avois abandonnée aux
» insultes d'un frère & de toute une famille,
» qui vous ont traitée si cruellement sans avoir
» le pretexte que notre entrevue leur auroit
» fourni »?

Que d'horreurs! me suis-je écriée. Mais, monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités, s'il est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que Léman à la porte? pourquoi nous a-t-il suivis seul, & à tant de distance?

Il est fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ses poches, &

puis dans une autre...... j'espère que je ne l'ai pas jetée.... elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je pensois peu qu'il seroit nécessaire de la produire..... mais je suis bien-aise d'en venir à la démonstration, quand l'occasion s'en présente..... je puis être un étourdi..... je puis être un négligent....., & je suis en vérité l'un & l'autre. Mais, par rapport à vous, mademoiselle, jamais un cœur ne fut plus sincère.

Il s'est levé là-dessus; & s'avançant vers la porte, il s'est fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte: la voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle est datée, lundi au soir, & de la main de Joseph Léman: « qui lui demandoit pardon » d'avoir crié trop tôt. La crainte d'être soupçonné lui avoit fait prendre le bruit d'un petit » chien, qui le suit toujours, & qui avoit traversé la charmille, pour le mouvement de » quelqu'un de ses maîtres. Lorsqu'il s'étoit » apperçu de son erreur, il avoit ouvert la porte » avec sa propre clé; & sortant avec précipitation, il avoit voulu lui apprendre que sa » seule frayeur l'avoit fait crier. Mais bientôt, » ajoutoit-il, plusieurs personnes de la maison

» avoient pris l'alarme ; & les recherches étoient » commencées à son retour (*) ».

J'ai branlé la tête après cette lecture. Ruses, ruses, ai-je dit ; c'est ce que je puis penser de plus favorable. Ah, monsieur Lovelace ! que le ciel vous pardonne, & qu'il aide à votre réformation ! mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifice.

» L'amour, ma très-chère vie, est une in» génieuse passion. Nuit & jour j'ai mis ma » stupide cervelle à la torture (quelle stupidité ! » ai-je dit en moi-même) pour trouver le moyen » de prévenir un odieux sacrifice, & tous les » malheurs qui seroient venus à la suite. Si » peu d'assurance de votre affection ! une anti» pathie si injuste de la part de vos amis ! un » danger si pressant de vous perdre par cette » double raison ! je n'avois pas fermé l'œil » depuis quinze jours ; & je vous avoue, ma» demoiselle, que, si j'avois négligé quelque » chose pour empêcher votre retour au château, » je ne me le serois pardonné de ma vie ».

(*) On a vu, dans une lettre de M. Lovelace, qu'il avoit promis à Léman, de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

Je suis revenue à me blâmer moi-même d'avoir consenti à le voir : & mes remords sont justes ; car, sans cette malheureuse entrevue, toutes ses méditations de quinze jours ne lui auroient servi de rien ; & peut-être n'en serois-je pas moins échappée à M. Solmes.

Cependant s'il eût exécuté la résolution de se présenter à ma famille, & s'il en eût reçu quelque insulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels désastres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais que penser de ce dessein formé d'enlever le pauvre Solmes, & de le tenir prisonnier pendant deux mois ? O, ma chère ! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au lieu de Solmes ?

Je lui ai demandé s'il croyoit que des énormités de cette nature, & cette audace à braver les loix de la société, pussent demeurer impunies ?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoissez, qu'il n'avoit vu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis, & pour me garantir d'un mariage forcé ; que ces entreprises désespérées lui causoient peu de plaisir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de Solmes ; qu'il se seroit exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du moins pour quelques

années ; mais que s'il avoit été réduit à l'exil, parti d'ailleurs qu'il auroit embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se seroit procuré un compagnon de voyage, de son sexe & de ma famille, auquel je ne pensois guère.

A-t-on jamais rien vu d'approchant? Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frère!

Voilà donc, monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu....

Mon agent, mademoiselle! il est celui de votre frère comme le mien. Vous savez, par mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de représailles dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. Lovelace, c'est que ce misérable agent à double face ayant causé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroissant continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh! par rapport à lui, mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira; le tems de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon

parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la Betty de votre sœur; & cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque Léman sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez essuyées d'elle, & de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projets, monsieur! comment ne craignez-vous pas de trouver aussi quelque vengeur pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? je pardonne de tout mon cœur à Betty. Elle n'étoit point à moi; &, suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu, peut-être, ma chère, dans la vue de m'effrayer. « Le décret » étoit prononcé. Il falloit que Betty portât la » peine de son insolence: & si je croyois que » Léman ne méritât pas moins d'être puni, il » me promettoit que dans son plan, qui étoit » double, l'un & l'autre auroient part à sa

» vengeance. Le mari & la femme ne devoient
» pas souffrir séparément ».

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre; & me retirant, je l'ai laissé dans un état que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confusion.

LETTRE CXI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manières & pour ses discours, paroissent l'avoir un peu rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frère & M. Solmes. « Il a, dit-il, trop de ménagemens à
» garder dans sa patrie, pour s'abandonner à
» des projets de vengeance qui le mettroient
» dans la nécessité de la quitter. Il prétend,
» d'ailleurs, qu'il a permis à Léman de rappor-
» ter de lui mille choses qui n'ont & qui ne
» peuvent avoir aucune vérité, dans la seule
» intention de se rendre formidable aux yeux

» de quelques personnes, & de prévenir de » grands désordres par cette voie. C'est un mal» heur pour lui d'avoir quelque réputation d'es» prit & de vivacité; on lui attribue souvent » ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait, & » plus encore; on juge de lui sur quelques » discours échappés, qu'il oublie, comme dans » cette occasion, aussi-tôt qu'ils ont passé ses » lèvres ».

Il se peut, ma chère, qu'il soit de bonne foi dans une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses compagnons, tous riches, intrépides, & capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme, d'un homme qui a si peu d'égards pour sa propre réputation? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut désirer la société pour tous les momens de sa vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à

s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale; dans le doute s'il daignera remplir, de son côté, les obligations conjugales, & la traiter, du moins, avec les égards de la politesse?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme... Plût au ciel... Mais que servent à présent les regrets? à quelle protection recourir, quand je serois libre de renoncer à la sienne?

LETTRE CXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi, 14 avril.

Je ne connois rien de si insensé que tous ces Harloves. Que veux-tu que je te dise, Belford? Il faut que la belle tombe, eût-elle tous les génies immortels pour sa garde; à moins que, se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une fille, qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offre à son père des conditions qui pourroient être acceptées; telles que de m'abandonner, pour

être délivrée de Solmes. Je cherchois le moyen de me garantir d'une si cruelle espèce de danger. Mais les Harloves paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde ! n'est-ce pas un génie bien fin que ce frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie, sur-tout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie ? Toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de de mes inventions.

(Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse, sur les cris de son agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonstances sont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Ensuite il continue :

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami, pour les glorieuses impostures ? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, son orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hasard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me seroit inutile. Je renverserois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagêmes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères & de ces mères?.. Que le ciel les prenne en pitié! si la providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la discrétion, sauveroient-ils une de leurs filles? James & Arabelle peuvent avoir leurs motifs; mais que dire d'un père à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance? que dire d'une mère, d'une tante, de deux oncles? qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où leur ressentiment va contre elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance en moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur désire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoissance. Alors, je serai libre de prendre un baiser sur ses lèvres; & je ne ressemblerai point *à un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie* (*).

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide ! cependant qui connoît ce sexe mieux que moi ? C'est sans doute par cette raison même, que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, Belford, qu'un homme de mon caractère, a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme Tirésias, il est capable de connoître leurs pensées & leurs inclinations presqu'aussi-bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, & moi, nous sommes à peu-près au même point, avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs pensées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée ? C'est que nous autres libertins, nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme ; tandis que les femmes modestes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendroit-il, si ce n'étoit d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature ? C'est apparemment ce qui a fait dire au poëte, *que toute femme est un libertin dans le cœur*. C'est à elles de prouver, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lu, dans quelque philosophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme.* Peux-tu me dire, Belford, de qui est ce bon mot? n'est-ce pas de Socrate? Sa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon (*)? Le roi Salomon! tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mère, qui étoit une femme simple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, Salomon, lorsqu'elle me demandoit qui étoit le plus sage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de sa sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, Belford, nous ne sommes pas si méchans, toi & moi, qu'on ne puisse l'être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.

(*) M. Lovelace ne devinoit pas plus juste en citant Salomon, que Socrate. Ce passage est de l'*Ecclésiaste*, chap. 25.



LETTRE

LETTRE CXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Vendredi, 14 avril.

VOICI les circonstances d'une conversation dont je sors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le joug; & qu'il ne lui restoit par conséquent que de savoir mes intentions, c'est-à-dire ce que je voulois faire, & ce que je voulois qu'il fît.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitemens de mon frère m'ont forcée de quitter la maison paternelle; & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon père que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que, si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection

à former contre mes volontés; mais, qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frère pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussi-tôt qu'ils croitoient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant, je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution, que je me suis cru obligé de vous en instruire, & de prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien-aise, lui ai-je dit (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière), de savoir quel est votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire, si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage, ma chère! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus

capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez miladi Lawrence; que vous fissiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor ?

Parce que c'est un lieu agréable; parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres : de Berkshire, où milord M.... est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel miladi Lawrence fait sa demeure; de Londres; où vous serez toujours libre de vous retirer; & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de miss Howe, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode. Mais, de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de miss Howe, il avoit des domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai su bon gré, celle de reprendre mon ancienne

Hannah, aussi-tôt que je serois fixée, à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de madame Sorlings, dont il m'avoit entendu louer le caractère.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne fille; qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable; que, dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout, lorsqu'après son départ, le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'il devoit m'y accompagner; parce que, dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroient intéressées, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes; &, puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor? lui

ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est, de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver une chambre seulement pour moi, & un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fonds de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obligation à personne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plus tôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du

château, lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que, par diverses raisons, je me plairois plus que dans tout autre lieu; &, pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle, à présent, est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoît propre à la lui faire obtenir. « Je ne suis qu'un jeune » homme, mademoiselle, a-t-il ajouté d'un » air fort sérieux; mais j'ai fait une longue » course. Que cet aveu ne m'attire pas le mé- » pris d'une ame aussi pure que la vôtre. Il » est tems d'abandonner un train de vie dont » je suis fatigué; car je puis dire, comme Sa- » lomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour » moi sous le soleil. Mais je suis persuadé » qu'une conduite vertueuse offre des plaisirs » qui ne s'altèrent point, & qui ont toujours » le charme de la nouveauté ».

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois défiée du témoignage de mes yeux &

de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec ſon langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru ſi touché, qu'il trouvoit plus de ſatisfaction, m'a-t-il dit, dans cette aurore de ſes beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais reſſenti du ſuccès de ſes paſſions les plus emportées.

Aſſurément, ma chère, il parle de bonne foi. Il ne feroit pas capable de ce langage ni de ces idées, ſi ſon cœur n'y avoit autant de part que ſon eſprit. Ce qui ſuit m'a diſpoſée encore plus à le croire ſincère.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris, » j'ai conſervé du reſpect pour la religion & » pour ceux qui lui ſont ſincèrement attachés. » J'ai toujours changé de diſcours, lorſque mes » compagnons de libertinage, en vertu du *Teſt* » *de milord Shaſtbury*, qui fait partie du ſym» bole des libertins, & que je puis nommer la » pierre de touche de l'infidélité, ſe ſont » efforcés de tourner les choſes ſaintes en » ridicule. C'eſt ce qui m'a fait donner le nom » de *libertin décent*, par quelques honnêtes prê» tres, qui ne m'en croyoient pas plus réglé » dans la pratique; & mes déſordres m'ont » laiſſé une ſorte d'orgueil, qui ne m'a pas » permis de déſavouer ce nom.

» Je suis d'autant plus porté à cet aveu, » mademoiselle, qu'il peut vous faire espérer » que l'entreprise de ma réformation, dont je » me flatte que vous aurez la bonté de vous » charger, ne sera pas aussi difficile que vous » avez pu le craindre. Il m'est arrivé plus d'une » fois, dans mes heures de retraite, lorsqu'a- » près quelques mauvaises actions la pointe du » remords se faisoit sentir, de prendre plaisir » à penser que je mènerois quelque jour une » vie plus réglée. Sans ce fonds de goût pour » le bien, je m'imagine qu'il ne faudroit rien » espérer de durable dans la plus parfaite réfor- » mation. Mais votre exemple, mademoiselle, » doit tout faire & tout confirmer ».

C'est de la grâce du ciel, M. Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne savez pas combien vous me faites de plaisir, lorsque vous me donnez occasion de vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chère, je me suis rappelé sa générosité pour la jolie paysanne, & sa bonté pour ses fermiers.

» Cependant, mademoiselle, a-t-il repris » encore, souvenez-vous, s'il vous plaît, que » la réformation ne sauroit être l'ouvrage d'un » instant. Je suis d'une vivacité infinie. Souvent » elle m'emporte. Jugez, mademoiselle, par ce

» que vous allez entendre, quel prodigieux
» chemin j'ai à faire, avant qu'une bonne ame
» puisse penser un peu de bien de moi : quoique
» j'aie quelquefois jeté les yeux sur les ouvrages
» de nos *mystiques*, & que j'en aie assez lu pour
» faire trembler de plus honnêtes gens que moi,
» je n'ai jamais pu comprendre ce que c'est
» que *la grâce* dont vous parlez, ni la manière
» dont ils expliquent ses opérations. Permettez
» donc que votre exemple soit d'abord mon
» appui sensible ; & qu'aulieu d'employer des
» termes que je n'entends pas encore, je ren-
» ferme tout le reste dans cette espérance ».

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chose de choquant dans son expression ; & que j'étois surprise qu'avec son esprit & ses talens, il n'eût pas fait plus de progrès, du moins dans la théorie de la religion. Cependant son ingénuité m'a plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiser plus de lumières, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver, lorsqu'il y apporteroit de meilleures intentions ; & j'ai ajouté que sa remarque sur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroissoit juste ; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chère miss Howe, l'indocile

personnage m'a juré que ses résolutions étoient sincères. J'espère que je n'aurai point occasion, dans mes lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me suis fait par mon imprudente démarche : mais il m'est si doux de voir luire quelque rayon d'espérance, où je n'appercevois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chère, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur : mais il est homme à plusieurs faces ; & j'ai reconnu, dans son caractère, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. De-là vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but ; dans chaque proposition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, mes

plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que, dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. Lovelace est parti pour Windsor, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'assure que, si je puis rentrer en grâce avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, & me voir traitée comme une fille, une nièce & une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne sera point approuvé de mon père. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frère & de ma sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux : j'entends à ma ménagerie, & je suppose qu'on ne l'interprêtera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, & pour les moin-

dres circonſtances qui pourront lui prouver ma ſoumiſſion.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma ſœur où ſa réponſe doit m'être adreſſée.

Je ne marque pas moins d'empreſſement dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma ſœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puiſſe m'empêcher d'être précipitée plus loin. » Un peu de douceur, lui » dis-je, peut encore faire paſſer ce malheureux » événement pour une ſimple méſintelligence : » mais le délai la rendroit également honteuſe » pour eux & pour moi. J'appelle à elle de » la néceſſité où la violence d'autrui m'a réduite ».

LETTRE CXVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi, 14 avril.

Tu m'as ſouvent reproché ma vanité, Belford; ſans diſtinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le tems même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de diſtinguer. La nature t'inſpire de l'admiration, ſans que tu ſaches comment. Tu es un mortel trop épais & d'une vue trop bor-

née, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami; & tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît facilement à leur marque, & qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des choses *susdites?* C'est, sans doute, que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? peut-être suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions; &, pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me suis

étudié, devant elle & devant miss Howe, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légère & sans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été si sincère dans mes explications sur le bruit du jardin? Oui; mais le succès de cette invention (le succès, Belford, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus & m'a fait oublier des précautions. La menace qui regardoit Solmes, l'idée d'emmener le frère dans ma fuite, & mon projet de vengeance sur les deux domestiques, ont causé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu besoin de rappeler toutes les forces de mon esprit, pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même tems, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans sa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le tems de former des résolutions contre moi; c'est-à-dire pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci, par-là, dans ma vie, quelques bons mouvemens, je les ai rappelés à ma mé-

moire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chère personne de bonne humeur avec moi. Qui sait, ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, & si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense? Mais, à tout hasard, c'est un fondement jeté pour mon grand systême. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute : la crainte ne l'est pas; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est son premier ministre, & jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi :)

A présent, Belford, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb? Non, j'en suis sûr; & je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon absence, ç'eût été lui marquer que je me fiois trop à ses dispositions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu sais, la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raison de croire que ses amis pensoient à nous poursuivre; & je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à présent qu'ils se sont

déclarés contre ce dessein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raison m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant, sur-tout lorsque je puis laisser auprès d'elle mon valet Will, qui est un homme intelligent, & qui sait tout, excepté lire & écrire, avec le brave Jonas; celui-ci pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens? D'ailleurs, je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes cousines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, suivant les termes dans lesquels elles seront conçues, pourront me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windsor, je n'avois aucun dessein qui regardât particulièrement ce lieu, mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vînt d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité, qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avoir connue, quoique leur choix eût peut-être été le même si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre

contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que, ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de systême arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi défiante que celle-ci. Cependant il est assez mortifiant pour un honnête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir madame Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en a fait la matière, & que, dès le premier moment de leur connoissance, l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés, qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, madame Greme est en correspondance de lettres avec la fermière, sa sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derrière, est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entre-

tiens familièrement avec un valet, lorſque je me propoſe de l'engager à m'être utile. Les valets reſſemblent aux ſoldats. Ils commettent toutes ſortes de maux, ſans mauvaiſe intention, & ſimplement, (les bonnes ames!) pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette miſs Howe. Elle a de l'eſprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occaſion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât ſur moi, avec tous mes ſtratagêmes & l'opinion que j'en ai, je ſerois homme à me pendre, à me noyer, ou à me caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Pauvre Hickman! j'ai pitié du ſort qui l'attend avec cette Virago. Mais c'eſt un imbécille, à qui je ne prétends pas donner plus de ſens; &, lorſque j'y penſe, il me ſemble que, dans l'état du mariage, c'eſt une néceſſité abſolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un ſoit un ſot. J'ai traité autrefois cette matière avec miſs Howe. Mais il faut auſſi que le ſot ſoit perſuadé qu'il l'eſt; ſans quoi la ſottiſe opiniâtre déconcerteroit ſouvent la ſageſſe.

Avec le ſecours de Joſeph, mon honnête agent, je me ſuis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.

❦

LETTRE CXV.

M. Lovelace à M. Belford.

N'est-il pas cruel, que je ne puisse lier cette fière beauté par aucune obligation? J'ai deux motifs pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine dans une situation plus commode, & de penser qu'elle auroit près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pusse dire à moi : l'autre, d'abattre sa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires ; & c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir ; mais je maudissois la lenteur du tems jusqu'à mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. C'est ce que milord M..... appelleroit *manger son bled en herbe*, & ce que je regarde comme une manière servile de tenir son bien de ses propres fermiers. A quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés? moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je l'audace d'un paysan qui me par-

lera ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il eſt revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un oncle inſolent ou d'une tante curieuſe, qui en prendroient droit de ſe faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaiſir d'exercer leur cenſure.

Ma charmante eſt là-deſſus d'une fierté qui ne le cède point à la mienne. Mais elle n'entend pas les diſtinctions. La pauvre novice ne ſait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je ſuis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu, plus d'une fois, cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire ſouvent la beauté, ne manque point, lorſqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler autour de lui toutes ſes maîtreſſes. Il prend le grain dans ſon bec; il le laiſſe tomber cinq ou ſix fois, en continuant ſon invitation. Enſuite, pendant que deux ou trois de ſes belles emplumées ſe diſputent l'honneur de la préférence (un coq, Belford, eſt le *grand-ſeigneur* entre les oiſeaux), il dirige vers le grain le bec de la plus avancée; &, lorſqu'elle l'a pris, il confirme, par des careſſes, les marques fières de ſa joie. La belle, d'un autre côté, par ſes complaiſances, fait voir qu'elle n'a pas

été appelée seulement pour le grain d'orge, & qu'elle le sait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions, j'ai fait celle de rappeler Hannah, ou de prendre une des filles de la fermière. Devineras-tu mon dessein, Belford? Je te donne un mois pour le deviner. Mais, comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussi-tôt qu'elle se verroit établie, elle ne souhaitât de reprendre cette servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'employer secrètement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille est fort mal d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place, & de se confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! que je la plains! ces rhumatismes sont des accidens bien fâcheux pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour sa maîtresse. Mais je sens aug-

menter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de risque à proposer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit consenti à venir, & que la mère l'eût permis (deux difficultés pour une), ce n'eût été que pour en attendre une autre; &, si je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obstacle; ou, à la fille qui auroit quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure ressource que d'épouser mon valet-de-chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de milord M...... qui cherche à gagner les bonnes grâces de l'héritier présomptif de son maître.

Bénit soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace ! il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile, lorsque l'entretien est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étoient sincères, j'ai répété plusieurs fois que ces changemens ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi ? ne reconnois-tu pas mon ingénuité? L'observation, j'ose le dire,

est fondée sur la vérité & la nature. Mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même qu'il étoit à craindre que mes désirs de réformation ne fussent que des accès; mais que son exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, les avis d'une si bonne & si charmante maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé à lever les yeux sur elle; &, quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les consolations seroient mutuelles, & le remords ne seroit pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément, &, jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage, lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurois passé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes? C'est que, si la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance qui donne, comme je m'en apperçois, une supériorité

visible aux ames honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, Belford, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, & que je serois très-offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, & peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chutes.

LETTRE CXVI.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 15 avril.

QUOIQUE assez pressée par le tems, & comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumière qui semble luire à votre prosélyte.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversion. Il parle bien; mais, si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un

dissimulé, aussi odieux qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant il est assez rusé, pour savoir que celui qui s'accuse le premier, émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre? s'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, & de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; & son ingénuité sert à faire dire : Bon! vous ne reprochez à M. Lovelace que ce qu'il confesse lui-même!

A quoi donc se résoudre ? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation ; & j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouverture qui regarde Windsor & la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que, dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement ; car vous ne pouviez pas deviner quelle seroit la conclusion de cette entrevue. Votre Lovelace est un diable, sur son propre récit. Sil avoit pris la fuite avec le misérable Solmes & votre frère, & que, lui-même, il eût été transporté aux colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce Joseph Léman ? Il faut que je le répète ; son ingénuité me

confond. Mais, si vous faites grâce là-dessus à votre frère, je ne vois pas pourquoi il vous seroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, & je ne cesse pas de les renouveler. Dites; vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le valet d'Hickman, à moins que je ne pusse me procurer une lettre-de-change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'exposeroient aux soupçons. Ma mère est si curieuse! si fatigante! je n'aime guère ces caractères soupçonneux.

Il me semble que je l'entends sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. Hickman me prie de vous faire agréer ses respects & l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que, dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite auprès

de moi, puiſqu'il faudroit être aveugle ou ſtupide, pour ne pas admirer une perſonne telle que vous, & pour ne pas ſouhaiter de lui être utile, ſans autre vue que l'honneur de la ſervir. » C'étoit ſans doute ſon principal motif, m'a-t-il » dit d'un air précieux, mais (baiſant ſa main, » & ſe courbant juſqu'à terre) il eſpéroit que » l'amitié qui eſt entre vous & moi ne dimi» nueroit pas le mérite du reſpect qu'il a réelle» ment pour vous ».

Adieu, ma chère. Croyez-moi ce que je ſerai toujours, c'eſt-à-dire votre très-fidelle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Samedi, après-midi.

MON vieux meſſager n'étant point en bonne ſanté, j'arrête le vôtre pour le charger de ma réponſe.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernières réflexions. Si ces apparences de réformation ne ſont que des apparences, quelles peuvent être ſes vues? Mais un homme eſt-il capable d'avoir le cœur ſi bas? oſeroit-il inſulter au tout-puiſſant, ne ſuis-je pas autoriſée à

juger plus favorablement de lui par cette trifte réflexion, que, dans la dépendance où je fuis de fon pouvoir, il n'a pas befoin d'un fi horrible excès d'hypocrifie, à moins que fes deffeins fur moi ne foient de la dernière baffeffe? Il doit être du moins de bonne foi dans le tems qu'il me donne de meilleures efpérances. Comment pouvoir en douter? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne fauriez fouhaiter de me voir fous un joug fi terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui & de fa famille, quoique j'aie une haute opinion de tous fes proches. Je l'aimerois beaucoup mieux; du moins jufqu'à ce que j'aie vu à quoi les miens fe laifferont engager. Sans une raifon fi forte, il me femble que le meilleur parti feroit de me jeter tout d'un coup fous la protection de miladi Lawrance. Tout feroit conduit alors avec décence: & peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais auffi, dans cette fuppofition, il faudroit me regarder comme néceffairement à lui, & paffer pour une fille qui brave fa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel fera le fuccès de ma première tentative? Je le dois fans doute; & cependant je ne puis en faire aucune avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, & féparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme, qui, « espérant, dit-elle, que » je lui pardonnerai l'excès de son zèle, si sa » sœur juge à propos de me faire voir sa lettre, » souhaite, pour l'intérêt de la noble famille » & pour le mien, que je me détermine à rendre » son jeune seigneur heureux ». Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le tems des félicitations approchoit. Il lui répondit « Que jamais on n'avoit eu, pour » une femme, plus de tendresse qu'il en avoit » pour moi; que jamais une femme n'avoit » mérité plus d'attachement; que chaque en- » tretien qu'il avoit avec moi, lui donnoit de » nouveaux sujets d'admiration; qu'il m'aimoit » avec une pureté de sentimens dont il ne s'é- » toit jamais cru capable; & qu'il me regardoit » comme un ange descendu du ciel pour le » rappeler de ses égaremens : mais qu'il appré- » hendoit que son bonheur ne fût plus éloigné » qu'il ne désiroit, & qu'il avoit à se plaindre » des loix trop sévères que je lui avois imposées; » loix néanmoins aussi sacrées pour lui, que si » elles faisoient partie du contrat de notre ma- » riage, &c ».

Que dois-je dire, ma chère? que dois-je penser? Madame Greme & madame Sorlings sont d'honnêtes femmes: & cette lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, & qui me le paroît encore. Cependant, que se proposoit-il, lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de me déclarer ses sentimens? pourquoi faire des plaintes à madame Greme? Ce n'est point un homme timide. Mais j'inspire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chère. Dites-moi donc comment?

Je suis quelquefois hors de moi-même, de la nécessité où je me trouve d'observer la manœuvre de cet esprit subtil, ou de cette tête folle; je ne sais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle est sévèrement punie, me dis-je souvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modèle aux jeunes personnes de mon sexe! Si mon exemple sert désormais à leur inspirer des précautions, je dois être assez contente. À quelque sort que le ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la tête entre mes meilleurs amis & mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, & de ne causer de la joie qu'à ses ennemis & à ceux de sa famille. Que cette leçon feroit utile,

ſi l'on prenoit ſoin de ſe la rappeler vivement dans l'attention, lorſque l'eſprit balance ſur une démarche douteuſe !

Vous ne connoiſſez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux; &, malgré la nobleſſe de votre ame, vous participez à la foibleſſe commune de la nature, en faiſant trop peu de cas du bien qui eſt entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendît des ſoins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites; le traiteriez-vous de même? Vous ſavez qui diſoit, en parlant de ma mère: *Celui qui ſouffre beaucoup, s'apprête beaucoup à ſouffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers de qui vient cette obſervation. Il auroit peine à croire qu'une perſonne qui penſe ſi bien, ne tirât pas quelque fruit de ſa propre remarque, & il ſouhaiteroit ſans doute qu'elle fût en liaiſon d'amitié avec ſa chère miſs Howe.

La douceur, loin d'être une qualité mépriſable dans un homme, entre néceſſairement dans l'idée du *galant homme*; c'eſt-à-dire qu'elle fait

(*) C'eſt une expreſſion de miſs Howe, dans une lettre précédente.

une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentimens & les manières, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violens, impétueux? & miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception?

Pardon, ma chère; & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur sera toujours le même.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Samedi au soir.

MONSIEUR Lovelace a vu divers appartemens à Windsor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, & qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette ville, & qu'à son

retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fut venue de lui, étoit un mauvais choix, parce que je cherche la retraite, & que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que, si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque tems de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez milord M.....

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frère; &, dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y employerois votre secours. En effet, je vous prie, ma chère, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est apperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée, & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la manière la plus respectueuse, & s'il n'eût point ajouté, au récit qu'il m'a fait,

la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que, lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre, & tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de miladi Lawrance, & une autre, si j'ai bien compris, d'une des miss Montaigu. Si ces deux dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chère, que ses parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah, ma chère! que nos propres réflexions nous causent de peine à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

Dimanche matin.

QUEL surcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haine que M. Lovelace porte à tous mes proches? il en traite quelques-uns d'*implacables* : mais j'ap-

préhende qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation ; & de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le traité. Il s'est donné de grands airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le premier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon frère en termes fort libres, sans faire plus de grâce à mon père même.

Si peu de considération pour moi, ma chère! il est vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, & qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas : que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui !

Mais apprenez, monsieur, lui ai-je dit, que, si votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon frère, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon père. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, & qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'eſt jeté ſur ſa propre juſtification ; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas ſe permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit ſe permettre encore moins de prononcer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec aſſez peu d'humilité. Mais, pour changer de ſujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de miladi Lawrance, l'autre de miſs Montaigu ; & , ſans attendre ma réponſe, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au ſoir ? appréhendoit-il de me cauſer trop de plaiſir ?

Miladi Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. » Elle » l'exhorte à tenir une conduite qui puiſſe m'en- » gager à recevoir bientôt ſa main. Elle me » fait ſes complimens, avec une vive impatience, » dit-elle, d'embraſſer, en qualité de nièce, » une perſonne ſi vantée ; c'eſt ſa flatteuſe expreſ- » ſion. Elle ſe croira honorée de l'occaſion de » m'obliger. Elle eſpère que la cérémonie ne » ſera pas différée trop long-tems, parce que » cette heureuſe concluſion ſera, pour elle, » pour milord M.... & pour miladi Sadlair,

» un témoignage sûr du mérite & des bonnes » dispositions de leur neveu.

» Elle assure qu'elle a toujours pris un vif » intérêt aux peines que j'ai essuyées à son occa- » sion; qu'il seroit le plus ingrat de tous les » hommes s'il ne s'efforçoit pas de m'en dé- » dommager; qu'elle regarde comme un de- » voir, pour toute leur famille, de suppléer à » la mienne; & que, de sa part, elle ne me » laissera rien à désirer. Le traitement que j'ai » reçu de tous mes proches seroit plus sur- » prenant, lui fait-elle observer, sur-tout avec » tous les avantages qu'il possède du côté de la » nature & de la fortune, s'il ne falloit l'attri- » buer à ses propres négligences; mais, à présent » qu'il est le maître d'établir à jamais son carac- » tère, elle se flatte qu'il convaincra les Har- » love, qu'on avoit jugé plus mal de lui qu'il » ne le mérite; ce qu'elle demande au ciel, » pour son honneur, & pour celui de leur » maison. Enfin, elle souhaite d'être informée » de notre mariage immédiatement après la » cérémonie, pour être des premières & des » plus ardentes à m'en féliciter ».

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration, quoique j'eusse pu m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde

lettre, où miſs Montaigu le félicite « d'avoir » obtenu *la confiance d'une ſi admirable per-* » *ſonne* ». Tels ſont ſes termes. Ma confiance, chère miſs Howe! Perſonne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité : vous voyez que miſs Montaigu, & toute ſa famille ſans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle ſouhaite auſſi que la cérémonie ſoit » bientôt célébrée ; & c'eſt le vœu, dit-elle, » de milord M..... de ſes tantes, de ſa ſœur, » & de tous ceux qui veulent du bien à leur » famille. Après cet heureux jour, elle ſe pro- » poſe de ſe rendre auprès de moi, pour groſſir » mon cortége. Milord M...... s'y rendra » lui-même, s'il eſt un peu ſoulagé de ſa » goutte. Enſuite il nous abandonnera un de » ſes trois châteaux, où nous ſerons libres » de nous établir, ſi nous n'avons pas d'autres » vues ».

Miſs Montaigu ne dit rien pour s'excuſer de ne s'être pas trouvée ſur ma route, ou à Saint-Albans, comme il me l'avoit fait eſpérer. Cependant elle parle d'une indiſpoſition qui l'a tenue quelque tems renfermée. Il m'avoit dit auſſi que milord M.... étoit attaqué de la goutte; ce qui ſe trouve confirmé par la lettre de ſa couſine.

Vous ne douterez pas, ma chère, que ces deux lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur son visage, & j'ai remarqué, à mon tour, qu'il s'en applaudissoit. Cependant je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez miladi Lawrance, sur le seul témoignage des sentimens de cette dame, tel que je l'ai vu dans sa lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière ?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me le feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connoît si bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, monsieur, grâces à vos arrangemens, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter ?

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour

paroître à la cour même, si l'on exceptoit les pierreries : & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire *la plus extraordinaire*). L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroissois avec autant d'avantage que si j'avois changé d'habit tous les jours : & puis ses cousines Montaigu me fourniroient tout ce qui me manque; il alloit écrire à miss Charlotte, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable ? voudriez-vous que j'empruntasse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés ? Assurément, M. Lovelace, vous me croyez trop de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des habits ?

Peut-être oui, si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes désirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses

propositions. Il seroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes désirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul, auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits, parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, & le réduisant au simple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, monsieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du moins lorsque j'aurai le pouvoir de les observer ? comment pourrois-je m'établir dans ma terre sans employer les formalités de la justice & sans l'assistance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures, il faudroit plus de tems que les circonstances ne m'en accordent ; & ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que par diverses raisons qu'il m'avoit représentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance étoit de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire qu'il se flattoit de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné; d'autant plus qu'assurément j'apportois assez de soins à lui fermer ma porte, quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée sans se sentir meilleur, & sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

Des soins à vous fermer ma porte! ai-je répété. J'espère, monsieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, si je prétends qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espère que, toute novice que vous m'avez trouvée sur le point capital, vous ne me croyez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégans discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites; & que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je désire si ardemment votre absence. C'est pour faire connnoître au public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir, sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches & dans mes résolutions. Mes àmis savent que le testament de mon grand-père m'autorise à disposer de ma terre & de ma part des effets, d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques égards, lorsque leur première chaleur sera refroidie, & qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses désirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité & l'honneur faisoient

le fondement de son repos ! Et si le ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé même tourneroit à son avantage ; parce que, dans cette supposition, ses parens l'ayant toujours pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux ; &, comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur son consentement pour ce qu'il paroissoit approuver ; & que je me croyois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation ; & quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée ; Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choses, sinon pour la connoissance, du moins pour la pratique de quantité de bienséances, qui me paroissoient indispensables dans le caractère d'un homme de naissance & d'éducation.

Il se regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir,

comme un homme d'une politesse achevée; & son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. Lovelace. Je suis persuadé qu'avec un peu de discernement il n'y a point de femme qui, vous connoissant, comme je fais à présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge, comme moi, que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par saillies, qui n'ont pas leur source en vous-même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il étoit à demi-fâché.

J'ai continué: En vérité, monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli qu'on devoit l'attendre de vos talens, & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précé-

dentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

.....

Je n'aurois pas si tôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très-grave; mais il m'a interrompu: mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable & plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir librement son ame. Ayez la bonté de revenir au sujet que vous avez quitté; &, dans un autre tems, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réformation, M. Lovelace, & c'est une confession de vos erreurs; mais je vois que vous recevez fort mal des reproches, auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où suis, il seroit à souhaiter pour vous & pour moi que je n'eusse à faire que votre

éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui la blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs?

J'admire vôtre délicatesse; mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque chose à souffrir, je ne désirerois pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-dessus de mon sexe; & même au-dessus du vôtre: elle vous est naturelle: elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu?

Ensuite reprenant notre premier sujet; vous m'avez fait la grâce de me demander mon conseil: je ne désire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidelle Hannah près de vous; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame Howe, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence auprès de M. Morden, votre cousin & votre curateur? je vous offre des commodités pour

ce

te voyage, ſoit par mer juſqu'à Livourne, ſoit par terre en traverſant la France. Peut-être engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. Miſs Charlotte ou miſs Patty ſaiſiront volontiers l'occaſion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous ſervirai que d'eſcorte, déguiſé, ſi vous le ſouhaitez, couvert de votre livrée, afin que votre délicateſſe ne ſoit pas bleſſée de me voir à votre ſuite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexions, mais qu'ayant écrit à ma ſœur & à ma tante Hervey, leur réponſe, ſi j'en recevois quelqu'une, pourroit ſervir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit ſe retirer, j'examinerois particulièrement la propoſition qui regardoit M. Morden; & que, ſi je la goûtois aſſez pour la communiquer à miſs Howe, il ſeroit informé de mes réſolutions dans l'eſpace d'une heure.

Il eſt ſorti reſpectueuſement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroiſſoit inutile de vous conſulter; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné; que dans la ſuppoſition même de mon départ pour l'Italie, je ne ſouffrirois point qu'il m'accompagnât ſous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ſes deux couſines fût diſpoſée à m'honorer de ſa compagnie; & que d'ailleurs

ce seroit la même chose, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première lettre.

LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

MONSIEUR Lovelace m'a dit que, dans l'incertitude de ma résolution sur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelqu'autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher Hannah, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes Sorlings, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah, & de me l'envoyer aussi-tôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelqu'obstacle. Feroit-il si mal de se rendre chez miss Howe, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme-de-chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement

de votre mère, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement, m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que madame Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il souhaitoit que le même homme qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon père & de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystère.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Mon oncle Antonin, j'osois le dire, ne se feroit pas porté de lui-même à prévenir madame Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine Charlotte Montaigu, & prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien aise auparavant de voir si mes amis m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches feroient

encore plus exactes, parmi les chanoines, & dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me souviens, ma chère, que, dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser ici, me faisant assez connoître que ce n'étoit pas son dessein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu, devant me persuader qu'il y sera fidelle aussi-tôt que j'aurai changé de demeure; sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vu de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussi-tôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux

expédient qui pouvoit répondre à nos désirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plus tôt : & , saisissant ma main, écrirai-je, mademoiselle? ferai-je partir quelqu'un? irai-je moi-même, vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parens ; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma mère, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah ! chère Clarisse, s'est-il écrié assez généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point ! je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faire vous-même : souffrez que je parte. . . .

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne dans leur esprit, surtout madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mère ; & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui



avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal-à-propos aux libéralités d'autrui.

Mal-à-propos! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir? Madame Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chère amie, qu'un homme qui pense si bien, puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talens par ses actions? n'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner, pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage?

Permettez, monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mêlange qui règne dans vos sentimens. Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se sont élevées dans votre esprit; ou, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la légèreté doit

avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujet ; je ne vois aucune résolution à prendre avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, mademoiselle, je m'efforçois seulement de trouver, s'il m'eût été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais, puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer, & dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race : & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, M. Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres ?

Je le regardois avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres : parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoissoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité, son ami Belford avoit un très-bel appartement près de Soho (*), chez une dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ses parentes. Comme M. Belford passoit une partie de son tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je

(*) Place de Londres.

veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de la plus noire & de la plus ingrate bassesse. Mais son caractère, ses principes sont si équivoques ! il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle ; & puis, ma chère, je n'ai plus à présent de gardien ! je n'ai plus de père, ni de mère ! il ne me reste que la pitié du ciel & ma vigilance : & je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution ; mais remettons cette matière à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-tems. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit ; & je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelque

endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire; & je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil, que je n'en ai goûté depuis long-tems.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Lundi matin, 17 avril.

QUOIQU'IL fût hier assez tard lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-tems les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le sommeil & moi : en vain je lui fais ma cour, pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au château d'Harlove; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frère & ma sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. Lovelace, qui est comme moi dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le sujet qui nous avoit

occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous assurer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, & sur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il repliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'achéterois leur fidélité à toute sorte de prix; & ces gens-là ne se mènent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je

dit, seront sans doute les premiers qu'elle employera pour découvrir où je suis. Ainsi, cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-tems sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé M. Doleman, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger, par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussi-tôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce M. Doleman, & nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, dimanche, lundi.

Il commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière lettre de miss Clarisse. Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le château de Médian, en allant à celui de Hall (car il avoue qu'il n'a point été à Windsor), il y a trouvé des lettres de sa tante & de sa cousine, que madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'est expliqué avec cette femme sur la conversation qu'elle avoit eue, dans la chaise avec miss Clarisse; & la manière dont il lui a parlé de sa passion & de ses vues honorables l'a portée à écrire à sa sœur Sorlings la lettre qu'on a lue en substance dans celles de miss Clarisse à miss Howe. Il continue dans ces termes :

Je l'avois laissée de si bonne humeur à mon départ, que j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, & de reconnoître, à la rougeur de ses beaux yeux, qu'elle avoit pleuré. Mais lorsque j'ai su qu'il lui étoit venu des lettres de miss Howe, j'ai compris facilement

que ce petit diable l'avoit irritée contre moi. J'ai senti naître une vive curiosité de découvrir le sujet de leur commerce. Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré me ruineroit sans ressource. Cependant, je ne puis penser, sans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui se passe entre elle & moi; tandis que je suis sous le même toit, & dans une réserve qui me dérobe le fond d'une correspondance nuisible peut-être à tous mes desseins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un si grand mal à casser la tête au messager, lorsqu'il est chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de miss Howe? Entreprendre de le corrompre, & n'y pas réussir, ce seroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & si tranquille dans son état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire, il n'aspire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un misérable qui est sans désirs & sans ambition? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'est pour lui qu'un fardeau. Si je le tuois, serois-je responsable d'une vie entière? Un ministre d'état ne le marchanderoit pas tant. Mais laissons-le vivre.

Tu sais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur qui sert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant, si je le voulois.

Il rappelle ici diverses expressions de miss Clarisse qui ont vivement piqué son orgueil, avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, sur-tout celle d'emprunter une servante de miss Howe jusqu'à l'arrivée d'Hannah. Il continue :

Tu vois, Belford, combien ma charmante est éloignée de croire que miss Howe même n'est qu'une marionnette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper deux femmes de cette espèce, qui s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil & la malignité des pères & des mères à leur donner le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup, quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frère n'a pas de part au ressentiment de madame Howe, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup, parce qu'autrement son

oncle n'auroit pas enflammé madame Howe contre elle ? La chère petite ! quelle innocence !

Ne vas pas non plus jusqu'à m'attribuer la malignité de sa famille. Elle est concentrée dans le cœur de tous les Harlove. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le ministère de la justice. Mais je guide à propos les effets de leur haine ; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il falloit amener la déesse Clarisse à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveler celle de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes ! les voilà, sur ma damnation ! Qu'en arrive-t-il ? Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles ; &, lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se plaignent d'un honnête homme qui s'est trop bien servi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentois le cœur gonflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie

de

de touffer m'a aidé fort à propos. Enfuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini fon difcours; &, lorfqu'elle a ceffé de parler, aulieu de l'entretenir de Londres, je lui ai propofé de faire venir fa madame Norton.

Comme je fuis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, fi elle avoit accepté mes offres, j'aurois pu lui propofer de faire tant de bien à cette femme & à fon fils, que cette feule raifon l'auroit fait changer de fentiment: non, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépenfe; mais il ne faut penfer à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de fa Norton. J'aimerois autant voir auprès d'elle fa mère ou fa tante Hervey. Hannah, fi fa fituation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarraffé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets oififs, fi ce n'eft pour faire l'amour, & fe marier même, quand je le juge à propos?

Ma foi, je fuis fort fatisfait de mes arrangemens. Chaque heure ne peut qu'augmenter à préfent mes progrès dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impoliteffe au point précifément néceffaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne fuis point un amant langoureux. Les moindres civilités dou-

bleront déformais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire eft d'obtenir l'aveu d'une flamme fecrète, ou, du moins, d'une préférence qu'on m'accorde fur tous les autres hommes ; après quoi, l'heureux moment ne fera pas éloigné. Une préférence reconnue, fanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déeffe me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'eft un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles ?

Lorfque j'ai propofé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoiffois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque fujet d'alarme. Madame Ofgood eft une femme trop vertueufe, & qui feroit bientôt fon amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de fa propre pénétration. Mon plaifir, lorfque je creufe une foffe, eft d'y voir tomber ma proie d'un pied fûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en haut, eft en droit de dire alors : ho, ho, charmante ! par quel hafard êtes-vous-là ?

Lundi, 17 avril.

Il m'arrive, à l'inftant, de nouveaux avis de mon honnête Jofeph. Tu fais l'aventure de la

pauvre miſs Betterton de Nottingham. James Harlove travaille à rallumer contre moi le reſſentiment de cette famille. Tous les Harlove du monde n'ont rien épargné, depuis quelque tems, pour approfondir la vérité de cette hiſtoire; mais les inſenſés ſont enfin réſolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de James un eſprit ruſé & un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieuſement toutes ſes ruſes à mon avantage; car je ſuppoſe que ma belle tend à m'éloigner d'elle, auſſi-tôt que nous ſerons à Londres. Je te communiquerai, lorſqu'il en ſera tems, la lettre de Joſeph & celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'eſt aſſez, avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber ſur la tête de ſon auteur.

Joſeph fait encore le ſcrupuleux. Mais je ſais qu'il ne cherche, par ſes délicateſſes, qu'à relever le mérite de ſes ſervices. Ah, Belford, Belford! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!



LETTRE CXXII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

(En réponse à ses deux dernières).

Mardi, 18 avril.

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle Antonin a non-seulement confirmé ma mère dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins, plutôt que de recommencer, quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est certain qu'il en est plus respectueux; & vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolens lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, bon & grave M. Hickman, un peu plus de distance, je vous en supplie. Vous m'avez élevé un autel, & j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterois M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; & je vous avouerai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que, de la part des hommes, la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins, dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais, en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mélange d'insolence pour se soutenir dans notre estime lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs, je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est-à-dire une passion sans épines, en d'autres termes, une *passion* sans *passion*, ressemble à ces ruisseaux dormans, où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille, de sorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentimens tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à

s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoît du sens & du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de *non-résistance*, qui différera peu de la soumission qu'un mari tyran peut désirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampans & à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs & des révérences; & je suis si peu touchée de ses sots discours, que souvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon clavessin. Au contraire, Lovelace fait tenir la balle en l'air; & son adroite vivacité dans la conversation, est un jeu continuel de raquettes.

Vos disputes & vos réconciliations fréquentes vérifient cette observation. Je crois réellement que, si M. Hickman avoit eu l'art de soutenir mon attention à la manière de votre Lovelace, je serois déjà sa femme. Mais il devoit commencer sur ce ton; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de

faire le nigaud jusqu'au jour de notre mariage; &, ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman ! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho : pauvre Hickman ! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante & de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pièces si intéressantes, & qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion : & concluez de-là que le sujet de colère étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférens; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la lettre de madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, & sur-tout pour madame Norton, sont d'agréables contre-poids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de

l'autre. L'étourdi ! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne sais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les dames lui écrivent, d'autant plus que, les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille désire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais, au fond, ma chère, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais, au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, & tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi ; « Une femme, m'a-t-il dit un jour,

» qui se propose tôt ou tard de faire tomber
» son choix sur un homme, doit faire connoî-
» tre, pour son propre intérêt, qu'elle distingue
» son adorateur de la troupe commune ».

Vous rapporterai-je de lui une autre belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours ? « Il se donnoit
» au diable, malgré le peu de délicatesse qu'on
» lui supposoit, s'il prenoit pour sa femme la
» première princesse de l'univers, qui balance-
» roit une minute entre un empereur & lui ».

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre père que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de vos proches, si votre réputation demeure sans tache pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle Antonin tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais jusqu'à présent votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le *harangueur* est méprisé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre est pliée & chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mère m'oblige souvent de la cacher dans mon

ſein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous aſſure. Ce n'eſt pas la peine de vous fatiguer par ce récit..... mais en vérité..... Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut ſe rendre auprès de vous. La pauvre fille eſt retenue depuis quinze jours par un rhumatiſme qui ne lui permet pas de ſe remuer ſans douleur. Elle a fondu en larmes, lorſque je lui ai fait déclarer le déſir que vous avez de la reprendre. Elle ſe croit doublement malheureuſe, de ne pouvoir rejoindre une maîtreſſe ſi chère. Si ma mère avoit répondu à mes déſirs, M. Lovelace n'auroit pas été le premier qui vous eût propoſé ma Kitty, en attendant Hannah. Je ſens combien il eſt déſagréable de ſe voir parmi des étrangers, & de n'avoir que des étrangers pour nous ſervir. Mais votre bonté vous fera des domeſtiques fidelles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laiſſer ſuivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, ſi vous vous expoſiez à quelque incommodité que j'euſſe pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mère (ſi c'eſt votre objection) n'a pas beſoin d'en être informée.

Votre première lettre me viendra ſans doute de Londres. Adreſſez-la, je vous prie, & celles qui la ſuivront, juſqu'à nouvel avis, *à M. Hick-*

man, dans sa propre maison. Il vous est entièrement dévoué; ne vous chagrinez pas tant de la partialité & des préventions de ma mère. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veille sur vous, & qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Mercredi au soir, 19 avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chère amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez *un joli débat.* Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mère ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un

dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mère sache les bontés que vous avez pour moi ! dites au contraire qu'elle doit les savoir, si je les accepte, & si sa curiosité vous presse là-dessus. Voudriez-vous mentir ou la tromper ? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chère, mais je sais... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche ! que tu me coûtes déjà de regrets ! pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas ! la mienne est entièrement abattue.

Il est malheureux pour moi, que ma digne Hannah ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chère miss Howe, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, & que vous m'accuseriez de fierté, si je refusois absolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation que les parens de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois

le craindre de l'orgueil de leur naissance & de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel! ah ! ma chère, quelle cruauté de supposer...... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume, & ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible frère ! je reconnois ses barbares soupçons. Que le ciel lui pardonne! c'est la prière d'une sœur outragée.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi, 20 avril.

Le courrier de M. Lovelace est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné sa lettre, après l'avoir lue, & comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît,

par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déjà mariés.

A M. LOVELACE.

Mercredi au soir, 18 avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'APPRENDS avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la ville, après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame Doleman & ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque tems à la ville, pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, & je suis actuellement dans les remèdes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous désirez. Voici le résultat de mes soins.

Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un mercier, rue de Belford, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques; soit par mois, soit par quartier.

Madame Doleman a vu plusieurs logemens dans la rue de Norfolk ; & d'autres dans celle de Cecil ; mais, quoique la vue de la Tamise & des collines de Surrey rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de Norfolk ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez ; & je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de Cecil est propre & commode. La propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation ; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de Douvres, chez la veuve d'un officier des gardes, qui, étant mort peu de tems après avoir acheté sa commission, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartemens pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté : mais on m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom & d'un caractère connus. Elle a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La maison

intérieure est la plus jolie & la mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derrière la maison intérieure est un petit jardin, où la vieille dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures & de vases dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie; deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes; & d'un fort joli cabinet, dont la vue donne sur le petit jardin. Tout est fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité, avec sa femme & une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses locataires; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé.

J'ai eu quelque connoissance du mari, qui

avoit

avoit la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'eſt la première fois que j'aie vu ſa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque choſe de rude dans le regard. Mais, en obſervant ſes manières & ſes attentions pour deux jeunes perſonnes fort agréables, qui ſont les nièces de ſon mari & qui ſe louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer ſon embonpoint qu'à ſa bonne humeur; car il eſt rare que les perſonnes hargneuſes ſoient fort graſſes. Elle eſt reſpectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette deſcription, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à madame Lovelace, elle ſera libre de n'y pas demeurer long-tems & de ne s'en rapporter qu'à ſon propre choix. La veuve conſent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarraſſe pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit ſavoir uniquement, c'eſt ce qu'il faudra fournir à madame votre épouſe, & quelle ſera la conduite de ſes gens ou des vôtres : parce que l'expérience lui apprend que les domeſtiques ſont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de ſe faire ſervir chez elle.

Comme nous vous ſuppoſons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne ſeroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque choſe à la veuve, quoique ſans l'aſſurer de rien; & je lui ai demandé ſi, dans cette ſuppoſition, elle pouvoit vous loger auſſi, vous & vos domeſtiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le ſouhaitoit beaucoup; parce que la circonſtance d'une femme ſeule, lorſque les témoignages n'étoient pas auſſi certains qu'ils le ſont ici, étoit ordinairement pour elle un ſujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logemens, il ne faut pas douter qu'on n'en puiſſe trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, ſur-tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, ſa ſœur & moi, nous vous offrons, dans notre maiſon d'Uxbridge, toutes les commodités qui dépendront de nous, & pour votre chère moitié & pour vous-même, ſi vous jouiſſez du bonheur que nous vous déſirons, en attendant que vous ſoyez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du mercier dans la rue de Cecil, & celui de la veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts en avertiſſant la veille. Ne doutez pas;

monsieur & cher ami, du zèle & de l'affection avec lesquels je suis, &c.

THO. DOLEMAN.

Vous jugerez aisément, ma chère, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logemens je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolk, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est-à-dire parce qu'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; & je ne sais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les fauxbourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue Cecil; ensuite pour celui du mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; & lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de Douvres, il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode & le plus convenable à mon goût; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve ; & sur le champ il a marqué ma résolution à M. Doleman, avec des remercîmens de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage, si je passe quelque tems chez la veuve) & une chambre de domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme-de-chambre, jusqu'à ce qu'Hannah soit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré ; & vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie sous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rappeler cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je

dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence aux yeux de la veuve & de ses deux nièces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée, sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte sitôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque tems, une des deux servantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville, sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de madame Sorlings & ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, & que l'absence d'un domestique ne pouvoit causer que de l'embarras dans une ferme; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserois pas si tôt à me procurer ces amusemens, & que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A présent, ma chère, de peur que, dans une situation aussi variable que la mienne, il

ne ſurvienne quelque choſe de nuiſible à mes eſpérances, qui n'ont point encore été ſi flatteuſes depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais obſerver, plus que jamais, la conduite & les ſentimens de mon guide.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 10 avril.

IL commence par communiquer à ſon ami la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de miſs Clariſſe, & la réponſe qu'il a reçue, &c. Enſuite il s'applaudit de ſon projet.

Tu connois la veuve; tu connois ſes nièces; tu connois le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman? Il prévient toutes les objections; il pourvoit à tous les accidens. Chaque mot eſt une ruſe à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de ſourire, en voyant ma charmante qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui pèſe les différentes propoſitions, comme ſi

ſon deſſein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? que dis-tu de cette chère friponne, qui me regarde avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puiſſe s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits eſt trop profond pour être pénétré par ſes regards ; c'eſt de quoi je puis l'aſſurer, quand ils ſeroient auſſi perçans qu'un rayon du ſoleil.

Nulle confiance en moi, ma belle ? il eſt donc clair que vous n'en avez aucune ? ſi j'étois porté à changer de diſpoſitions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuſe confiance à mon honneur ? Oh bien ! il ne ſera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer ſoit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante, qui, dans la ſatisfaction qu'elle reſſent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à ſa chère miſs Howe ! ſottes petites coquines ! pourquoi ſe fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorſque l'expérience eſt ſeule capable de leur apprendre à parer nos attaques, & de leur donner la prudence de leurs grand-mères ? Alors, ſans doute elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Caſſandres, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter,

mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, auſſi-tôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiſer leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce rusé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? quel crois-tu qu'ait été ſon deſſein? Tu ne le devineras jamais. Ainſi, pour t'en épargner l'embarras, ſuppoſe que quelque officieuſe perſonne, (miſs Howe eſt fine & active comme le diable) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'aſſurer des caractères; lorſque dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maiſon qui reſſemble à ce qu'on cherche, le plus habile chaſſeur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'apperçoive de la tromperie, & que ſa défiance n'augmente encore, lorſqu'elle ſe verra dans une autre rue?

Ne t'embarraſſe point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruſe, ou nous ſerons déjà ſi bien enſemble qu'elle prendra tout de bonne grâce; ou, ſi je ne ſuis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître aſſez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à ſon amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le ſache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le ſache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne ſache le nom de la rue, ou que ſon amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même?

Repoſe-toi de ce ſoin ſur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'eſprit trop épais pour avoir fait cette réponſe à ma lettre..... Eſt-il ſi difficile de t'imaginer, que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi, qui connois ſi bien la ville, je lui ai envoyé ſon modèle, & je ne lui ai laiſſé que le ſoin de tranſcrire?

Que dis-tu de moi, Belford?

Et, ſi j'ajoute que je t'avois deſtiné cette commiſſion, & que la belle s'y eſt oppoſée, par la ſeule raiſon qu'elle connoît mon eſtime pour toi; que diras-tu d'elle?

C'eſt à préſent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loiſir de reſte. Conviens que ton ami eſt un homme incomparable. Que je te trouve petit, du ſommet de ma gloire & de mon excellence! Ne t'étonnes pas que je te mépriſe ſincèrement; on ne peut avoir ſi bonne opinion de ſoi-même, ſans mépriſer à proportion tout le reſte du genre humain.

Je compte tirer un bon parti du mariage

prétendu dont on me félicite; mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée. Un général qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sainclair, entends-tu, Belford? Oui, Sainclair, je le le répète; & garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'écosse. Son mari, le colonel, (grave cela aussi dans ta mémoire), étoit un écossois, honnête homme, & brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de sermens & de protestations, qui n'ont été inventés que pour y suppléer, sur-tout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit défiant.

Tu tomberois d'admiration, si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juge par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante; la plupart, de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile; & tu sais que les dames de cette maison ne sont

pas mal versées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma belle. Il faut laisser quelque chose aux soins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a secondé à merveille dans une infinité d'autres entreprises, & qui se croiroit offensée, si je paroissois me défier de son habileté.

LETTRE CXXVI.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mercredi, 19 avril.

Il m'est venu des lumières, qu'il est important de vous communiquer. Votre frère, ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite, & de vous faire enlever. Un de ses amis, capitaine de vaisseau, entreprend de vous prendre à bord, & de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maisons de M. James Harlove.

Ils ont l'esprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'enlèvement, que vous soyez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même

tems, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au supplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles sont très-récentes. Miss Arabelle les a dites en confidence, & d'un air de triomphe, à miss Loyd, qui est à présent sa favorite, quoiqu'aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Loyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit, & m'a permis de vous en informer secrètement. Cependant ni elle ni moi, nous ne serions peut-être pas fâchées que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies, c'est-à-dire, ma chère, si vous n'y mettiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit ballotté par deux esprits violens, & beaucoup moins, que vous soyez saisie & bientôt exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout, mais sans nommer miss Loyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret, & ne tardera-t-il point à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion le ménagement d'une affaire si délicate;

Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat & du viol.

Hannah est pénétrée de reconnoissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de M. Lovelace.

Je suis extrêmement contente de M. Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaisir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familières, & le silence les accompagne si parfaitement, qu'elles ne se découvrent que par la reconnoissance de ceux qui en sont l'objet. Il est quelquefois mon aumônier, & je crois qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités. Mais le tems de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame; & l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités

réunies. Mais réellement, ma chère, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe, & plus sot encore de ne pas comprendre, que dans ses vues, il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chère, est allié si étroitement avec le cœur ! & tous deux sont ennemis si déclarés du jugement ! quelle union mal assortie que celle de l'esprit & du corps ! tous les sens, comme la famille des Harlove, sont ligués contre ce qui devroit les animer & faire leur honneur, si l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger ; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre Hannah, *je reconnois* que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au-devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ait dit que je possède le double de cette somme, & que ma mère ne m'en connoît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reste ? Vous ne sauriez prévoir les besoins

qui naîtront, pour des messages, pour des informations & d'autres occurences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté aussi abattue que vous le dites, & qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma mère, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas se souvenir du moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon père. Il faut qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher père, pour en conserver si long-tems la mémoire; tandis que toutes les marques de tendresse & d'affection paroissent oubliées. D'autres filles seroient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une mère qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses enfans, & qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusable par la tendre affection que je portois à mon père, & par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les pères; & peut-être n'au-

roit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mère & la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux, d'ailleurs, avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mère, qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que, pour empêcher les partages d'affection dans leurs enfans, les pères & les mères devroient éviter, sur toutes choses, ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si chères, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend, après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez-donc, ma chère, que j'ai été... pour ainsi dire... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma

mère

mère a jugé à propos de me donner un grand coup ſur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pièces & jetée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je ſais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conſéquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je ſuis, ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très-humble ſerviteur. C'eſt ce que je déclarai à ma mère. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaiſe humeur, lorſqu'il ne feroit pas pardonnable de penſer même à lever le petit doigt!

Elle me dit, en ſtyle d'Harlove, qu'elle vouloit être obéie; & que la maiſon ſeroit fermée à M. Hickman même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correſpondance qu'elle m'avoit défendue.

Pauvre Hickman! ſon rôle eſt aſſez bizarre entre la mère & la fille. Mais il ſait qu'il eſt ſûr de ma mère, & qu'il ne l'eſt pas de moi. Ainſi ſon embarras n'eſt pas grand à choiſir, quand il ne ſeroit pas porté d'inclination à vous rendre ſervice.

Je m'enfermai pendant tout le jour; & le

peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solemnel de descendre pour le souper. Je descendis, mais environnée du nuage le plus épais. Oui & non furent les seules réponses que je fis assez longtems. Cette conduite, me dit ma mère, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provoquée à me donner un coup sur la main. Elle étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choses l'une; ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choses également impossibles; & qu'il convenoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination, d'abandonner une amie dans l'infortune.... sur-tout pour satisfaire des ames basses & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir & de l'obéissance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur avoit causé toutes vos disgrâces; que, si elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés,

particulièrement avec une personne, dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres tems; d'avoir obtenu l'estime & la confiance; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature; & qu'ils pouvoient tous s'accorder; qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie; & que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix; lorsqu'il n'étoit question que d'une femme, & que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes; qui, suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit son Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des suites de notre correspondance?

Ainsi, ma chère, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir mes lettres à ma mère, si je n'étois persuadée que votre plume & la mienne en feroient moins libres; & si je ne la voyois si attachée au parti

contraire, que ses raisonnemens, ses censures, ses inductions & ses interprétations deviendroient un sujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs, je ne serois pas bien aise qu'elle sût comment votre rusé monstre a joué une personne d'un mérite si supérieur au sien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services; & ma dernière lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il soit si bien avec ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi. Il a *eu la bonté* de me dire (& j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non-seulement *il approuvoit* notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; & que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fonds de ce discours m'a plu, & c'est un grand bonheur pour lui; sans quoi, je serois entrée en compte sur le terme d'*approuver*, & je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit

disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chère, ce que c'est que cette race d'hommes : vous ne leur avez pas plus tôt accordé l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions ; dans lequel est renfermé apparemment celui de les désapprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma mère combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, & combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle sait, dit-elle, & son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation qu'en retournant au château d'Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chère, dans l'opinion de ma mère.

Je suppose que votre première lettre, adressée à M. Hickman, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre sûreté sont l'unique objet de mes prières.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse, de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent

être leurs vues. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de tems, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardens services. Adieu, ma très-chère, & mon unique amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Jeudi, 20 avril.

Je me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressans intérêts ne me laissoient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots, à ma chère amie, combien je suis éloignée d'approuver sa conduite, dans des circonstances où sa générosité l'empêche apparemment de reconnoître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'une autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mère m'affligeront beaucoup; & vous voulez que, par conséquent, je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas là, ma chère, ce que vous désiriez autrefois. Vous me répétiez souvent

que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée ; quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre ; & lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une désobéissance dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, & la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche ?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance & la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre ; d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune, & qui croît avec les disgrâces de la personne aimée, cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissemens ou les conseils de l'ami pour lequel elle a des sentimens si distingués. Ainsi la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que, dans les conjonctures présentes, elle est l'effet d'un désintéressement si absolu, qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste. . . . .

Votre humeur chagrine ; l'action de déchirer entre les mains de votre mère une lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ses propres yeux ; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, & ce refus dans la seule vue de mortifier votre mère ; pouvez-vous penser, ma chère amie, que toutes ces fautes, qui ne sont pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soient excusables dans une personne qui est si bien instruite de ses devoirs ?

Votre mère étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que, suivant ses idées, j'ai perdu justement son estime ? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas, ne s'effacent guère entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle assez pour l'éloigner tout-à-fait de moi ?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs ; un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même : & quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence ?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder.

Votre mère pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémisses ?

Quand votre mère voit combien je souffre, dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi, de qui tout le monde avoit de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous ? Un mal en attire un autre après soi ; & comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter ?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption, ou de foiblesse ? & les censeurs ne penseront-ils pas qu'avec les mêmes motifs, & dans les mêmes circonstances, elle seroit capable des mêmes erreurs ?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai essuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un espace fort court, de la nécessité qui oblige des parens à veiller sans cesse sur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de sa prudence ?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt-un, que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre tems de la vie d'une femme ? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement

les yeux des hommes, & que nous devenons l'objet de leurs soins, ou de leurs attaques: & n'est-ce pas dans le même tems que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne presque inséparablement jusqu'à la fin de nos jours?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe?

Et, lorsque nos dangers se multiplient au-dedans comme au-dehors, nos parens ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler? notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parens; & qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse, & des soins qu'ils doivent à leurs enfans?

Il vous paroît dur, ma chère, d'être traitée comme une petite fille! Eh! pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parens de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mère, si votre fille vous avoit refusé ce que

votre mère demandoit de vous, & vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire quitter un papier défendu? C'est une grande vérité, comme votre mère vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; & c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature), il n'y a point d'âge auquel notre sauve-garde la plus nécessaire & la plus puissante ne soit les ailes de nos parens, pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers & d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre & de nous dévorer, aussi-tôt qu'ils nous voient écartées de la vue, c'est-à-dire du soin de nos gardiens & de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée, si votre mère juge néanmoins, qu'après ma faute elle soit capable de jeter une tache sur votre réputation, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son

opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, est de vous inspirer de l'humeur & de la répugnance à lui obéir ?

Je sais, ma chère, qu'en parlant d'*humeur* & du *nuage épais* que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation & de vos lettres. Mais, en vérité, ma chère amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus, dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre père & votre mère vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquens. Mais votre mère est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entre elle & M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mère, lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentimens de respect pour votre père ?

Chacun a ses défauts. Quand votre mère auroit tort de rappeler des mécontentemens dont

le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer à l'occasion de qui & de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un père & une mère, pour faire vivre, & pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

LETTRE CXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Le sujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoiqu'avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : c'est aux grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne, qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi presque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoissez, est une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-tems, il n'auroit pas trouvé en moi un avocat en

sa faveur, auprès de ma chère miss Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le tems que j'ai passé chez vous, qu'après une conversation, où il avoit fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez ?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois; & je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à son avantage, & nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chère, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir, c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets; &, se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne posséde point.

Mais un homme modeste! ah! ma chère, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un

homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie ? un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ses lèvres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse, & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance!

Quel rôle je fais ici! tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste sur cette matière. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chère, ma très-chère amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mère même devroit avoir fait ! à la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que, comme les différens exercices demandent différens talens, il peut arriver, en matière d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts., aime généralement l'emploi

de corriger. Le mal eſt que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou; ſi vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique ſur autrui plus ſouvent que ſur ſoi-même.

LETTRE CXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chère amie, à la défenſe que vous avez reçue de votre mère. C'eſt un ſujet que j'ai touché fort ſouvent, mais comme à la hâte, parce que, ſentant fort bien que mon jugement ſeroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu juſqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correſpondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il eſt obligeant, de permettre qu'elle paſſe par ſes mains. Mais ce n'eſt point aſſez pour me ſatisfaire entièrement.

Je ſuis un fort mauvais caſuiſte; & le plaiſir que je prends à vous écrire, peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres déſirs. Sans cette crainte, & ſi je n'appréhendois auſſi que la franchiſe & la bonne foi ne fuſſent bleſſées

blessées par des évasions, je serois tentée de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conserver une satisfaction si douce, & ne recevoir de vous, suivant les occasions, qu'une réponse passagère; non-seulement sous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, & pour me guider dans mes doutes? Ce secours me feroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injustice de mes censeurs, malgré toutes les nouvelles disgrâces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse, si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chère, je ne sais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui je pusse envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive, actions, pensées: je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style, & qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne

pensée, qui s'évapore après la réflexion; ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vues qui ne valent pas toujours les premières; mais, lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action ou la résolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même; & qui, étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite, & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, si je le puis sans offense, d'autant plus, qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant j'ai quelque objet en vûe, quelque amie à qui je désire de plaire.

Mais, quoi! si votre mère permet notre correspondance, à condition que nos lettres lui soient communiquées; & si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle manière j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'au-

tois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mère & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais, si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, & les artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mère vous a fait entendre que mes amis insisteroient sur un retour pur & simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon frère s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'asile & de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques, & je jetterois plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mère consente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine & son mépris, j'y gagnerai peut-être le

ſecours de ſes conſeils, avec celui des vôtres ; & ; ſi dans la ſuite je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je ſuis pour jamais indigne & des vôtres & des ſiens.

Quand vous craignez de l'appeſantiſſement pour mon eſprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres paſſent ſous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un & l'autre ſont déjà fort appeſantis ; & vous jugez trop mal de votre mère, ſi vous la croyez capable de partialité dans ſes interprétations. Nous ne ſaurions douter, ni vous, ni moi, que, livrée à elle-même, ſon inclination ne ſe fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Ma charité s'étend encore plus loin ; car je ſuis quelquefois portée à croire que, ſi mon frère & ma ſœur étoient abſolument certains de m'avoir aſſez ruinée dans l'eſprit de mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter ſur l'article de l'intérêt, ils pourroient, ſinon déſirer ma réconciliation, du moins ne pas s'oppoſer à ma grâce ; ſur-tout ſi je voulois leur faire quelques petits ſacrifices, pour leſquels je vous aſſure que je n'aurois pas d'éloignement, ſi j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je déſire. Vous ſavez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquiſitions mondaines, & au legs de mon grand-père, qu'autant que ces

avantages me mettoient en état de ſuivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier ſujet, eſſayez, ma chère amie, ſi votre mère veut permettre notre correſpondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas diſpoſée, à cette condition même, quelle ſordide amitié ſeroit la mienne, de vouloir acheter ma ſatiſfaction aux dépens de votre devoir ?

Il me reſte un mot à dire ſur les reproches libres dont cette lettre eſt remplie. Je me flatte que vous me le pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent ſur les mêmes fondemens que la nôtre, c'eſt-à-dire ſur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & ſur la certitude que ces avis ſeront reçus avec une tendre reconnoiſſance, en partant de ce principe, qu'il eſt plus doux & plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'expoſer, par une aveugle perſévérance dans l'erreur, à la cenſure & aux railleries du public.

Mais je ſuis perſuadée qu'il eſt auſſi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les obſerver rigoureuſement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CL. HARLOVE.

P. S. Je m'étois proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, & votre réponse, qui contiendra s'il vous plaît vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correspondance, que, s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas long-tems sans m'en repentir ; & je m'efforcerois de regagner le terrein que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai

dans ma première lettre, qui est déjà commencée; mais trouvant une occasion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir seule.

LETTRE CXXX.

Miss HOWE *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi matin, 11 avril.

MA mère refuse d'accepter votre condition, chère amie. Je la lui ai proposée comme de moi : mais les Harlove (pardonnez l'expression) possèdent absolument son esprit. C'est un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille; elle me défie de la surprendre.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous regarde, elle & moi; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement : c'est une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remercîmens sincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres, que je me propose de relire attentivement lorsque ma bile sera prête à s'échauffer. Je

ne vous dissimule point que j'ai un peu regimbé à la première lecture; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous, s'il est possible, ma tendresse & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette lettre & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un & l'autre. Vous êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juste & bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre se fissent violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que, si votre caractère & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle pein-

ture demande également des lumières & des ombres. La vôtre feroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puiffe, ma chère, puiffe votre douceur ne vous expofer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'eft pas capable d'en fentir le prix! pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve fi bien, qu'en reconnoiffant que ce caractère eft moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcufable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, fi j'avois à faire à un efprit tel que le vôtre. La vérité, ma chère, eft ennemie des déguifemens. C'eft pour les caractères nobles & ouverts que je réferve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'eft-à-dire celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui eft digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes & de conviction, la honte corrigeroit le monde; & que, dans une ou deux générations, peut-être la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chère, prefqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a

que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toute sorte de fard.

M. Hickman est à votre avis un homme modeste : mais la modestie a quelquefois ses inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mère, entrant tout d'un coup, s'est également apperçue & de la joie qui paroissoit sur son visage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la colère a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colère, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien ! M. Hickman ! eh bien, Nancy, c'est encore une lettre qu'on a la hardiesse d'apporter & de recevoir ? Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras & par ses discours interrompus. Il ne savoit s'il devoit sortir, & me laisser vider la querelle avec ma mère; ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge. Ma mère s'est retirée brusquement;

& je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laissant à monsieur Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mère. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentimens, & du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Aulieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos reproches, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chère, qu'aussi long-tems que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance; aussi

long-tems qu'il me restera dans la mémoire que cette défense vient de la même source que toutes vos disgrâces; aussi long-tems que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raison ne leur permettent pas de refuser, toute la déférence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient presqu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, & que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser que, si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mère ne sera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chère, & je bornerai mes réponses, pendant l'*interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chère; & comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime), cet expédient, dis-je, est un petit piége dans lequel je ne donne pas aisément. L'intention de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules; c'est de quoi je puis vous assurer: ainsi votre proposition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je? je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche, & faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, & la gloire qu'il y attache, & sa diligence, & sa fidélité, & ses inventions pour garder notre secret, & ses excuses, & ses évasions avec ma mère, lorsqu'elle le presse de parler; avec cinquante &, qu'il aura l'art de coudre ensemble. Ne sera-ce pas, d'ailleurs, un prétexte pour faire sa cour plus assiduement que jamais *à la charmante* fille *de la bonne* madame Howe?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête-à-tête

avec moi, aussi souvent que je souhaiterois de vous écrire, moi, seulement pour dicter à sa plume; ma mère supposant, dans l'intervalle, que je commence à prendre sérieusement de l'amour pour lui! le rendre maître de mes sentimens, & comme de mon cœur, lorsque je vous écrirois! en vérité, ma chère, il n'en sera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, & de voir son nom sur l'adresse de nos lettres. N'ayez point d'embarras; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, & d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grâce, permettez que j'étende un peu mes plumes, & que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon tems, voyez-vous? car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas si mon mécontentement ne lui causoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je serois exposée si je ne le faisois pas quelquefois trembler? Il s'effor-

teroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins entre eux dans l'état d'hostilité. Le loup qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un poulet qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginois) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur, & je lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son persécuteur, & je le vis béqueter, à son tour, un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils méritoient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurois aussi bien fait de pardonner au premier; car je vois que c'est la nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner? Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez y garde. Vous me fâcherez contre vous; & lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu

impertinente, que de cesser d'être votre tendre & fidelle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Vendredi, 21 avril.

MONSIEUR Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçu de son agent. Je lui sais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ; d'autant plus que lui-même, il souhaite depuis long-tems d'être à Londres. Il m'a lu cet article de sa lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de miss Loyd. Il ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un capitaine de vaisseau, nommé Singleton.

J'ai vu cet homme-là. Il est venu deux fois au château d'Harlove en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide; & je m'imagine que le

le projet vient de lui; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres tems, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce Singleton demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur systême, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que, dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de miss Howe, & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin

de l'autre, & qu'il eſt plus aiſé de ſuivre vos traces que les miennes.

Vous ne ſouhaitez pas aſſurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère, par des voies auſſi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propoſe pas de me jeter officieuſement dans leur chemin; mais, s'ils avoient raiſon de ſe figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroit-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ſerois-je pas expoſé à des inſultes dont un homme d'honneur n'eſt pas capable de ſupporter l'idée?

Grand dieu! me ſuis-je écriée, quelles ſuites fatales du malheur que j'ai eu de me laiſſer tromper!

Très-chère Clariſſe! a-t-il repris affectueuſement, ne me déſeſpérez point par un langage ſi dur, lorſque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la ſociété, comme ce frère y paroît réſolu, du moins, s'il y a quelque choſe de plus qu'une vaine oſtentation dans ſon ſyſtême? Je me flatte que vous aurez la bonté d'obſerver qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens; mais celui-ci eſt d'une ſi horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois

parfaitement votre frère. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser & à le confondre; une demi-invention, une présomption complète, sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, monsieur, une volubilité merveilleuse! mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop, du moins dans leurs ressentimens particuliers. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, & n'eût pas sauvé mes parens de l'insulte?

Eh quoi, chère Clarisse! vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité?* vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à vos proches de mériter votre estime & votre affection? Mille pardons, très-chère Clarisse! si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que

vous avez souffért de moi. Quel sujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance? au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable; mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le tems, M. Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection? C'est une question bien surprenante que la vôtre : si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connoissance! je puis vous répondre, monsieur..... & me sentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de ma main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violens projets faisoient la matière de notre délibération.

Je me suis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère Clarisse, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous représenter

ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que, dans cette nouvelle occasion, vous ne prendrez point mon avis pour une offense. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chère! quelle sorte de récrimination ou de reproche? Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la manière dont celle-ci m'étoit proposée. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décisifs, & le ton si impérieux! j'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras (en vérité, ma chère; il ne connoît pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques momens après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colère & la honte de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions, tandis que j'avois si peu

d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage; & je me retirois, avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet : son cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon frère m'avoit jetée, pour renouveler, sans mon aveu, une proposition que j'avois déjà mal reçue, & qui, par cette raison..., Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues & de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée, que mon cœur, se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuse : &, faisant réflexion à l'air apprivoisé que j'avois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jeté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment; &,

Il s'est offert a moy comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère.

Marillier del. Delignon sculp.

dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère, & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis demeurée la bouche ouverte; & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui du spectacle, attendant sans doute que je lui fisse quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras, & cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures.... qui étoient capables d'augmenter les alarmes..... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchissant sur le caractère irréconciliable de mes amis, & sur les malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frère.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; & le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition. Que me restoit-il à faire si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-tems; que sans doute il

feroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes ; & que, par conséquent, il étoit à souhaiter pour moi que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Toute irritée que je pouvois être, il me semble, ma chère, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens ? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne supportera jamais ; & son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

« Eh quoi ! s'est-il écrié, vous êtes donc » résolue, mademoiselle, de me faire connoître, » jusqu'à la fin, que je ne dois rien attendre » de votre affection, tandis qu'il vous restera » le moindre espoir de renouer avec mes plus » cruels ennemis, au prix de mon bonheur, » qui sera sans doute votre premier sacrifice » ?

Ce ton, chère miss Howe, m'a échauffé le sang à mon tour. Cependant j'ai gardé quelques mesures. « Vous avez vu, lui ai-je dit, com» bien j'ai été choquée de la violence de mon

» frère : vous vous trompez beaucoup, M. Lo-
» velace, si vous croyez m'effrayer assez par la
» vôtre, pour me faire embrasser un parti opposé
» à vos propres conventions ».

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui; &, si je le trouvois digne de quelque bonté, il espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas le seul au monde à qui je refusasse un peu de justice. « Vous en appelez
» au futur, lui ai-je répondu : j'y appelle aussi,
» pour la preuve d'un mérite sur lequel vous
» semblez passer condamnation jusqu'à présent,
» & qui vous manque en effet ».

J'étois prête encore à me retirer : il m'a conjurée de l'entendre. Sa résolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidens fâcheux, & de renoncer à toutes les mesures qui pouvoient l'y conduire, quels que fussent les procédés de mon frère, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille, c'est-à-dire qu'il me vît enlever, conduire à bord par Singleton? & dans une si funeste extrémité, ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense?

Prendre ma défense, M. Lovelace! je serois

donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de cette maison de la veuve, que j'y serois libre & en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la veuve, telle que M. Doleman la représente, c'est-à-dire un édifice intérieur, derrière l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, sembloit promettre beaucoup de secret; & que, d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puisque je lui avois demandé son conseil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle Harlove, en qualité d'un de mes curateurs, & d'attendre le succès de ma lettre chez madame Sorlings, où il falloit le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre. « La » substance de la lettre devoit être de demander, » à titre de droit, ce qui ne manqueroit pas de » m'être refusé comme une grâce; de reconnoître » que je m'étois jetée sous la protection des dames » de sa famille, par l'ordre desquelles & de milord M...., il paroîtroit s'employer lui-même » à mon service; mais d'ajouter que c'étoit à des » conditions que j'avois réglées, & qui ne m'assu-

» jétissoient à rien, pour une faveur qu'ils au» roient accordée, dans les mêmes circonstances, » à toute autre personne de mon sexe ». Si je ne goûtois pas cette méthode, il se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom; mais (avec ses restrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'osoit toucher si tôt, quoiqu'il espérât que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuse résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promesse; que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit tems d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire; mais que, tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincère, m'a-t-il dit d'un air plus pensif. Ce projet de mon frère avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres & sa maison me conviendroient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frère? S'il voyoit qu'il y eût

quelque fond à faire fur leur honneur, il pourroit s'abfenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui feroit impoffible de s'éloigner plus long-tems.

Quoi donc, monfieur! ai-je interrompu, votre deffein eft-il de prendre logement dans la même maifon?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il connoiffoit mes délicateffes, & l'ufage d'ailleurs que je voulois faire de fon abfence. Cependant on faifoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit fe loger dans l'appartement de fon ami Belford; ou fe rendre peut-être à Edgware, qui eft la maifon de campagne du même ami, & revenir chaque jour au matin, jufqu'à ce qu'il eût raifon de croire que mon frère eût abandonné fon miférable fyftême.

Le réfultat d'une fi longue conférence eft de partir pour Londres lundi prochain. Puiffe l'heure de mon départ être heureufe!

Je ne puis vous répéter trop fouvent, ma chère amie, combien je fuis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleufe générofité qui en eft la fource.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 avril.

L'ÉDITEUR supprime encore, dans cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu, si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les ailes de sa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres piéges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses projets inutiles, sans avoir conduit l'admirable Clarisse à Londres, & sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le tems de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, &

lui rappeloient malicieusement ses propres loix: car ce n'est pas l'amour, c'est le noir complot de son frère, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie, je n'ai vu de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit représenter ce spectacle, & le mêlange d'impatience qui animoit visiblement chaque trait du plus expressif & du plus beau visage du monde! Elle a toussé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'est fait lire d'abord dans ses regards; ensuite une sorte d'attendrissement, qui sembloit venir de l'incertitude de ses désirs; jusqu'à ce que l'aimable *boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendois sa réponse, ne pouvant plus articuler une parole, s'est mise à verser des larmes, & m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussi-tôt de la suivre; je l'ai retenue entre mes heureux bras: Unique objet de mes affections, ah! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître contraire à vos premières loix, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si, malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma proposition, elle avoit été capable de vous désobliger, mes soins les plus ardens seroient à l'avenir..... J'ai cessé ici de parler, comme si la

force du sentiment avoit étouffé ma voix. Elle a fait entendre la sienne, mais d'un ton chagrin : je suis.... je suis malheureuse. Ses larmes couloient en abondance; &, tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, son visage se cachoit contre mon épaule, sans qu'elle s'apperçût de la liberté qu'elle sembloit m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuse ?* ma très-chère vie. Toute la reconnoissance que vous pouvez attendre du cœur le plus sensible & le plus obligé...... Ici la justice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnoissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même, & s'appercevant qu'elle étoit entre mes bras; comment donc, monsieur? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le visage plus enflammé & les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses efforts; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit; & me jetant à genoux devant elle, ô chère Clarisse! lui ai-je dit, sans la moindre réserve, & sentant à peine la force de mes termes (ma foi! s'il s'étoit trouvé là un prêtre, j'étois un homme perdu) recevez les sermens de votre fidelle Lovelace! Faites qu'il soit à vous, à vous seule, & pour toujours!

C'eſt le moyen de parer à tout. Qui oſera former des complots & des entrepriſes contre ma femme? Leurs folles & inſolentes eſpérances ſe fondent ſur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous; & l'on s'empreſſera d'applaudir à un événement qui eſt attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps? Je ne penſois non plus à cette impertinente extaſe, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuſe fille eſt toute puiſſante! ce n'eſt pas elle, à ce compte, c'eſt moi qui dois ſuccomber dans la grande épreuve!

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des ſermens ſolennels, par une impulſion involontaire, en dépit d'une réſolution préméditée & des plus orgueilleux ſyſtêmes? Mais cette charmante créature eſt capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire: & je crois véritablement que je ſerois diſpoſé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu juſqu'à préſent), s'il n'étoit queſtion d'une ſorte de contention que ſa vigilance a fait naître entre nous, & qui conſiſte à ſavoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu ſais quelle eſt ma généroſité quand on ne me diſpute rien.

Fort

Fort bien ; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion? ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot? Une offre prononcée si solennellement, & même à genoux, Belford !

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu désirer. Le projet de son frère, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu? Regarder notre mariage comme sa seconde ressource; & me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, & qui est prêt encore à s'exposer au même danger.

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin Morden. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux, mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde lettre à la tante Hervey; & l'on se promettoit une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, si j'avois été

homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser?... Le diable n'est pas pire. Un galant si timide! une princesse qui exige des soins si réguliers!. comment s'accorder jamais ensemble; sur-tout sans le secours d'une obligeante médiation? Il est rare néanmoins, diable! Belford, il est rare qu'un amour si ardent se trouve dans le même cœur avec tant de résignation. Le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux désirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne! revenir encore d'elle-même à me parler de Londres! Si, par hasard, le complot de Singleton avoit été de mon invention, je n'aurois pu souhaiter de plus heureux expédient pour hâter son départ. Elle l'avoit différé, je ne saurois deviner pourquoi.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de Joseph Léman, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, & ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison si forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contre elle, & dispose des occasions à mon avantage; quoiqu'elles soient l'unique effet de mon invention supérieure.

LETTRE CXXXIII.

JOSEPH LÉMAN à M. LOVELACE.

16 avril.

Il informe M. *Lovelace de la persécution à laquelle ses maîtres se préparent contre lui, pour le rapt de miss Betterton, qu'il avoit enlevée à sa famille, & qui, étant morte en couches, avoit laissé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusoit de ne prendre aucun soin. Joseph lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses maîtres donnent le nom d'infâme à cette aventure; mais il espère, dit-il, que dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que M. Lovelace a été obligé de quitter le royaume pour se mettre à couvert, & que le désir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M. Solmes auroit souhaité de pouvoir raconter à mademoiselle Clarisse, si elle avoit été disposée à l'écouter.*

Il prie M. Lovelace de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger; &, par l'affection qu'il lui porte, il souhaite qu'il ne soit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; &

qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la justice.

Il lui marque que le capitaine Singleton est souvent en conférence secrète avec son jeune maître & sa jeune maîtresse, & que son jeune maître a dit, en sa présence, au capitaine, *que son sang bouilloit pour la vengeance;* qu'en même tems son jeune maître a fait l'éloge de lui Joseph, en vantant au capitaine sa fidélité & son entendement. Ensuite il offre ses services à M. Lovelace, pour prévenir les accidens fâcheux, & pour mériter sa protection dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'*ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il : la *jolie ourse*, c'est-à-dire Betty Barnes, lui roule aussi dans la tête. Il espère qu'il pourra l'aimer plus que M. Lovelace ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, & à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*ours bleu;* comme si elle étoit déjà, dit-il, pour continuer la figure, *au milieu de l'orge & des féves.* Il demande pardon là-dessus pour ce bon mot qui lui échappe; parce que, tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelque-

fois ce qu'il a fait, & qu'il croit que, sans les histoires que M. Lovelace lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le père & la mère eussent eu le cœur si dur, quoique monsieur James & mademoiselle Arabelle aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que M. & madame Harlove ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiselle Clarisse, parce qu'ils croient que toutes ces histoires sont venues de la bouche du valet-de-chambre de M. Lovelace. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que M. Lovelace ne tue son valet-de-chambre & lui aussi, pour rejeter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien, dans le fond, de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espère aussi que, si sa très-chère & très-honorée jeune maîtresse, mademoiselle Clarisse, se laissoit aller à mal, M. Lovelace voudra bien se souvenir de l'abreuvoir de l'*ours bleu* (*). Mais il prie le ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espère qu'il

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre il y a une sorte de vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.

aura le tems de se repentir, s'il pêche par ignorance : & puis, M. Lovelace est un homme de grande qualité & de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble & très-fidelle serviteur,

JOSEPH LÉMAN.

LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

17 avril.

MONSIEUR Lovelace donne carrière, dans cette lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à Joseph l'affaire de miss Betterton, qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune personne, qu'il aimoit aussi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandissement, & qui s'étoit prêté par cette raison aux commencemens de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au père ni à la fille. Tous les parens, à la vérité, auroient voulu qu'elle se fût jointe à eux, pour l'attaquer en justice ; & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû sa mort, après avoit

refusé d'entrer dans leurs ressentimens. Le petit garçon étoit fort joli, & ne faisoit pas déshonneur à son père. Il l'avoit vu deux fois, à l'insu d'une tante, qui en prenoit soin ; & son intention étoit de pourvoir à son établissement. Toute cette famille étoit folle de l'enfant quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le père.

Il apprend à Joseph quelles sont ses règles en amour : « d'éviter les femmes publiques; de » marier une maîtresse qu'il quitte, avant que » d'en prendre une autre; de mettre la mère » à couvert du besoin, lorsqu'elle a des parens » cruels; de prendre grand soin d'elle dans ses » couches; de pourvoir à la fortune du petit, » suivant la condition de la mère, & de prendre » le deuil pour elle, si elle meurt en travail. » Il défie Joseph de trouver quelqu'un qui s'ac- » quitte de ces devoirs avec plus d'honneur. » Est-il surprenant, dit-il, que les femmes aient » tant d'inclination pour lui » ?

Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour sa tête, ni pour son cou. « Une femme » morte en couches, il y a dix-huit mois; point » de procès commencé pendant sa vie; un refus » avéré d'entrer dans les poursuites ; voilà de » jolies raisons, Joseph, pour fonder une accu- » sation de rapt ! je répète que je l'aimois. Elle

» me fut enlevée par ses brutaux de parens,
» dans l'ardeur de ma passion..... Mais c'est
» parler assez de la chère miss Betterton. Chère,
» en vérité; car la mort rend une femme encore
» plus chère. Que le ciel fasse paix à ses cendres!
» Ici, Joseph, je donne un profond soupir à
» la mémoire de miss Betterton ».

Il loue le goût de Joseph pour les bons mots. « La plaisanterie, dit-il, convient plus aux
» pauvres que les gémissemens. Tout ce qui
» arrive dans le monde n'est-il pas un sujet de
» plaisanterie? Quiconque ne le prend pas sur
» ce ton est un imbécille, qui ne sait pas
» regarder les choses du bon côté. Celui qui
» condamne la joie dans un pauvre, mérite de
» n'en ressentir jamais ».

Il applaudit à l'affection de Joseph pour sa jeune & incomparable maîtresse. Il vante ses propres sentimens pour elle, & ses honorables intentions. Sa parole est un gage sacré; & là-dessus, il en appelle à lui : « Vous savez, Jo-
» seph, lui dit-il, qu'avec moi les effets sur-
» passent les promesses. Pourquoi? parce que
» c'est la meilleure façon de montrer que je
» n'ai pas l'ame chiche & étroite. Un homme
» juste tient sa promesse. Un homme généreux
» passe au-delà. Telle est ma règle ».

Il rejette sur miss Clarisse le délai de leur

mariage, en gémiſſant de l'éloignement où elle le tient, &, l'attribuant à miſs Howe, qui lui inſpire, dit-il, des défiances continuelles, il ajoute que c'eſt la raiſon qui l'oblige à ſe ſervir de lui, pour faire agir les Harlove ſur l'eſprit de madame Howe.

Il prend enſuite avantage des ouvertures de Joſeph, à l'occaſion des conférences ſecrètes du capitaine Singleton avec M. James Harlove : « Puiſque le capitaine, lui dit-il, qui ſe fie au » témoignage de James, a pris une ſi bonne opi» nion de vous, ne pourriez-vous, en feignant » beaucoup de haine pour moi, propoſer à » Singleton d'offrir à M. James, qui a tant de » paſſion pour la vengeance, le ſecours de toutes » ſes forces, c'eſt-à-dire ſon vaiſſeau & ſon » équipage, pour enlever ſa ſœur, & la tranſ» porter à Leith, où ils ont tous deux leurs » établiſſemens ?

» Vous pouvez leur dire que, ſi ce projet » réuſſit, c'eſt le moyen de me réduire au déſeſ» poir, & de faire entrer mademoiſelle Clariſſe » dans toutes leurs meſures. Vous pouvez les » informer, comme ſur le témoignage de mon » valet-de-chambre, de la diſtance où elle me » tient d'elle, dans l'eſpoir d'obtenir grâce de » ſon père, en renonçant à moi ; ſi l'on inſiſte » ſur ce ſacrifice ; leur dire que le ſeul point dont

» mon valet-de-chambre vous ait fait un myſ-
» tère, étant le lieu de notre retraite, vous ne
» doutez pas qu'avec quelques guinées, vous
» ne puiſſiez tirer de lui cet éclairciſſement,
» & des lumières certaines ſur le tems où je
» pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils trouvent
» plus de facilité dans leur entrepriſe; leur dire
» encore, & toujours comme de mon valet,
» que nous ſommes à la veille de changer de
» logement (ce qui eſt vrai, mon cher Joſeph),
» & que mes affaires m'obligent ſouvent de
» m'abſenter ».

S'ils ouvrent l'óreille à votre propoſition, vous vous ferez un mérite auprès de Betty, en la lui communiquant ſous le ſecret. Betty fera la même confidence à miſs Arabelle, qui, embraſſant avec joie toutes les occaſions de vengeance, ne manquera point d'en inſtruire ſon oncle Antonin, ſi elle n'a pas été prévenue par ſon frère. M. Antonin Harlove ſe hâtera probablement de porter cette découverte à madame Howe, qui ne la cachera point à ſa fille, quoiqu'elles ſoient toujours aſſez mal enſemble. Sa fille l'écrira auſſi-tôt à ma chère miſs Clariſſe : & ſi le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en ſecret, ſous prétexte de prévenir toutes ſortes de déſaſtres; ce qui fait, comme vous ſavez, l'objet de tous

vos ſoins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère miſs. Alors ſa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de ſon amour, dont je ſuis quelquefois tenté de douter. Elle ſe hâtera de choiſir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui ſera de lui ſervir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reſte aucune eſpérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James & à Singleton, de faux avis, que j'aurai ſoin de vous fournir, de ſorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle ſera l'heureuſe, heureuſe & triplement heureuſe conſéquence ? Notre chère miſs deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence ſera bientôt rétablie entre ſes parens & les miens. Dix guinées, ſur leſquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence & de courage ſe répandra dans la bouche de tout le monde... *L'ours bleu* ne vous manquera pas non plus ; & ſi vous jugez à propos, quelque jour, de l'acquérir en propre ; vos amis ne vous laiſſeront pas dans l'embarras pour la ſomme. Je parie que ce détail eſt déjà clair à vos propres yeux ; car Betty croira ſa fortune faite, en devenant votre femme ; tous deux, j'en ſuis sûr, vous avez eu la prudence d'épar-

gner quelque chose; la famille des Harlove; que vous avez servie si fidellement (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle), ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques qui vous serviront à votre tour, une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *monsieur l'hôte*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chère, aulieu de donner du vôtre: heureux ainsi non-seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne; ô Joseph! honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! qui feroit le dégoûté avec une si belle perspective devant les yeux?

Ce que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné, LOVELACE.

LETTRE CXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE *à madame* HERVEY.

Jeudi, 20 avril.

MADAME, MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'ayant pas reçu de réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car il me seroit trop mortifiant de penser que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, & je vous supplie très-humblement d'appuyer, de votre crédit, ce qu'elle contient (*).

Il est toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; & rien ne seroit plus affligeant pour moi que de me voir précipitée dans d'autres mesures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, madame, de vous écrire

(*) On en a vu la substance dans la lettre CX.

avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense, & combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du moins, ma chère tante, procurez moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits & pour la petite somme d'argent; afin que je ne me trouve pas destituée des commodités les plus simples, & dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je souhaiterois le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que, si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu, du moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes,

& qui ne peuvent qu'augmenter, si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on se propose de me mortifier, ah! faites bien connoître que je le suis excessivement; & que c'est, néanmoins, par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendoit toutes sortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le tems d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévue. Je suis, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. Personne ne saura jamais que vous ayez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrète.



LETTRE CXXXVI.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 avril.

JE ne sais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage ; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui : & là-dessus, du moins, je le trouve fort modeste, car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite : je l'ai comparée avec son caractère général ; & je trouve qu'il y a plus de constance & d'uniformité dans son orgueil & dans son humeur vindicative, c'est-à-dire dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieffé petit-maître, qui respecte peu les bienséances, & qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les

les vuës qu'il avoit pour vous? Depuis le tems que votre insensé de frère s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mêlange de terreur & d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes? Il me semble que vous devez le mépriser, le haïr.... si vous le pouvez.... & vous dérober à lui: mais pour aller où? sur-tout à présent que votre frère médite de ridicules complots, & veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser & le haïr; si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui; il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterois sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous, est de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourroit supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite d'engager une de ses cousines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce seroit déclarer que vous êtes à lui.

D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à présent? Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource?

Croyez-moi donc, ma très-chère amie; il est tems de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ses expressions; & je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son espèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, sans doute, me voir pressée avec une respectueuse ardeur, suppliée avec constance, & que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas

étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je rassemblerois toutes mes forces, soit pour vous trouver un asile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin Morden ! mais je crains aussi que vous n'ayez été trop scrupuleuse ; car vous convenez qu'il s'est ressenti de cette évasion. Si j'étois informée par ses propres mémoires, je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicatesses & vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui est tombée dans le piége où vous êtes, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le tems que je voudrois accorder aux délicatesses, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises : sont-elles mauvaises ? vous ne sauriez en être assurée trop tôt : si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter ?

Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations, qui ne sont capables que d'aigrir,

& tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; sur-tout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice : mais si cette attaque est hors de saison, & si le vicieux paroît disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre frère, me plaît comme à vous. Pauvre James Harlove ! cette tête manquée s'avise donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace ? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite, à mon gré, d'être pendu tout de suite, & s'il vous plaît, sans cérémonie : mais un imbécille, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous, si vous le voulez; mais je suis sûre que cette pauvre espèce que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre père, & à n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit

égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre Lovelace avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit encore des applaudissemens de l'insolente Betty Barnes ?

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey, & j'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place; du moins, si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches; & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles?

Je sais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Recevez mes tendres embrassemens, dont l'ardeur n'a rien d'égal

que celle des vœux que je fais continuellement pour votre bonheur & votre repos. ANNE HOWE.

LETTRE CXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 avril.

DEPUIS long-tems, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, & je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques sur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle Clarisse feroit toujours sa défense & sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitans ne réussiront que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; & je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clarisse Harlove.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de-là, quelle impression feroient-ils sur ton cœur à ce titre?

Un homme tel que toi ne seroit pas touché, quand je lui représenterois à quelle vengeance

il s'expose, en outrageant une fille du caractère, de la naissance & de la fortune de Clarisse.

La générosité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. L'*honneur*, dans nos idées, & l'*honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille, dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon seigneur me pressa fort instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, & m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je savois que tes intentions, pour cette fille extraordinaire, étoient alors dignes d'elle. J'en assurai milord M..., qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre

face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public, comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble? pourquoi tenterois-tu sa vertu? quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès; sur-tout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce qu'elle n'est pas égale. Considère la profondeur de ta malice & de tes ruses; considère les occasions, qui se renouvelleront sans cesse, en dépit d'elle-même, aussi long-tems que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considère qu'elle est sans protection; que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, & difficiles à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience, & qui ne connoît pas

la ville : attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, & dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion; un homme qui compte pour rien les sermens qu'il fait aux femmes; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de piéges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque, sans aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes pères & des mêmes mères, & composées des mêmes ingrédiens, avec la seule différence de l'éducation; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelqu'autre Lovelace, qui, séduit par les charmes de sa beauté entreprenne de triompher d'elle?

Non, c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival,

je connois ton infernal orgueil ; tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante ; la vengeance ; car l'amour (quel peut-être l'amour d'un libertin ?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever ! j'accorde, si tu veux, qu'en demeurant elle auroit couru grand risque d'être la femme de Solmes ; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même, & la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas grâces à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains ? d'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur ?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi. Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse ; mais, pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairoit la moitié moins ?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter; cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée de l'autre, par la splendeur de la tienne, où chacun la désire, & se croiroit honoré de la voir entrer?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, & que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout, je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien, puisqu'elle peut faire ton bonheur, & que, si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connois assez d'ingénuité pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais, comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, & que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre

tes mains; une fille qui, par sa naissance & sa fortune, n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang & celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaisent point); une beauté qui fait l'admiration de tout le monde; une personne, en même tems, qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement & de vertu!

Si tu n'es pas une de ces ames étroites qui préfèrent leur simple & unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins, c'est-à-dire à ce tems où les années & les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendans, pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui descendroient d'eux, & qui autoriseroit toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister long-tems, à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchant que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyions sans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paroissent méprisables;

& nous ne sommes pas même assez ignorans pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense & de punition ; mais, avec beaucoup de jeunesse & de santé, nous espérons que le tems ne nous manquera pas pour le repentir ; ce qui signifie, en bon anglois, (ne m'accuse pas d'être trop grave, Lovelace ; tu l'es quelquefois aussi), que nous espérons de vivre pour les sens, aussi long-tems qu'ils seront capables de nous rendre service ; & que, pour quitter le péché, nous attendrons que le plaisir nous quitte. Quoi ! ton admirable maîtresse sera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du désir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de se donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Jusqu'à présent les apparences de ta marche sont si droites, que, si ta belle se défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'*honnêteté*, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le sais, ne rira de ton mariage ; & si quelqu'un le trouvoit plaisant, après t'avoir entendu tourner si souvent cet état en ridicule,

tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi, 22.

AYANT différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'Osgood, qui lui est venue, depuis deux heures, pour votre chère dame, & qui est cachetée des armes d'Harlove. Comme elle peut être d'importance (*), je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres, sans la dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez *honnête*, & soyez heureux.

BELFORD.

(*) C'étoit celle de miss Arabelle Harlove, qui est après les deux suivantes.



LETTRE CXXXVIII.

Madame HERVEY *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 21 avril.

CHÈRE NIÈCE,

Il feroit bien dur de refuser quelques lignes aux instances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; & je viole ma promesse pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le misérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, & nous brave à chaque instant. Vous connoissez son indomptable caractère. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, son humeur lui est plus chère que vous. Combien de fois vous ai-je avertie? Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. Miss Clarisse Harlove s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos amis. Si votre aversion s'étoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussi-tôt que j'ai su moi-même quelle étoit leur intention, je me suis hâtée de vous

le faire entendre (*); en termes obſcurs peut-être : mais qui ſe feroit imaginé..... O miſs! une fuite ſi artificieuſe! tant de ruſe dans les préparatifs !

Vous m'offrez des éclairciſſemens. Eh! que pouvez-vous éclaircir? n'êtes-vous pas partie? & partie avec un Lovelace? que voulez-vous donc éclaircir ?

Votre deſſein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? le carroſſe à ſix chevaux, les gens à cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chère! comme l'artifice produit l'artifice! eſt-il croyable que ce n'ait pas été votre deſſein? ſi vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui ſuppoſer ſur vous? lui! qui? Lovelace; le plus infâme des libertins. Sur qui? ſur Clariſſe Harlove. Votre amour pour un homme de ce caractère, étoit-il plus fort que votre raiſon, plus fort que votre courage ? quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous? quel remède apporteroit-elle au mal? ah! que n'avez-vous attendu le jour de l'aſſemblée!

Je veux vous apprendre ce qui devoit s'y paſſer. On s'imaginoit à la vérité que vous ne réſiſteriez

---

(*) Tome II. Voyez la lettre XLIV.

pas aux prières & aux ordres de votre père, lorsqu'il vous auroit proposé de signer les articles. Il étoit résolu de vous traiter avec une condescendance paternelle, si vous ne lui aviez pas donné de nouveaux sujets de colère. « J'aime » ma Clarisse, disoit-il une heure avant l'affreuse » nouvelle; je l'aime comme ma vie. Je me » mettrai à genoux devant elle, s'il ne me reste » que cette voie pour la faire consentir à m'obli- » ger ». Ainsi, par un renversement d'ordre assez étrange, votre père & votre mère se seroient humiliés devant vous; & si vous aviez pu les refuser, ils auroient cédé, quoiqu'à regret.

Mais on présumoit que, du caractère doux & désintéressé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts possibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capable de cette résistance; à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raison de le croire.

Si vous aviez refusé de signer, l'assemblée du mercredi n'auroit été qu'une simple formalité. On vous auroit présentée à tous vos amis, avec cette courte harangue: « La voilà, cette jeune » fille, autrefois si soumise, si obligeante, qui » fait gloire aujourd'hui de son triomphe sur » un père, sur une mère, sur des oncles, sur » l'intérêt & les vues de toute une famille, &

» qui préfère sa propre volonté à celle de tout » le monde : pourquoi ? parce qu'entre deux » hommes qui demandent sa main, elle donne » la préférence à celui qui est décrié pour ses » mœurs »!

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, & peut-être après avoir prié le ciel de détourner les suites de votre désobéissance, on en auroit appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se seroit trouvé trop foible; & vous auriez reçu ordre de sortir, pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été présentés une seconde fois par quelque personne de votre goût; par votre bonne Norton peut-être. Votre père auroit pu la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin, si vous aviez persisté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'assemblée. On auroit insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposées vous-même. On vous auroit permis d'aller passer quelque tems chez votre oncle Antonin, ou chez moi, pour attendre le retour de M. Morden; ou jusqu'à ce que votre père eût pu supporter votre vue; ou, peut-être, jusqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout-à-fait ses prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le représente, & votre père ayant tant compté sur votre

soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si tendres & si douces, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite si préméditée.... avec vos promenades du jardin, vos soins affectés pour des oiseaux, & combien d'autres ruses pour nous aveugler tous! malicieuse, malicieuse jeune créature!

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorsqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit se le persuader non plus. Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus désespérée. Il n'y en avoit qu'une qui pût nous le paroître plus; & j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que son cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre père, pauvre homme! votre père fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Jusqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chère, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur?

J'en suis affligée ; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous soit refusé.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications*, vous qui avez pris la fuite avec un homme? quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicatesse de reste !

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au château d'Harlove. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puissiez-vous soutenir heureusement le parti que vous avez embrassé ! ô ma chère ! que vous avez fait de malheureux ! quel bonheur pouvez-vous espérer vous-même ? Votre père souhaiteroit que vous ne fussiez jamais née. Votre pauvre mère... mais pourquoi vous donnerois-je des sujets d'affliction ? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, *si vos propres réflexions ne sont pas votre malheur*.

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre situation. Mais quoi ? pas encore mariée, si je ne me trompe !

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il se peut que vous vous trompiez vous-même. Vous espérez que votre réputation & votre faveur

auprès de vos amis pourront se rétablir. Jamais, jamais l'une & l'autre, si je juge bien des apparences; & peut-être nulle des deux. Tous vos amis, ajoutez-vous, « *doivent se joindre à vous* » pour obtenir votre réconciliation » : tous vos amis! C'est-à-dire tous ceux que vous avez offensés; & comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une si mauvaise cause?

Vous dites » qu'il seroit bien affligeant pour » vous, d'*être précipitée* dans des mesures qui » pourroient rendre votre réconciliation plus » difficile ». Est-il tems, ma chère, de craindre les *précipitations* ou les *précipices?* Ce n'est point à présent qu'il faut penser à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il est question de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, si je suis bien instruite, qu'il y ait du sang répandu. L'homme qui est avec vous est-il disposé à vous quitter volontairement? s'il ne l'est pas, qui peut répondre des suites? S'il l'est effectivement, bon dieu! que faudra-t-il penser des raisons qui l'y feront consentir? J'écarte cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'est-il pas vrai, ma chère, que vous êtes sans protection, & que vous n'êtes pas mariée? n'est-il pas vrai qu'au mépris de votre prière de chaque jour, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation?*

& votre homme n'est-il pas le plus méchant de tous les séducteurs ?

Jusqu'à présent, dites-vous (& vous le dites, ma chère, d'un air qui me paroît convenir assez mal à vos sentimens de pénitence), vous n'avez point à vous plaindre d'un homme dont on appréhendoit toutes sortes de maux. Mais le péril est-il passé ? Je prie le ciel que vous puissiez vous louer de sa conduite jusqu'au dernier moment de votre liaison. Puisse-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes sur lesquelles il a eu quelque pouvoir ! ainsi soit-il !

Point de réponse, je vous en supplie. Je me flatte que votre messager ne publiera point que je vous écris. Pour M. Lovelace, je suis bien sûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me suis pas trop observée, parce que je compte sur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma fille ignore que je vous écris. Personne ne le sait, sans en excepter M. Hervey.

Ma fille auroit souhaité plusieurs fois de vous écrire ; mais, ayant défendu votre faute avec tant de chaleur & de partialité, que nous en avons conçu des alarmes (c'est l'effet, ma chère, qu'une chute telle que la vôtre doit produire sur des parens), on lui a interdit tout commerce avec vous, sous peine d'être privée pour jamais

de nos bonnes grâces. Je puis vous dire néanmoins, quoique ſans ſa participation, que vous faites le ſujet continuel de ſes prières, comme de celles de votre tante très-affligée,

D. HERVEY.

LETTRE CXXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

(En lui envoyant la précédente).

Samedi matin, 22 avril.

JE reçois à l'inſtant cette réponſe de ma tante. Gardez le ſecret, ma chère, ſur la bonté qu'elle a eue d'écrire à ſa malheureuſe nièce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarraſſe peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à ſuſpendre mon voyage, par l'eſpérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlove. Il me ſembloit que, ſi l'on n'avoit pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurois pu faire connoître à M. Lovelace que, pour être quelque jour à lui, je voulois être maîtreſſe des conditions. Mais je m'apperçois que je ſuis entraînée par un ſort inévitable, & qui m'expoſera peut-être à des mortifications encore plus cuiſantes. Faut-il

que je me voie l'esclave d'un homme dont je suis si peu satisfaite ?

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, est actuellement au château d'Harlove. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu mon inquiétude, c'est qu'elle aura servi à purger une tante si chère, du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse dont la perte est résolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes amis, & cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine Hervey a sujet de s'en plaindre comme sa mère. Miss Howe, ma chère miss Howe, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion elle a plus de querelles avec sa mère qu'elle n'en avoit jamais eu. Cependant c'est à l'homme qui m'a jetée dans cette confusion de maux, que je suis forcée de me donner ! j'ai fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute ; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprends-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon père déclaroit hautement que je lui étois aussi chère que sa vie ?

qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle ; qu'il vouloit.... ah ! ma chère, quelle mortifiante tendresse ! ma tante ne devoit pas craindre, qu'on sut dans quels termes elle m'écrit. Un père à genoux devant sa fille ! voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurois jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible que ce spectacle, en faveur d'un homme pour lequel mon aversion est invincible : mais j'aurois mérité d'être anéantie, si j'avois pu voir mon père inutilement à mes pieds.

Cependant s'il n'avoit été question que du sacrifice de mon penchant & d'une préférence personnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix. Mon respect seul auroit triomphé de mon inclination. Mais une aversion si sincère ! le triomphe d'un frère ambitieux & cruel, joint aux insultes d'une sœur jalouse ! me dérobant tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurois été sûre autrement ! les devoirs du mariage si sacrés, si solennels ! moi-même d'un caractère naturel qui ne m'a jamais permis de regarder le plus simple devoir avec indifférence ; à plus forte raison, un devoir volontairement juré au pied des autels ! quelles loix d'honnêteté pouvoient m'autoriser à mettre ma main dans une main odieuse, à prononcer mon

consentement pour une union détestée ; ajoutez ; pour une union qui devoit durer autant que ma vie ? n'ai-je pas fait là-dessus des réflexions plus longues & plus profondes que le commun des filles n'en fait à mon âge ? n'ai-je pas tout pesé, tout considéré ? Peut-être aurois-je pu marquer moins d'humeur & d'obstination. La délicatesse, si je puis m'attribuer cette qualité, la maturité d'esprit, la réflexion, ne sont pas toujours d'heureux présens du ciel. Combien de cas, dans lesquels je souhaiterois d'avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, si je l'avois pu sans une ignorance criminelle ! ah ! ma chère ! les plus délicates sensibilités ne servent guère au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étoient-ils proposé d'employer dans leur assemblée ? J'ose dire qu'elle porte le sceau de mon frère. C'étoit lui, je le suppose, qui devoit me présenter au conseil, comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve auroit été vive ; il n'en faut pas douter. Plût au ciel, néanmoins, que je l'eusse soutenue ! oui, plût au ciel ! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de précipice : daigne le ciel m'en préserver !

Elle écarte une idée à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle! mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas au-dessus d'une honteuse foiblesse. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de son caractère m'ont toujours préservée d'une forte impression; & depuis que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu si peu qu'à présent. Je crois de bonne foi que je pourrois le haïr (si je ne le hais pas déjà), plutôt du moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelque estime. La raison en est sensible : c'est qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été assez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix, si j'avois eu la liberté de suivre mes inclinations. Aujourd'hui même, si je croyois ma réconciliation certaine en renonçant à lui, & si mes amis me le faisoient entendre, ils verroient bientôt que je ne lui serois jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon ame supérieure à la sienne.

Vous direz que ma raison s'égare. Mais, après avoir reçu de ma tante la défense de lui écrire,

après avoir appris à désespérer de ma réconciliation, quel moyen de conserver ma liberté d'esprit? & vous-même, ma chère, vous devez vous ressentir de mes agitations passionnées. Misérable que je suis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevue, & de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'assemblée générale de mes amis! Je serois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; & qui sait quand mes inquiétudes présentes doivent finir? Délivrée de l'un & l'autre homme, je me verrois peut-être à présent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin; attendant le retour de M. Morden, qui auroit apporté du remède à toutes les divisions.

Mon intention étoit assurément d'attendre. Cependant sais-je quel nom je porterois aujourd'hui? aurois-je été capable de résister aux condescendances, aux supplications d'un père à genoux; du moins s'il l'avoit été lui-même de garder un peu de modération avec moi?

Ma tante assure néanmoins qu'il se seroit relâché si j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaisser jusqu'à se mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il se proposoit de me recevoir auroit pu croître en ma faveur. Mais que la résolution où il étoit, de céder à la fin, justifie mes amis, du moins à leurs

propres yeux ! que cette résolution me condamne ! ah ! pourquoi les avis de ma tante, (je me les rappelle à présent) étoient-ils si réservés & si obscurs ? aussi, mon dessein étoit de la revoir après l'entrevue ; & peut-être alors se seroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace ! cependant je suis obligée de le dire encore, c'est moi qui dois porter tout le blâme de la funeste entrevue.

Mais loin, loin de moi, toute vaine récrimination ! loin, dis-je, parce qu'elle est vaine ! il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, & de me consoler par l'innocence de mes intentions. Puisqu'il est trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces, pour soutenir les coups de la providence irritée, & pour faire tourner du moins à ma correction, des preuves qu'il ne m'est plus possible d'éviter.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre & fidelle miss Howe, pour votre propre honneur & pour celui de notre liaison ; de peur qu'une chute plus profonde, de la part de votre malheureuse amie, ne jetât de l'ombre sur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, & dont la base est notre mutuelle utilité dans les plus importantes occasions, comme dans les plus légères.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXL.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Samedi après-midi, 23 avril.

O ma meilleure, ma seule amie ! c'est à présent que je ne puis plus vivre ! j'ai reçu le coup au cœur ; je n'en guérirai jamais ! Ne pensez plus à la moindre correspondance avec une misérable qui semble désormais absolument dévouée. Quelle autre espérance, si les malédictions des parens ont le poids que je leur ai toujours attribué, & que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les tems ! oui, ma chère miss Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter désormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un père ! Comment aurai-je la force de soutenir cette réflexion ? Mes terreurs ne sont-elles pas trop justifiées par les circonstances de ma situation ?

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah ! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante ? Il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable.

Terrible idée ! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie.

Je suis dans le trouble & l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter : évitez, fuyez, rompez toute correspondance avec le malheureux objet des imprécations d'un père.

LETTRE CXLI.

Miss ARABELLE HARLOVE à miss CLARISSE.

Vendredi, 21 avril.

Nous avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part : nous, c'est-à-dire ma tante & moi ; & la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, & quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire transporter dans des lieux où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts, seroit ensévelie quelque jour avec nous. Mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi vous pouvez marcher en sûreté. Personne ne vous croit digne de lui causer le moindre embarras.

Cependant ma mère a obtenu la permiſſion de vous envoyer tous vos habits, mais vos habits ſeulement. C'eſt une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas diſpoſé d'abord à vous accorder, & ſur laquelle on ne ſe relâche point par conſidération pour vous, mais uniquement parce que ma triſte mère ne peut avoir ſous ſes yeux rien qui vous ait appartenu. Liſez & tremblez.

ARABELLE HARLOVE.

A la plus ingrate & la plus rebelle de toutes les filles.

Au château d'Harlove, ſamedi 15 avril.

Vous qui avez été ma ſœur (car je ne ſais plus quel nom il eſt permis de vous donner, ni quel nom vous oſez prendre) apprenez donc, puiſque vous déſirez d'être éclaircie, que vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, dans ſes premières agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuſe fuite, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible. Votre ſang doit ſe glacer à cette lecture. Il a demandé au ciel « que, dans cette vie & dans l'autre, » vous puiſſiez trouver votre punition, par le » miſérable même en qui vous avez jugé à propos » de mettre votre criminelle confiance ».

Vos habits ne vous ſeront point envoyés. Il paroît

paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorsqu'il vous plairoit de les demander. Mais peut-être n'aviez-vous dans l'esprit que la pensée de joindre votre amant; car tout semble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit servir à votre fuite. Cependant vous avez peut-être jugé, avec raison, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Rusée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre dessein! rusée, c'est-à-dire pour votre propre ruine & pour l'opprobre de votre famille.

Mais votre misérable vous a-t-il conseillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui fassiez trop de dépense? Je suppose que c'est le motif.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie? C'est néanmoins, la célèbre, la brillante Clarisse.... Comment la nommerai-je? Harlove, sans doute? oui, Harlove, pour notre honte commune!

Vos desseins & tous vos ouvrages de peinture ont été enlevés; de même que votre grand portrait, dans le goût de Vandicke (*), qui étoit

(*) C'est-à-dire de grandeur naturelle. Il étoit de M. Highmore, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille, & qui le possède encore.

dans le *parloir* autrefois *vôtre*. On les a renfermés dans votre cabinet, dont la porte sera condamnée, comme s'il ne faisoit plus partie de la maison; pour y périr tous ensemble de pourriture, ou peut-être par le feu du ciel. Qui pourroit en soutenir la vue? Souvenez-vous avec quel empressement on prenoit plaisir à les montrer; l'un, pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains; l'autre, pour exalter la prétendue dignité de votre figure, qui est maintenant dans la boue. Et qui, qui se faisoit un bonheur de cette complaisance? Ces mêmes parens, dont l'aveugle tendresse ne vous a point empêchée d'escalader les murs de leur jardin, pour fuir avec un homme.

JAMES HARLOVE.

MON frère a juré vengeance contre votre libertin: j'entends, pour l'honneur de la famille, sans aucun égard pour vous; car il déclare que, s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique: & il ne doute pas que tôt ou tard ce ne soit votre sort.

Mon oncle Harlove vous renonce pour jamais;

Ainsi que mon oncle Antonin;

Ainsi que ma tante Hervey;

Ainsi que moi; vile & indigne créature! disgrâce de votre famille! proie d'un infâme libertin,

que vous serez infailliblement, si vous ne l'êtes pas déjà !

Vos livres, puisqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre sexe & à votre éducation, ne vous seront point envoyés ; non plus que votre argent, ni les pierreries que vous méritiez si peu. On souhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèse, mettez la main sur votre cœur, & demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée ?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit se réjouir néanmoins de vous avoir manquée), se font un triomphe de votre honteuse fuite, & reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mère, & toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance & à votre éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu ; & plus que de tout autre, celui

D'ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CXLII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 25 avril.

RAPPELEZ votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de déſeſpoir, ma très-chère amie. L'être tout-puiſſant eſt juſte & miſéricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. S'il abandonnoit ſa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires paſſions triompheroient dans les plus mauvais cœurs; & les bons, proſcrits par l'injuſtice des méchans, ſeroient miſérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette malédiction montre ſeulement de quel eſprit vos parens ſont animés, & combien leurs ſordides vues l'emportent ſur les ſentimens de la nature. C'eſt uniquement l'effet de leur rage, & de l'impétueuſe confuſion qu'ils ont eue de voir avorter leurs deſſeins; des deſſeins qui méritoient d'être étouffés dans leur ſource : & ce que vous avez à déplorer n'eſt que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber ſur leurs têtes. Dieu, tout bon & tout-puiſſant,

ne peut confirmer une préſomptueuſe imprécation, qui s'étend juſqu'à la vie future.

Fi! fi! diront tous ceux qui ſeront informés de ce débordement de poiſon : & bien plus, lorſqu'ils ſauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de reſſentiment, eſt ſon propre ouvrage.

Ma mère blâme extrêmement cette horrible lettre. Elle a pitié de vous ; & de ſon propre mouvement, elle ſouhaite que je vous écrive, cette fois ſeulement, pour vous donner un peu de conſolation. Il ſeroit affreux, dit-elle, qu'un cœur ſi noble, qui paroît ſentir ſi vivement ſa faute, ſuccombât tout-à-fait ſous le poids de ſes infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! prétend-elle établir deux droits & deux torts ? ſoyez perſuadée, ma chère, qu'elle ſent le mal qu'elle a fait, & qu'ils ſe rendent tous la même juſtice, de quelque manière qu'ils cherchent à s'excuſer. Ils n'entreprendront point, comme vous voyez, de juſtifier leur conduite & leurs vues par des explications ; ils prétendent ſeulement qu'ils étoient réſolus de ſe rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuyeuſes contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre eſpoir qu'ils fuſſent diſpoſés à ſe relâcher ? Je me rappelle à préſent, comme vous, ſes obſcurs

avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, dans une occasion qui pouvoit être d'un si grand avantage pour vous? étoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, & qui vous écrit aujourd'hui si librement ce qui n'est propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuyer. Je garderai le secret de votre tante, ne craignez rien là-dessus. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, que ma mère en fût informée.

Vous reconnoîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, & de vous marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chère; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en soyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-tems que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le ciel; car, ma chère, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes? & quelle

indigne femme ne serois-je pas nécessairement, pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas causée !

A votre place, je communiquerois à Lovelace la lettre de votre abominable sœur. Je vous la renvoie. Elle ne passera pas la nuit sous le même toit que moi. Ce sera pour vous une occasion de ramener Lovelace au sujet qui doit faire à présent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il n'en soit pas touché. Je perdrois le sens & la raison, si cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distingué, vous ne serez que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable Arabelle me paroît ménagée pour vous inspirer une fausse sécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce dessein est abandonné*. Cependant je n'apprends pas de miss Loyd qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, & de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas pour

ma vie, vous voir tomber, par quelque surprise, entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; & j'en tirerai un avantage, qui sera de pouvoir assurer ma mère, ou tout autre, dans l'occasion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adresser directement toutes vos lettres à M. Hickman; & même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter; sans compter que, malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mère est toujours obstinée dans sa défense.

Le conseil que je vous donne est d'éloigner de vos idées ce nouveau sujet d'affliction. Je connois quelle impression il peut faire sur vous. Mais ne le permettez pas. Essayez de le réduire à sa juste valeur. L'oublier est au-dessus de vos forces : cependant votre esprit peut s'occuper de mille sujets différens; de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi, sans vous y arrêter trop, ce que Lovelace aura pensé de l'abominable lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand sujet, & que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chère; que votre courage se réveille. C'est à l'extrêmité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureusement ménagée, peut devenir une source de bénédictions pour vous. Mais l'espoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils se proposent à présent.

Quelle petitesse, de vous refuser vos livres, vos pierreries & votre argent! Je ne vois que l'argent dont vous ayez un besoin absolu, puisqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le porteur, les mêlanges *de Norris* (*), où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur le champ l'un & l'autre.

Je vous conseillerois aussi d'écrire sans délai à M. Morden. S'il se dispose à revenir, votre lettre hâtera son départ; & vous en serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais Lovelace est un imbécille, s'il n'obtient pas son bonheur de

(*) Livre estimé.

votre consentement, avant que le retour de votre cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences même en sont le présage. Supposez que vous soyez moi, & que je sois vous (c'est une supposition que vous pouvez faire ; car vos malheurs sont les miens), & donnez-vous à vous-même les consolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des parens : mais distinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs enfans, pour les fautes même dont leur emportement s'autorise. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les parens doivent être sans reproche ; & la désobéissance ou l'ingratitude d'un enfant doit être sans excuse.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour sous lequel votre disgrâce doit frapper mes yeux & ceux du public. Si vous ne laissez pas prendre, sur vous, trop d'empire à la douleur & à la défiance de votre sort, vous fortifierez ce rayon de lumière, & vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.



LETTRE CXLIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Mercredi matin, 26 avril.

VOTRE lettre, chère & fidelle miss Howe, m'apporte beaucoup de consolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du sage, *qu'un ami fidelle est la médecine de la vie !*

Votre messager arrive au moment que je pars pour Londres; la chaise à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, à la prière de M. Lovelace, l'aînée de ses filles, pour m'accompagner dans le voyage. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaise, qui sera renvoyée au château de milord M.... dans Hertfordshire.

J'avois reçu cette lettre terrible le dimanche, pendant que M. Lovelace étoit absent. Il s'apperçut, à son retour, de l'excès de ma douleur & de mon abattement; & ses gens lui apprirent que j'avois été beaucoup plus mal : en effet, je m'étois évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il auroit souhaité de voir la lettre. Mais je m'y

opposai, à cause des menaces dont elle est remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit sur moi ne laissa point de le jeter dans un furieux emportement. J'étois si foible, qu'il me conseilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étois déjà proposé.

Il est extrêmement tendre & respectueux. Tout ce que vous avez prévu de sa part est venu à la suite de ce fatal incident. Il s'est offert à moi avec si peu de réserve, que je me fais un reproche de ma défiance, & de vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grâce, ma très-chère amie, de ne faire voir à personne tout ce qui pourroit nuire de mon côté à sa réputation.

Je dois vous avouer que sa conduite obligeante & l'abattement de mon esprit, joints à vos avis précédens & aux circonstances de ma situation, me déterminèrent dimanche à recevoir ouvertement ses offres. Ainsi, je dépends à présent de lui plus que jamais. Il me demande à tous momens de nouvelles marques de mon estime & de ma confiance. Il confesse qu'il a douté de l'une, & qu'il étoit prêt à désespérer de l'autre. Comme je n'ai pu me dispenser de quelques aveux favorables pour lui, il est certain que, s'il s'en rend indigne, j'aurai bien sujet de blâmer cette violente lettre de ma sœur; car je ne me sens

point de résolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre seule pitié pour consolation (pitié restreinte, si je puis ainsi la nommer), je me suis vue forcée de tourner mon cœur affligé vers l'unique protection qui s'est présentée. Cependant votre avis me soutient. Non-seulement il a servi à me déterminer; mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une sorte de joie. Auparavant, je me sentois comme un poids sur le cœur; & quoique mon départ me parut le meilleur & le plus sûr parti, la force me manquoit, je ne sais pourquoi, à chaque pas que je faisois pour les préparatifs. J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux sur la route. J'espère que ces esprits violens n'auront pas le malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, si je vous renvoie votre Norris. Dans la perspective un peu plus flatteuse qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puisse m'être nécessaire. D'ailleurs, j'ai quelque espérance qu'avec mes habits, on m'enverra ce que j'ai demandé, quoiqu'on me le refuse dans la lettre. Si je me trompe, & s'il m'arrive d'être pressée par le besoin, il me sera aisé d'en instruire une amie si ardente à m'obliger. Mais j'aimerois bien

mieux que vous pussiez dire, dans l'occasion; qu'on ne vous a fait aucune demande, & que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Mes vues, dans ce que je dis ici, se rapportent à l'espérance que j'ai de me rétablir dans l'estime de votre mère, qui, après celle de mon père & de ma mère, est ce que je désire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez milord M.... ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit qu'il seroit tems d'y penser à la ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre & consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ses ardentes sollicitations. Cette affreuse lettre de ma sœur a comme décomposé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses, sur lesquelles il me seroit difficile de passer. Point de préparations; point d'articles dressés; point de permission ecclésiastique; un fond de douleur continuelle; nul plaisir en perspective, pas même dans mes plus vagues désirs: ô ma chère! qui pourroit, dans cette situation, penser à des engagemens si solennels? qui pourroit paroître prête, & l'être si peu? ......

Si j'osois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vint d'un juste motif, & qu'elle n'ait pas plutôt sa source dans l'amertume de mon cœur & dans les mortifications que mon orgueil se lasse d'essuyer, que la mort auroit d'attraits pour moi ! & que j'épouserois un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme !

En vérité, je ne connois plus de plaisir que dans votre amitié. Assurez-moi qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en désirer d'autres, ce ne peut être que sur ce fondement.

L'abattement de mes esprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires qui me dérobent jusqu'à l'espérance, seule ressource des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il est tems de vous laisser respirer. Adieu, très-chère & très-tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOVE.



LETTRE CXLIV.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi, 27 avril.

JE ne ſuis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon Norris. Mais il faut ſe rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit eſpérer de l'autre qu'elle faſſe ce qu'il y a de mieux; & peu de jeunes filles néanmoins ſavent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me ſéparer de vous, ma chère; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'eſt de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement ſi avantageux dans votre ſituation. Le bien, comme j'ai oſé vous le promettre, eſt venu du mal. Quelle idée aurois-je conçue de votre homme, & quelles auroient dû être ſes vues, s'il n'avoit pas pris ce parti ſur une lettre ſi infâme, & ſur un traitement ſi barbare; principalement, lorſqu'il en eſt l'occaſion ?

Vous ſavez mieux que perſonne quels ont été vos motifs : mais je ſouhaiterois que vous vous fuſſiez rendue à des inſtances ſi ſérieuſes. Pourquoi n'auriez-vous

n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fît venir le chapelain de milord M....? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permission, des préparatifs, & d'autres scrupules de cette nature, votre servante, ma chère! Vous ne sentez donc pas que la grande cérémonie est un équivalent pour tous les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques délicatesses, jusqu'à préférer un drap mortuaires à ce qui doit faire l'objet de vos désirs, lorsque vous l'avez actuellement entre les mains; & lorsqu'il est vrai, comme vous l'avez dit dans une occasion plus juste, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne sais quelle étrange perversité de la nature humaine fait désirer, dans l'éloignement, ce qu'on méprise aussi-tôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous proposer qu'un seul point. C'est le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en supplie. Abandonnez le reste à la providence; & fiez-vous à sa conduite. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable, qui ne manqueroit pas de sagesse, s'il n'étoit pas vain de ses talens, & possédé de l'esprit de libertinage & d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, séduits par une si belle figure & par des qualités si brillantes, entretiendront sa vanité, vous prendrez patience, en

attendant que les cheveux gris & la prudence entrent ensemble sur la scène. Pouvez-vous espérer que tout se réunisse pour vous dans le même homme ?

Je suis persuadée que M. Hickman ne connoît point de voies détournées ; mais il marche de mauvaise grâce dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaise point à mes yeux, & qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disois dernièrement, soutiendra sans cesse votre attention ; vous serez toujours occupée avec lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos espérances ; tandis qu'Hickman ne sera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours, que de troubler son sommeil par de fâcheuses aventures.

Je crois savoir à présent sur lequel des deux une personne aussi prudente que vous auroit d'abord fait tomber son choix : & je ne doute pas non plus, que vous ne puissiez deviner lequel j'aurois choisi, si j'avois eu cette liberté. Mais, fières comme nous sommes, celle qui l'est le plus ne peut que refuser ; & la plupart se déterminent à recevoir un homme à demi-digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque chose de pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi ; je me figure que, pendant les six premiers mois, du moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous, avec mon doucereux berger, vous auriez coulé des jours aussi sereins, aussi calmes, aussi compassés que l'ordre des saisons, & ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités & d'agrémens.

J'AUROIS continué dans le même style. Mais j'ai été interrompue par ma mère, qui est entrée subitement, & d'un air qui portoit la défense; en me faisant souvenir, qu'elle ne m'avoit accordé sa permission que pour une fois. Elle a vu votre odieux oncle, & leur conférence secrète a duré long-tems. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de vos nouvelles; car je ne sais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adresse un lieu tiers, comme je vous en ai priée.

Ma mère m'ayant pressée, je lui ai dit, qu'à la vérité, c'étoit à vous que j'écrivois; mais que

c'étoit pour mon ſeul amuſement, & que je ne ſavois pas où vous adreſſer ma lettre.

J'eſpère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage ; quand vous devriez m'apprendre, par la ſeconde, que vous avez à faire au plus ingrat de tous les monſtres, comme il ſeroit néceſſairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup : mais j'aurois pu dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décompoſée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiſer Hickman, pour la part qu'elle lui ſuppoſe à notre correſpondance ; & qu'elle le catéchiſe très-ſévèrement, je vous en aſſure? Je commence à croire que je ne ſuis pas ſans quelque ſentiment de *pitié*, pour le *pitoyable* perſonnage ; car je ne puis ſouffrir qu'il ſoit traité comme un ſot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'eſt un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très-haut. Elle s'eſt peut-être imaginé que mon père étoit revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devroit la détromper ; car je m'imagine, en me rappelant le paſſé, que mon père auroit parlé auſſi haut qu'elle.

Je ſais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences ; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine ? Si je ne m'en reſſentois pas un

peu ; on pourroit douter de qui je suis fille, des deux côtés.

Cependant vous ne devez pas me gronder trop sévèrement ; parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort ; & vous conviendrez que c'est assez : ou vous ne seriez pas aussi généreuse ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, & vous aimer toute ma vie. Je le signe de mon nom. Je le signerois de mon sang, comme le plus cher & le plus saint de tous les devoirs.

ANNE HOWE.

LETTRE CXLV.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

(Cette lettre ne partit qu'avec la précédente).

Jeudi, 27 avril.

UN juste intérêt m'a fait appprofondir si vos parens étoient sérieusement résolus, avant votre départ, de renoncer à leurs mesures, comme votre tante ne fait pas difficulté de vous en assurer dans sa lettre. En rapprochant différentes informations ; les unes tirées de ma mère,

par les confidences de votre oncle Antonin; les autres de votre sœur, par miss. Loyd; & quelques-unes, par une troisième voie, que je ne vous nommerai point à présent; j'ai raison de croire que je puis vous donner le récit suivant pour une vérité certaine.

ON n'avoit aucune disposition à changer de mesures, jusqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère & votre sœur, quoique sans espérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient résolus de ne se relâcher de leurs persécutions, qu'après vous avoir poussée à quelque démarche qui, avec le secours de leurs bons offices, vous auroit fait juger indigne d'excuse par les êtres à demi-raisonnables qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, lasse, & peut-être honteuse, du rôle passif qu'elle avoit joué jusqu'alors, prit le parti de déclarer à miss Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en usage pour finir les divisions domestiques, & pour engager votre oncle Harlove à seconder ses efforts.

Cette déclaration alarma votre frère & votre sœur. Ce fut alors qu'on résolut de changer quelque chose au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageuses pour

être abandonnées : mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre père à des excès de bonté & de condescendance. On s'en promit même plus de succès que de la rigueur : & telle, comme ils le publient, devoit être votre dernière épreuve.

Au fond, ma chère, je crois que le succès de cette voie auroit répondu à leurs espérances. Je ne doute pas un moment que, si votre père eût consenti à fléchir les genoux, c'est-à-dire à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais ensuite, que seroit-il arrivé ? Peut-être auriez-vous consenti à voir Lovelace, dans la vue de l'appaiser & de prévenir les désastres, du moins, si votre famille vous en avoit laissé le tems, & si le mariage n'avoit pas été brusqué. Croyez-vous que vous fussiez revenue librement de cette entrevue ? Si vous la lui aviez refusée, vous voyez qu'il étoit résolu de leur rendre une visite, & bien escorté : & quelles en auroient été les suites ?

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé & capable de réflexion, fera un usage convenable de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de sou-

tenir un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la providence l'a permis, dans sa bonté, pour le garantir d'un plus grand? sur-tout, s'il avoit droit, comme vous, de se reposer tranquillement sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation. Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services que votre mère auroit pu vous rendre, si l'autorité maternelle s'étoit fortement déclarée en faveur d'une fille qui avoit de son côté le double droit du mérite & de l'oppression?

Adieu, ma chère. Je suis pour jamais à vous,

ANNE HOWE.

(Miss Harlove, dans sa réponse à la première de ces deux dernières lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa mère. On croit devoir en insérer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le tems).

JE ne répéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai seulement une observation que vous m'avez entendu faire plus d'une fois; c'est « qu'ayant survécu à votre première passion, » vous n'auriez que de l'indifférence pour ce

» second amant, quand il auroit les perfections
» d'un ange ».

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je ne pouvois soutenir ma tête. La fatale lettre m'avoit percé le cœur. D'ailleurs, ma chère, devois-je être aussi ardente à profiter de ses offres, que si j'eusse appréhendé qu'il ne me les répétât jamais?

(Dans la seconde lettre, elle fait les réflexions suivantes, entre plusieurs autres).

« Ainsi, ma chère, vous paroissez persuadée
» qu'il y a du destin dans mon erreur. Je
» reconnois ici l'amie tendre & remplie d'é-
» gards. Cependant, puisque mon sort s'est
» déclaré comme il a fait, plût au ciel que le
» caractère de mon père fût à couvert de repro-
» che aux yeux du public; ou du moins celui
» de ma mère qui a fait l'admiration de tout
» le monde avant la naissance de nos malheureux
» troubles domestiques! que personne ne sache
» de vous qu'en faisant valoir à propos ses rares
» talens, elle auroit pu sauver une fille infor-
» tunée. Vous observerez, ma chère, qu'avant
» qu'il fût trop tard, lorsqu'elle a vu qu'il n'y
» avoit pas de fin aux persécutions de mon

» frère, elle avoit pris la résolution d'agir avec » force : mais sa téméraire fille a tout précipité » par la funeste entrevue, & lui a fait perdre » le fruit de ses indulgens desseins. Ah ! ma » chère, je suis convaincue à présent, par une » triste expérience, qu'aussi long-tems que des » enfans sont assez heureux pour avoir des parens » ou des gardiens, qu'ils puissent consulter, ils » ne doivent pas présumer (non, non, jamais, » même avec les meilleures & les plus pures » intentions) de suivre leurs propres idées dans » les affaires d'importance.

» Je crois entrevoir, ajoute miss Clarisse, » un rayon d'espérance pour ma réconciliation » future, dans l'intention que ma mère avoit » de s'employer en ma faveur, si je n'avois » pas ruiné son projet par ma coupable démar- » che. Cette favorable idée se fortifie d'autant » plus, que le crédit de mon oncle Harlove » seroit sans doute d'un grand poids, comme » le pense ma mère, s'il avoit la bonté d'entrer » dans mes intérêts. Peut-être me convient-il » d'écrire à ce cher oncle, si je puis en trouver » l'occasion, ou la faire naître ».

LETTRE CXLVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi, 24 avril.

Le destin, mon cher Belford, trame une toile bien bizarre pour ton ami; & je commence à craindre de m'y voir enveloppé sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-toms, tantôt à la sappe, comme un rusé mineur; tantôt comme un oiseleur habile, étendant mes filets, & m'applaudissant de mes inventions, pour faire tomber absolument cette inimitable fille entre mes bras. Tont paroissoit agir pour moi. Son frère & ses oncles n'étoient que mes *pionniers*. Son père faisoit tonner l'artillerie pour ma direction. Madame Howe étoit remuée par les ressorts que je conduisois. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, & se figuroit néanmoins combattre mes vues. La chère personne elle-même avoit déjà la tête passée dans mon piége, sans s'appercevoir qu'elle y étoit prise; parce que mes machines n'étoient pas sensibles autour d'elle. En un mot, lorsqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes mesures, te seroit-il tombé dans l'imagination que je fusse devenu mon ennemi, &

que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même ? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entreprise favorite, jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire jusqu'à rendre toutes mes opérations inutiles ?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon ange noir qui me joue, & qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le lien indissoluble ; pour être plus sûr de moi, par les *transgressions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés simples que je me permets depuis si long-tems, & pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse ?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que, suivant toute apparence, il y a quelque traité de réconciliation commencé entre les anges noirs & les blancs ; car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, & l'ont portée, contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle se propose d'être à moi ; à moi, sans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, & de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre sujet d'admiration ! elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déter-

minée à partir pour Londres, & même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé. Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes; mais nous ne te connoissions pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais la charmante Clarisse. Elle étoit prête à prendre son essor vers les cieux, c'est à dire vers son élément naturel. Il falloit quelque moyen puissant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi les êtres de notre espèce. Quels moyens plus efficaces que les tendres sons de l'amour & l'offre du mariage, de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, & qui a désiré impatiemment d'entendre une proposition si douce?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusoit de m'avoir la moindre obligation, & que sa fierté me tenoit éloigné, dans l'espérance que le retour de son cousin la rendroit absolument indépendante de moi; mécontente, au fond, de me voir tenir mes passions en bride, aulieu de les abandonner à sa censure; elle écrit une lettre pour presser la réponse de sa sœur à

une autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'être obligée, & sa passion pour l'indépendance, lui avoient fait demander ses habits & d'autres commodités qu'elle avoit laissées au château d'Harlove. Que reçoit-elle? une réponse outrageante, & plus horrible encore par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel & de la terre. Mille fois maudit le sacrilége vieillard qui n'a pas craint la foudre en maudissant le modèle de toutes les graces & de toutes les vertus : & malédiction au double sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse, l'indigne Arabelle !

J'étois absent à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je trouvai la divine Clarisse qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissemens que pour y retomber sans cesse, & qui tenoit tous les assistans dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si touchée, elle, dont le respect excessif pour son cruel tyran de père lui faisoit attacher la plus affreuse idée à sa malédiction, sur-tout, comme je l'appris par ses gémissemens aussi-tôt qu'elle fut en état de parler, à une malédiction qui s'étendoit à ce monde & à l'autre. Que n'est-elle tombée, au

même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent, qui devoit le prendre à la gorge & l'étouffer sur le champ, pour servir d'exemple à tous les pères dénaturés !

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, si, dans une occasion de cette nature, je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, & par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? mon empressement eut d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de père; car elle m'eut l'obligation d'une vie que son père barbare lui avoit presque ôtée. Comment ne chérirois-je pas mon propre ouvrage? Je parlois de bonne foi, lorsque je lui offrois de l'épouser; & mon ardeur à demander que la célébration ne fût pas différée, étoit une ardeur réelle. Mais son extrême abattement, mêlé d'une délicatesse qu'elle conservera, je n'en doute point, jusqu'au dernier soupir, lui ont fait refuser le tems, quoiqu'elle consente à la solennité; car elle m'a dit « qu'étant abandonnée de tout le » monde, il ne lui restoit plus d'autre pro» tection que la mienne ». Tu vois, par ce discours même, que je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ses amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à miss Howe,

pour l'informer de leur barbarie; mais elle ne lui a pas marqué le misérable état de sa santé. Dans la foiblesse où elle est, ses alarmes, du côté de son stupide frère, lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, &, ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions, qui viennent de l'état où je la vois, elle seroit partie dès aujourd'hui; mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication. « Tu commences à trembler sérieuse-» ment pour la belle; & c'est un miracle, dis-» tu, si elle me résiste. Avec la connoissance que » nous avons de ce sexe, tu craindrois, à ma » place, de pousser plus loin l'épreuve, dans la » crainte du succès. Et, dans un autre endroit, » si tu plaides, me dis-tu, pour le mariage, ce » n'est point par aucun goût que tu aies à te » reprocher pour cet état ».

Plaisant avocat! tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnemens. Toutes les pauvretés rebattues dont ta lettre est remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre thèse?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que, dans la disgrâce & les chagrins où cette belle personne est comme ensévelie, (tu m'avoueras, j'espère, que c'est la faute de ses

implacable,

implacables parens, & non la mienne), l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu? Pourquoi veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage, si elle résiste à l'épreuve? Il est inutile de me jeter dans des répétitions. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections jusqu'à la dernière syllabe.

Cependant, ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, & la tentation celle de la vertu, l'opposition est celle de l'homme d'esprit. Avant que tu te fusses érigé en avocat de la belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même en te prouvant que tu n'y entends rien? à peu-près comme Homère forme des champions, & leur donne des noms terribles pour leur faire casser la tête par ses héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle: « Il faut être bien sûr d'avoir raison, lorsqu'on entreprend de corriger son maître ».

Mais, pour revenir à mon sujet, observe

avec moi que, de quelque manière que mes vues puissent tourner, cette lettre violente que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour & de mariage, sans craindre aucune censure, sans être borné par des restrictions; & de rigoureuses loix ne sont plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de madame Sorlings accompagnera ma belle dans la chaise, & je les escorterai à cheval. On craint extrêmement le complot de Singleton. On m'a fait promettre une patience d'ange, s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlove a déjà quitté son stupide projet, à la prière de tous ses amis, qui en redoutent les suites. Cependant, c'est une affaire à laquelle je ne renonce pas de même; quoique l'usage que j'en puis faire ne soit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ses habits. Elle espère qu'on y joindra ses pierreries, & quelque argent qu'elle a laissé derrière elle. Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en aver-

tir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé de personnel. Plus son attente sera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'espère trouver la force d'être *honnête* pour une fille d'un mérite si distingué. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal-à-propos, qu'elle pourroit bien succomber.

Je t'entends. Si mon dessein, diras-tu, est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme son frère?

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que, lorsqu'on s'est rempli d'un dessein qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussi-tôt que l'obstacle cesse.



LETTRE CXLVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi, 25 avril.

Tout eſt en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battemens de cœur que j'éprouve? quel preſſentiment m'agite? je ſuis réſolu d'être honnête; & cette idée augmente l'étonnement que me cauſent des agitations ſi peu volontaires. Mon cœur eſt un traître. Il a toujours été tel, & je crains qu'il ne le ſoit toujours. C'eſt une joie ſi vive, lorſqu'il touche au ſuccès de quelque malice! j'ai ſi peu d'empire ſur lui! ma tête, d'ailleurs, eſt ſi naturellement tournée à favoriſer ſes inclinations! n'importe. Je veux ſoutenir un aſſaut contre toi, vieil ami; & ſi tu es le plus fort dans cette occaſion, je ne te diſputerai jamais rien.

La chère perſonne ne ceſſe point d'être extrêmement foible & abattue. Tendre fleur! qu'elle eſt peu propre à réſiſter aux vents impétueux des paſſions, & aux emportemens de l'orgueil & de l'inſolence! à couvert juſqu'à préſent ſous les aîles d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendreſſe & d'indulgence,

ou plutôt des adorations ; accoutumée à repoſer ſa tête ſur le ſein de ſa mère !

Telle fut ma première réflexion, avec un mêlange de pitié & d'amour redoublé, lorſqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à peine revenue de pluſieurs longs évanouiſſemens où l'avoient jetée la lettre de ſon exécrable ſœur, la tête appuyée ſur le ſein de la fermière. Elle étoit noyée dans ſes pleurs. Que la douleur avoit de charmes ſur ſon viſage ! ſes yeux, qui ſe tournèrent vers moi lorſqu'elle me vit entrer, ſembloient demander ma protection. Serois-je capable de lui manquer ? J'eſpère que non. Mais, toi, miſérable Belford, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue ? & n'eſt-elle pas coupable auſſi d'avoir penſé ſi tard, & avec tant de répugnance, à mettre ſa confiance dans mon honneur ?

Mais, après tout, ſi ſa foibleſſe & ſes langueurs continuent dans cet excès, ne ſuis-je pas menacé, en l'épouſant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuſe ? Je ſerois doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premières ſemaines je me propoſe d'être fort aſſidu auprès d'elle : mais lorſqu'un homme a paſſé l'eſpace de quinze jours, dans ſes premiers tranſports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuſe abeille, & qu'il pourroit prendre

du goût pour sa maison & pour sa femme, crois-tu qu'il ne soit pas insupportable d'être reçu par une Niobé dont il commence à sentir la froideur ?

Que le ciel rende la santé & la vigueur à ma charmante ! c'est la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle, puisse reconnoître si elle est capable d'aimer autre chose que son père & sa mère. Ma crainte est qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de son mari ; & les haïssant d'aussi bonne foi que je fais, je suis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui sont propres, je vois un ange. Mais dans d'autres aussi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour son père ! tant de passion pour sa famille ! quel sera le rôle d'un mari avec une femme de cette trempe ? à moins, peut-être, que ses parens ne daignent se réconcilier avec elle, & que cette réconciliation ne soit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, & pour elle & pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuse vie que celle d'un amour libre, avec une fille comme elle ! ah ! si je pouvois lui en inspirer le goût ! des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits inter-

rompues, tantôt par le doute d'avoir désobligé, tantôt par une absence qu'on craint de voir durer toujours ! ensuite, quels transports au retour, ou dans une réconciliation ! quels dédommagemens ! quelles douces récompenses ! une passion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continuelle. Elle lui donne un air de vie qui ne s'affoiblit jamais. L'heureux couple, au-lieu d'être assis, de rêver, de s'endormir, chacun au coin d'une cheminée, dans une soirée d'hiver, paroît toujours neuf l'un à l'autre, & n'est jamais sans avoir quelque chose à se dire.

Tu as vu, dans mes derniers vers, ce que je pense de cet état. Lorsque nous serons à Londres, je veux les laisser, comme sans dessein, dans quelque endroit où elle puisse les lire; c'est-à-dire néanmoins, si je n'obtiens pas bientôt son consentement pour aller à l'Eglise. Elle y apprendra quelles sont mes idées sur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offense point, ce sera un fondement sur lequel je me réserve le soin de bâtir.

Combien de filles se sont laissé entraîner, qui auroient été même à couvert de l'attaque, si elles avoient marqué le ressentiment convenable lorsqu'on a mis le siége devant leurs yeux ou leurs oreilles ? Il m'est arrivé d'en assiéger plus d'une par un mauvais livre, par une citation hasardée,

ou par une peinture indécente : & celles qui n'en paroiſſoient point offenſées, ou qui ſe contentoient de rougir, ſur-tout ſi je les voyois ſourire & lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan & moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis ſalutaires je ſerois en état de donner à ces frip-ponnes, ſi je le jugeois à propos ! peut-être leur offrirai-je quelques jours des leçons, moins par vertu que par envie, lorſque la vieilleſſe m'aura fait perdre le goût de la volupté.

Mardi au ſoir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne ſerez pas long-tems ſans me voir. Ma charmante ſe trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent ; & ſa voix harmo-nieuſe, que j'entendois à peine la dernière fois que je l'avois vue, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de ſenſibilité. Il ne faut pas penſer, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencemens, car tu ſais qu'elles conduiſent toujours à quelque choſe) qui adouciſſent, ou, ſi tu veux, qui amolliſſent le cœur de ce ſexe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne déſavoue plus la préférence dont elle m'honore, & qu'elle a le cœur capable d'une profonde triſteſſe. La triſteſſe attendrit, énerve,

Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en silence la consolation qui lui manque, & ne se défend guère d'aimer son consolateur.

LETTRE CXLVIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mercredi, 26 avril.

Enfin, mon heureuse étoile nous a conduits au port désiré, & nous avons pris terre sans obstacle. Le poëte a fort bien dit : (*) « L'homme » actif & résolu surmonte les difficultés par la » même hardiesse qui les lui fait tenter. L'hom- » me lent & sans courage se refroidit, tremble » à la vue de la peine & du danger, & *forme* » l'impossibilité qu'il *redoute* ».

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne sais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, & jette un nuage sur les plus brillantes parties de ma perspective. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris autrefois pour elle.

(*) Quatre vers de Rowe.

Sûrement, Lovelace (t'entends-je dire avec ton air épais), tes honnêtes notions ne sont pas déjà évanouies? Sûrement, tu ne finiras pas en misérable avec une fille que tu reconnois si digne de ton amour?

Je ne sais que répondre là-dessus. Pourquoi cette chère fille n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorsque je m'offrois de si bonne foi? depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux sous une face toute différente. Notre bonne mère & ses filles sont déjà autour de moi. La charmante personne! quel teint! quels yeux, quelle majesté dans toute sa figure! que vous êtes heureux, M. Lovelace! vous nous la devez; vous nous devez une si aimable compagne. Ensuite, ces diablesses me rappellent mes idées de vengeance & de haine contre toute sa famille. Sally, frappée d'admiration à la première vue, s'est approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden.

« Plus charmante que le plus beau lis sur son » trône de verdure; plus fraîche que Mai » même, avec ses fleurs nouvellement écloses ».

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations; mais j'apprends que tu n'as pas quitté ta maison d'Edgware.

Ma belle, qui se porte à charmer, s'est re-

tirée pour son office continuel ; c'est-à-dire pour exercer sa plume. Il faut que je me réduise au même amusement ; jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder l'honneur de sa présence. Tous les rôles sont ici distribués, & chacun étudie le sien.

Mais je vois venir la veuve, qui mène Dorcas Wykes par la main. Dorcas Wykes, ami Belford, doit être femme-de-chambre de ma belle ; & je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai désormais tant de moyens pour emporter la place, que je ne puis être embarrassé que par le choix.

BON. L'honnête personne est acceptée. Nous l'avons fait passer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée par des malheurs de fortune, jusqu'au point de ne savoir ni lire ni écrire, parente de madame Sinclair. Ainsi, recommandée par elle-même, & proposée seulement jusqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refusée. Tu sens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, & qu'il y aura bien du malheur, si je ne pénètre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur sa table, lorsqu'on croit avoir un domestique qui ne sait pas lire.

Dorcas est une fille bien mise & de fort bonne mine. Je ne suis pas sans espérance que, dans une maison étrangère, ma charmante la fera coucher avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant j'ai cru m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vue, quoique cette fille ait pris un air fort modeste, & même un peu trop surchargé. La doctrine des sympathies & des antipathies est une surprenante doctrine. Mais Dorcas sera si douce & si prévenante, qu'elle dissipera bientôt cette première impression. Je suis sûr de son incorruptibilité; grand point, comme tu sais : car une femme & sa servante, du même parti, embarrasseroient une douzaine de diables.

La chère personne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorsqu'elle l'a vue paroître à son arrivée. Je m'étois flatté, néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de son hôtesse.

Mais, à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; & tu devrois deviner sur quoi; un compliment sur mon mariage. Apprends que dire & faire, c'est la même chose pour moi, quand je me le suis une fois proposé, & que nous sommes actuellement mari & femme. Il y manque seulement la consommation. Je me suis engagé au délai par un serment

solennel, jusqu'à ce que ma chère moitié soit réconciliée avec sa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maison. Elles le savent avant ma charmante ; incident assez bizarre, comme tu vois.

Il me reste à l'en instruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre pour lui faire ce récit sans l'offenser ? mais n'est-elle pas a présent dans ma dépendance ? n'est-elle pas chez la Sinclair ? Et puis, si elle veut entendre raison, je la convaincrai qu'elle doit m'approuver.

Je suppose qu'elle insistera sur mon éloignement, & qu'elle ne consentira pas volontiers que je me loge sous le même toit. Mais les circonstances sont changées depuis mes promesses. J'ai loué toutes les chambres vacantes, & c'est un point qu'il faut que j'emporte aussi.

Je n'espère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amusemens publics. Elle ne connoît pas Londres ; & jamais une fille de son mérite & de sa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaisirs de la ville. La nature & ses propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fonds admirable de goût & de politesse, qui surpasse tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois personne qui soit plus capable de juger, par un seul trait de lumière, de tout ce qui a

quelque rapport à l'idéequ'elle reçoit. Les amusemens qu'elle s'étoit faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupoient si agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste pour les plaisirs de la capitale.

Cependant je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront; & pendant ce tems-là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à présent qu'elle m'écoute, sur-tout ayant obtenu d'être souffert sous le même toit, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible.

Je crois t'avoir dit que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusemens intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally & Polly seront ses lecteurs. On lui a fait croire que son cabinet étoit leur bibliothèque; & l'on n'a pas manqué de placer, entre les livres, divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugemens presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Une personne si judicieuse sera peut-être aussi capable de cette réflexion que son adorateur.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que

je ne suis pas oisif. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais, comme elle ne contient que les circonstances du voyage, qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'éditeur a cru devoir la supprimer.

LETTRE CXLIX.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mercredi, après-midi, 26 avril.

A la fin, ma très-chère miss Howe, je suis à Londres & dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, & la situation en est agréable pour la ville. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris du goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile & fort obligeante. A mon arrivée, ses nièces ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoîtrai mieux.

Miss Sorlings, qui a son oncle à Barnet, l'a

trouvé si mal en passant par ce bourg, que, dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second père, de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de demeurer pour prendre soin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois souhaité qu'elle m'eût du moins accompagnée jusqu'à Londres; & M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais, l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de ma chambre, & si j'y passe quelque tems, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de Médian, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes,

tandis

tandis que mon bonheur continuera d'être en ſuſpens. Je ne la crois pas irrévocable. Suppoſons, ma chère, que je fuſſe condamnée à l'infortune; de quoi me ſerviroit votre réſolution? Le mariage eſt le plus ſublime état de l'amitié. S'il eſt heureux, il diminue nos peines en les diviſant; comme il augmente nos plaiſirs par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas? Pourquoi donc ne feriez-vous pas plutôt portée à me donner un ſecond ami, à moi qui n'en ai pas deux ſur leſquels je puiſſe compter? Si vous aviez conſenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a preſſée, j'oſe dire que je n'aurois pas manqué d'un aſile qui m'auroit garantie d'un grand nombre de mortifications, & de tout ce que j'appelle ma diſgrâce.

J'ai été interrompue par M. Lovelace & par la veuve, qui ſont venus me préſenter une fille pour mon ſervice, en attendant qu'Hannah puiſſe me joindre, ou que je me ſois procurée une autre ſervante. Elle eſt parente de madame Sinclair; c'eſt le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités, mais en lui reconnoiſſant un grand défaut, qui eſt de ne ſavoir ni lire, ni écrire. Cette partie de ſon éducation, dit-elle, a été négligée dans

sa jeunesse, quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, & que, pour la discrétion, la douceur, la fidélité, son caractère ne laisse rien à désirer.

Je lui passe aisément son défaut. Elle est d'une figure très-revenante, trop jolie même pour une femme-de-chambre, Mais ce qui me plaît le moins en elle, c'est un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de semblable; & je crains d'y avoir démêlé une sorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement singulier; & pour une femme accoutumée au séjour de Londres, ses déférences me paroissent trop étudiées. Mais on ne fait pas des yeux soi-même; & je ne lui vois rien, d'ailleurs, que de civil & d'obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne sera pas long-tems avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Comment pouvois-je m'en défendre, en présence de sa parente, & lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, & que je souhaitois qu'il le regardât de même: que je pourrois le voir & l'écouter dans la salle à manger; mais

que je demandois en grâce de n'être point interrompue chez moi. Il s'est retiré très-respectueusement vers la porte ; mais il s'y est arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques momens d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu que, s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à descendre ; mais que, s'il ne sortoit pas à l'heure même, dans cette vue, j'étois bien aise de finir ma lettre à miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte pour me solliciter de le dégager de sa promesse. Mais l'en dispenser pour un tems, c'est lui donner main-levée pour toujours. Il paroît persuadé qu'une espèce d'approbation, que j'ai donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend que, pour une femme qui s'embarque une fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grâce accordée est le prélude d'une autre grâce. Depuis dimanche dernier, il n'a pas cessé de se plaindre de la distance où je le tiens : il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute : il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation :

& cependant il eſt déjà bien loin lui-même de cette tendreſſe reſpectueuſe (ſi ces deux mots peuvent s'accorder) qui m'a portée à quelques aveux dont il ſemble ſe prévaloit.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle ſervante eſt venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit deſcendre, mais que j'avois une lettre à continuer; & lui témoignant à lui-même que je me ſentois auſſi peu d'inclination pour le ſouper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuſes aux dames de la maiſon pour l'un & pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaiſir de leur apprendre que mon deſſein étoit de vivre auſſi retirée qu'il me feroit poſſible; & que je promettois, néanmoins, de deſcendre, le matin, pour déjeûner avec la veuve & ſes nièces.

Il m'a demandé ſi je ne craignois pas que cette affectation, ſur-tout pour le ſouper, ne me donnât un air un peu ſingulier dans une maiſon étrangère.

Vous ſavez, lui ai-je dit, & vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le ſoir. Mes eſprits ſont abattus. Je vous demande en grâce de ne me preſſer jamais contre mon inclination. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer madame Sinclair & ſes nièces de mes petites ſingularités. Avec un peu de complaiſance, elles

me les pardonneront. Je ne ſuis pas venue ici pour faire de nouvelles connoiſſances.

J'ai viſité tous les livres qui ſe trouvent dans mon cabinet. J'en ſuis fort ſatisfaite, & je n'en ai que meilleure opinion de mes hôteſſes. Le nom de madame Sinclair eſt ſur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui ſont des livres d'hiſtoire, de poéſie, ou de littérature légère, portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*; c'eſt-à-dire des deux nièces.

Je ſuis fort en colère contre M. Lovelace; & vous conviendrez que ce n'eſt pas ſans raiſon, lorſque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une converſation qui vient de finir; car ſes inſtances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la ſalle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit ſorti pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit paru d'autant plus néceſſaire, qu'il me ſuppoſoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, & que je ne penſois point qu'il voulut prendre ſon logement dans la même maiſon que moi. Mais qu'avoit-il recueilli de ſes informations?

Il étoit assez satisfait, au fond, de tout ce qu'il avoit appris. Cependant, comme il savoit de moi-même que, suivant l'opinion de miss Howe, mon frère n'avoit point encore abandonné son plan, & comme la veuve, qui ne vivoit que de ses loyers, avoit, dans le même corps-de-logis que j'occupois, d'autres appartemens, qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoissoit pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour long-tems; à moins que je n'aimasse mieux chercher une autre maison.

Jusques-là, tout alloit assez bien; mais, n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de se loger dans la maison, je lui ai demandé nettement quelle étoit là-dessus son intention. Il m'a confessé, sans détour, que, dans les conjonctures présentes, si je ne pensois point à changer de logement, il ne pouvoit consentir à s'éloigner de moi six heures entières, & qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de chercher une maison, & de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir! nous! notre! M. Lovelace, dans quel sens, s'il vous plaît....

Mais, chère Clarisse, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre..... A la vérité, je crains à demi, d'avoir été trop vîte, & j'ai tort, peut-être, de ne vous avoir pas consultée; mais, comme tous mes amis de Londres, sont persuadés, suivant la lettre de Doleman, que nous sommes déjà mariés....

Qu'entends-je? Assurément, monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace....

Ecoutez-moi, très-chère Clarisse.... Vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de vous engager dans une démarche précipitée; cependant, le projet de votre frère n'est rien moins qu'abandonné. J'apprends que Singleton est actuellement à Londres; qu'il a son vaisseau à Rotherhith; que votre frère a disparu du château d'Harlove. S'ils peuvent se persuader une fois que nous sommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux-mêmes. Je suis porté à bien juger du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que, plus elle est honnête femme,

plus le danger feroit grand de fa part, fi l'agent de votre frère venoit à nous découvrir; puifqu'il en fera plus aifé de lui perfuader que fa confcience l'oblige de prendre le parti d'une famille contre une jeune perfonne qui s'oppofe aux volontés de fes proches : aulieu que, nous croyant mariés, fa probité même devient une défenfe pour nous & la mettra infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris foin d'ailleurs, de lui expliquer, par de bonnes raifons, pourquoi nous n'occupons pas encore le même appartement.

Ce difcours m'a mife hors de moi-même; j'ai voulu le quitter dans ma colère : mais il s'y eft oppofé avec refpect. Que pouvois-je faire? où trouver un afile, lorfque la nuit commençoit à s'approcher?

Vous m'étonnez, lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours? Vous ne vous plaifez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puifque je fuis forcée de fouffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère Clariffe! avois-je befoin de vous faire ce récit? & ne pouvois-je pas me loger dans cette maifon, fans que vous en euffiez

la moindre défiance, si je ne m'étois pas proposé de soumettre à votre jugement toutes mes démarches? Voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ses nièces & devant votre nouvelle servante : qu'à la vérité nous nous étions mariés secrètement à Hertford; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un serment solennel que je suis résolu d'observer religieusement, de me contenter d'un appartement séparé, & de loger même dans une maison différente jusqu'au succès d'une certaine réconciliation, qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la sainteté de mes intentions, & que ma seule vue est d'éviter toutes sortes de fâcheux accidens, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins solennellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistoit encore que dans la foi donnée; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite, il m'a fait vœu, à moi-même, de s'en tenir fidellement aux mêmes règles.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impossible d'approuver son roman, & la nécessité à laquelle il vouloit m'assujettir de paroître ce que je ne suis point; que chaque pas que je lui voyois

faire étoit tortueux ; que, s'il ne pouvoit se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeois qu'il rétractât toutes ses fables, & qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se rétracter ; & loin de passer condamnation sur le fond même de son entreprise, il a continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Hé ! d'où peut venir, a-t-il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient si simple ? Vous savez que, si je souhaite d'éviter votre frère, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre ; mon premier mouvement seroit de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter, & que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais, puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chère Clarisse, que je vous presse de nommer un jour, un jour moins éloigné où mon récit puisse devenir une heureuse vérité ! Ah ! que n'est-ce demain ? Au nom de dieu, mademoiselle, que ce soit demain ! sinon, (étoit-ce à lui, ma chère, à dire *sinon* avant

que j'eusse répondu ?) je vous demande en grâce, du moins s'il ne m'échappe rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeûner, ce que vous nommez ma fable. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, & ne faites pas difficulté de m'exposer à la confusion que je mériterai. Je le répète encore une fois; quelle autre vue puis-je me proposer que celle de vous servir, par cet expédient? Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vraisemblables, pour le repos de votre esprit, & pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? que pouvois-je faire? Je crois véritablement que, s'il avoit recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pu consentir, malgré mes justes mécontentemens, à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solennel que la salle où nous étions. Mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais, pour m'attacher à cette résolution.

HÉLAS! ma chère, qu'il eſt inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorſqu'on s'eſt livré au pouvoir de ce ſexe! Après m'avoir quittée à ma prière, il eſt deſcendu juſqu'à l'heure du ſouper; & me faiſant redemander alors un moment d'*audience*, comme il l'appelle, il m'a ſuppliée de lui laiſſer paſſer ici cette ſeule nuit, en me promettant de partir demain après le déjeûner, pour ſe rendre auprès de milord M....., ou à Edgware, chez ſon ami Belford. Si je m'y oppoſois abſolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à ſouper; & demain il eſpéroit de me revoir avant huit heures. Mais il s'eſt hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maiſon, mon refus leur paroîtroit ſingulier, d'autant plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois ſeulement, & par la raiſon qu'il m'avoit expliquée : qu'au reſte, rien ne m'obligeoit d'y demeurer deux jours, ſi je prenois quelque dégoût pour la veuve & pour ſes nièces dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la réſolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que, dans les circonſtances qu'il me repréſentoit, on pouvoit m'accuſer de pouſſer la délicateſſe trop loin; ſans compter que je n'étois pas ſûre de le trouver diſpoſé à m'obéir;

car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il étoit résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, & que j'ai commencé à recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a semblé que je ne devois pas quereller avec lui, si je pouvois l'éviter; surtout, lorsqu'il ne demandoit qu'une seule nuit, & qu'il auroit pu demeurer sans ma participation : ajoutez que, suivant votre opinion, la défiance que le fier personnage a de mes sentimens, m'obligera probablement de me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me restoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie : il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien; mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant vous m'assurez que votre résolution est de partir demain. Vous savez que j'ai été fort mal. Ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très-peu satisfaite du roman que vous avez fait ici; & je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant, pour unique faveur de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, & Dorcas est venue pour recevoir mes ordres: je lui ai dit que je ne demandois pas une assiduité gênante, & que mon usage est de m'habiller & de me déshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme si cette réponse étoit venue de quelque dégoût ; & toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire & de m'obliger. Je l'ai assurée qu'elle y réussiroit aisément, & que je lui ferois connoître de tems en tems quels services je désirois d'elle; mais que, pour cette nuit, je ne lui en demandois aucun.

Elle est non-seulement fort jolie, mais civile dans ses manières & dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la partie de la politesse. Mais il est étrange que les pères & les mères fassent si peu de cas d'une autre partie plus précieuse pour les filles, qui consiste dans la culture de l'esprit, d'où découleroient naturellement toutes les autres grâces.

Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, j'ai

visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet & la garde-robe; & n'y ayant rien découvert qui puisse me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

MADAME Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'appartement, & me souhaiter une heureuse nuit. Elle m'a témoigné son regret & celui de ses nièces, d'être privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur ses louanges, & m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin qu'il y avoit peu d'apparence que nous fissions chez elle un long séjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de respect, plus grandes, il me semble, que la différence de nos âges ne le demande, sur-tout de la femme d'un officier de considération, qui, dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, n'a rien qui sente l'abaissement.

Si vous êtes résolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défense, ayez la bonté d'adresser vos lettres à miss Letitia Beaumont, chez M. Wilson, dans Pall-Mall. C'est M. Lovelace qui me propose cette adresse, sans savoir que vous m'avez priée de faire passer notre correspondance par une main tierce. Comme son motif est d'empêcher que mon frère ne puisse découvrir nos traces, je suis bien aise d'avoir cette preuve, & plusieurs autres, qu'il ne pense point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Etes-vous informée de la santé de ma pauvre Hannah ?

M. Lovelace est si fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de soin le sceau de nos lettres. Si je le trouvois infidelle sur ce point, il n'y auroit pas de bassesse dont je ne le crusse capable, & je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.



LETTRE

LETTRE CL.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Jeudi au soir, 27 avril.

(Cette lettre fut envoyée, sous une même enveloppe, avec les deux dernières de miss Howe).

Je reçois vos dépèches des mains de M. Hickman, qui me donne en même tems un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le secours de la poste, de vous écrire tous les jours. Un honnête coquetier, nommé *Simon Collins*, que je charge de cette lettre & des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque semaine le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commissions, il pourra prendre chez Wilson ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations sont extrêmement vives sur votre arrivée à Londres & sur le rétablissement de votre santé. L'occasion me presse. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je suis très-fâchée que votre Hannah ne puisse être auprès de vous. Elle est encore très-mal, quoique sans danger.

Il me tarde beaucoup de ſavoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maiſon. Si ce ne ſont pas des gens d'honneur, un déjeûner vous ſuffira pour les démaſquer.

Je ne ſais que vous dire ſur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raiſons me paroiſſent plauſibles ; mais il aime les inventions & les expédiens bizarres.

Soit que vous conceviez de l'eſtime, ou non, pour vos hôteſſes, il faut prendre garde que votre noble franchiſe ne vous en faſſe des ennemies. Vous êtes dans le monde à préſent; ſongez-y bien.

Je ſuis ravie que vous ayez eu la penſée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ſes offres. Mon étonnement, c'eſt qu'il ne l'ait pas fait. Mais, s'il diffère, & s'il ne le fait pas d'une manière que vous puiſſiez accepter, ne penſez point à demeurer plus long-tems avec lui.

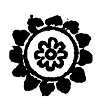
Attendez-vous, ma chère, à préſent qu'il a gagné du terrein, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonſtances qui vous laiſſent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloigne-

ment. S'il s'échappoit à la moindre familiarité... mais l'avis est superflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profession, c'est qu'il doit être persuadé que sa fable augmentera votre vigilance.

Reposez-vous sur le soin avec lequel j'examinerai le sceau de vos lettres. S'il est capable, comme vous dites, d'une bassesse sur ce point, il le sera de toutes les autres. Mais il est impossible qu'il ne soit qu'un infâme, pour une personne de votre mérite, de votre naissance & de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de sa propre famille comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel, néanmoins, que votre mariage fût célébré! C'est le plus ardent de mes souhaits.

ANNE HOWE.



LETTRE CLI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Jeudi, à 8 heures du matin.

MON chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorsque je considère avec quelle hardiesse il se flatte que je servirai comme de témoin passif pour confirmer la vérité de son odieuse fable. Il se trompe s'il la croit propre à m'inspirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vue, comme je le reconnoîtrai facilement, de hâter mes résolutions en sa faveur, par l'embarras que j'aurai à soutenir le nouveau rôle qu'il veut m'imposer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma santé par Dorcas, & la permission de m'entretenir un moment dans la salle à manger; apparemment pour découvrir si je serai de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu que, devant le voir bientôt, je le priois de modérer cette impatience.

A dix heures.

JE me suis efforcée, en descendant, de composer mon visage, & de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La veuve & ses deux

nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de distinction. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agrémens dans la figure; mais j'ai cru remarquer un peu de réserve dans leurs manières : tandis que M. Lovelace en avoit d'aussi aisées avec elles, que si leur connoissance eût été plus ancienne; & cela, je ne puis le désavouer, avec beaucoup de grace. C'est l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, sur ceux qui ne sont pas sortis du royaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du lieutenant-colonel son mari; & pendant son discours, elle a porté deux ou trois fois son mouchoir à ses yeux. Je voudrois, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'eût mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit son intention; mais je ne me suis point apperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari que j'aimasse autant qu'elle avoit aimé son cher colonel; & le mouchoir a recommencé son office.

On ne sauroit douter qu'il ne soit fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, & de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans une situation difficile, qui l'expose aux insultes des ames basses & ingrates. C'est

le cas où la veuve s'est représentée, après la mort du sien; & je n'ai pu me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chère, que j'ai le cœur libre & ouvert, & que naturellement ma contenance l'est aussi : du moins, c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorsque je me sens du goût pour quelque personne de mon sexe, je me livre sans réserve, j'encourage les ouvertures mutuelles, & je prends plaisir à dissiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité intime, sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, & tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avoient combattu un léger soupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoissoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué plusieurs coups-d'œil, qu'il leur jetoit à la dérobée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondoient; & je puis dire que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissés tout d'un coup, sans pouvoir soutenir mes observations.

La veuve m'adressoit tous ses discours comme à madame Lovelace. Je le souffrois, mais impatiemment. Une fois elle m'a témoigné, avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remercîmens, combien elle étoit surprise qu'il y eût quelque vœu, quelque raison assez puissante

sur un couple si charmant, comme elle nous appeloit lui & moi, pour nous obliger de *faire lit à part*.

Les yeux des deux nièces, dans cette occasion, m'ont fait baisser les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne se reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y pensant mieux, qu'il n'y ait point eu de témérité dans ma censure? Je ne doute pas qu'il ne se trouve quantité de personnes véritablement modestes qui, par leur rougeur, dans une accusation injurieuse, ont excité les soupçons de ceux qui ne sont pas capables de distinguer entre la confusion qui suit le crime, & ce noble ressentiment qui colore le visage d'une belle ame, à la seule pensée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me souviens d'avoir lu qu'un fameux romain, après avoir triomphé d'une partie du monde, dont il a tiré son surnom, se voyant accusé d'une action vile, aima mieux souffrir le bannissement, seule punition qu'il avoit à redouter s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement son innocence en question. Croyez-vous, ma chère, que ce grand Scipion l'africain, ne rougit pas d'indignation, lorsqu'il eût appris qu'on osoit l'accuser?

Pendant que la veuve me témoignoit son admirable étonnement, M. Lovelace me regardoit

d'un air malicieux, pour obſerver comment je prendrois ce diſcours. Enſuite, il a prié les trois dames de remarquer que ſon reſpect pour ma volonté, en me nommant ſa chère ame, avoit plus de pouvoir ſur lui que le ferment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de répondre, avec auſſi peu de ménagement pour la veuve que pour lui, qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un ferment au ſecond rang, quelque ſorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon obſervation étoit juſte, a dit miſs Martin ; & rien ne pouvoit excuſer la violation d'un ferment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'égliſe la plus proche, & j'ai marqué du regret d'avoir été trop long-tems ſans aſſiſter au ſervice divin. On m'a nommé l'égliſe de Saint-James, celle de Sainte-Anne, & une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient ſouvent à Saint-James, parce que l'aſſemblée y étoit belle, & les prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la chapelle royale étoit l'égliſe qu'il fréquentoit le plus, lorſqu'il étoit à Londres. Pauvre homme ! je ne m'attendois pas d'apprendre qu'il *fréquentât* quelque égliſe. Je lui ai demandé ſi la préſence d'un roi viſible ne diminuoit pas l'attention qu'on devoit au maître

invisible des rois? Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet sur ceux que la curiosité de voir la famille royale amenoit à la chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vu autant de visages contrits que dans toute autre église. Et pourquoi non? Les courtisans & les voisins de la cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pu m'empêcher de répondre, que personne ne doutoit qu'il ne sût choisir parfaitement sa compagnie.

Votre serviteur, mademoiselle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais se tournant vers la veuve & ses nièces: lorsque nous nous connoîtrons mieux, mesdames, vous aurez souvent l'occasion d'observer que ma chère ame ne m'épargne point sur cet article. Je l'admire autant dans ses reproches, que je suis passionné pour son approbation.

Miss Horton a remarqué que chaque chose avoit son tems; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué miss Martin; & Shakespear dit fort bien que la *jeunesse est le printems de la vie, la fleur des années.* Elle a prononcé ces vers d'un ton théatral. Elle ne

pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il est passionné pour les louanges : plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant il mérite assez les louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé, & la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur; il s'est mis à chanter les vers suivans, qui sont, nous a-t-il dit, de Congreve (*) :

« La jeunesse apporte mille plaisirs, qui » s'envolent à l'approche de la vieillesse; des » douceurs charmantes, qui naissent en foule » dans le sein du printems, & qui meurent » dans les froids embrassemens de l'hiver ».

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse en le pressant de recommencer; & sa complaisance les a fixés dans ma mémoire.

On a parlé de repas & d'alimens. La veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter; que mon inclination me portoit souvent à dîner seule, & d'un morceau qu'on

(*) Poëte fort galant.

m'enverroit de chaque plat. Mais il est inutile de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvée fort singulière. Comme je ne les ai pas assez goûtées pour changer de résolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a causé peu d'inquiétude; d'autant moins que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je serois fort à plaindre, si je ne pouvois vivre avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit leur apprendre mon histoire, & qu'elles sauroient alors comment elles pouvoient entrer dans mes vues. Et s'adressant à moi; cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec son air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, & vos hautes idées d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans le trouble où vous êtes. Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant sans doute que ce langage me déplaisoit; & saisissant ma main, il me l'a baisée.

Je l'ai laissé avec les dames, & je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt à ce moment de sa part. Il va

monter à cheval : il me demande la permiſſion de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour deſcendre dans la ſalle à manger.

Je l'ai trouvé aſſez bien dans ſon habit de campagne.

Il a voulu ſavoir quel jugement je portois des femmes de la maiſon. Je lui ai dit que je n'avois pas de reproche conſidérable à leur faire; mais que ma ſituation ne devant pas me donner d'empreſſement pour les nouvelles connoiſſances, j'en aurois peu pour leur ſociété; & que je le priois particulièrement de me ſeconder, dans le déſir que j'avois de déjeûner & de ſouper ſeule. Il m'a répondu que, ſi c'étoit ma réſolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée; que mes hôteſſes n'étoient pas des perſonnes aſſez importantes pour mériter de grands égards dans les points où ma ſatisfaction ſeroit intéreſſée; & que, pour peu que je priſſe de dégoût pour elles en les connoiſſant mieux, il eſpéroit que je ne balancerois pas à choiſir un autre logement.

Il m'a témoigné, par des expreſſions fort vives, le regret qu'il avoit de me quitter. Ce n'étoit que pour ſe ſoumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impoſſible de s'y réſoudre, pendant que le complot de mon frère ſubſiſtoit

encore, si je n'avois eu la bonté de confirmer, du moins par mon silence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. Cette idée avoit attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue, par le projet de mon frère, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pouvois écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe me rendroit plus tranquille; que je méditois quelques propositions, par rapport à la terre de mon grand-père, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; & que j'espérois que son absence seroit assez longue pour me donner le tems d'écrire & de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit; mais c'étoit une promesse à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvemens de Singleton & de mon frère. S'il ne voyoit aucun sujet de crainte après son retour, il se rendroit directement dans Berkshire, d'où il se promettoit d'amener miss Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt

que je n'y paroissois disposée. Je l'ai assuré que je regarderois la compagnie de sa cousine comme une grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est venue de lui-même.

Il m'a pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet-de-chambre, pendant son absence; afin que, s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, j'aie sur sur le champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il y avoit laissé sans que je m'en fusse apperçue. Soyez sûre qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à présent beaucoup mieux disposée que je ne l'étois en sa faveur. Lorsque les défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de générosité se porte lui-même, par une espèce de réparation, à juger avantageusement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe sur-tout avec plaisir que, s'il parle des dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentimens d'un

homme pour ses parentes peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des manières obligeantes après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chère, je me vois au point d'être assez contente de lui; d'où je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractère. Telles sont du moins mes réflexions. Puissiez-vous, ma chère, être toujours heureuse dans les vôtres!

CL. HARLOVE.

(M. Lovelace, dans une lettre de la même date à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit; de faire passer, dans la maison, Clarisse pour sa femme, & de coucher une nuit sous le même toit. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste, par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît que le rôle qu'il joue n'est pas celui des bons anges: mais, après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra porter ses avantages plus loin.

Le détail qu'il fait de ses débats avec Clarisse diffère peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout son mérite, par rap-

port à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps & d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeûner. Elle commence dans ces termes :

» Te peindrai-je l'air noble, l'air serein, & » le port charmant de ma déesse, en descendant » vers la compagnie qui l'attendoit? Son appro» che imposoit le respect aux yeux, le silence » aux lèvres tremblantes, & le mouvement aux » genoux, pour se plier d'eux-mêmes : tandis » qu'armée du sentiment de son mérite & de » sa supériorité, elle s'avançoit, comme une » reine au milieu de ses vassaux; sans fierté » néanmoins, & sans hauteur, comme si la » dignité lui étoit naturelle & les graces une » habitude ».

Il observe la jalousie de Sally Martin, & de Polly Horton, en voyant son respect pour miss Clarisse. Ces deux filles, ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, & s'étant livrées au goût du plaisir, étoient devenues facilement la proie de ses artifices. Elles s'étoient associées depuis quelque tems avec madame Sinclair, pour attendre l'occasion de se faire des amans; & suivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avoient

n'avoient point encore effacé, dans leur cœur, ce ſentiment de diſtinction qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.

« Qu'il eſt difficile, dit-il, de faire ſouſcrire » une femme à une préférence qui la bleſſe, » quelque juſte qu'elle puiſſe être, ſur-tout, » lorſque l'amour y eſt intéreſſé! Cette petite » enragée de Sally a l'inſolence de ſe comparer » à un ange, en confeſſant néanmoins que c'eſt » un ange. Gardez-vous, m'a-t-elle dit, je » vous en avertis, M. Lovelace, de vous livrer » devant moi à vos tranſports extravagans de » tendreſſe pour cette fière & ſombre beauté: » je ne le ſoutiendrois pas. Enſuite, elle n'a » pas manqué de me rappeler ſes premiers ſa- » crifices. Quel bruit ce ſexe fait pour moins » que rien! Otons les agrémens de l'intrigue; » dis-moi, je te prie, Belford, ce que les » femmes font de ſi merveilleux pour nous.

» Mais tu ferois ſurpris toi-même des efforts » que ces deux créatures font pour m'animer. » Une femme tombée, cher Belford, devient » plus *diable* que le plus méchant d'entre nous. » Elle eſt au-deſſus des remords. C'eſt où je » ne ſuis point; & je t'aſſure qu'elles ne par- » viendront jamais, quoiqu'aidées de tout le » pouvoir infernal, à me faire traiter cette » admirable fille avec indignité, autant du moins

» que l'indignité peut être distinguée des épreu-
» ves, qui m'apprendront si c'est une femme ou
» un ange.

» Je ne suis qu'un poltron, si j'en crois ces
» deux coquines. Je l'aurois déjà, si je le voulois.
» Si je la traitois comme un composé de chair
» & de sang, je la trouverois telle en effet. Elles
» m'avoient cru bien instruit, si quelqu'un l'est
» au monde, que faire une déesse d'une femme,
» c'est être sûr qu'elle prendra les airs d'une
» déesse; que lui donner du pouvoir, c'est l'au-
» toriser à l'employer sur celui qui le donne,
» si l'abus ne va pas plus loin; & l'on m'a cité
» la femme de notre ami, qui tient, comme
» tu sais, le plus complaisant des maris dans
» une respectueuse distance, & qui fait les
» yeux doux à un brutal de laquais. Je me suis
» vivement emporté contre tous ces blasphêmes.
» Je leur ai dit qu'elles me feroient haïr leur
» maison, & prendre le parti d'en retirer ma
» charmante. Sur ma foi, Belford, je commence
» à me repentir de l'y avoir amenée. Il est vrai
» que, sans connoître le fond de leur cœur,
» elle est déjà résolue d'avoir avec elles aussi peu
» de commerce qu'elle pourra. Je n'en suis pas
» fâché; car la jalousie n'échappe guère aux yeux
» d'une femme; & Sally n'a pas le moindre
» empire sur elle-même ».

LETTRE CLII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Vendredi, 28 avril.

M. Lovelace est déjà revenu. Il apporte le complot de mon frère pour prétexte. Mais je ne puis prendre une si courte absence que pour une manière d'éluder sa promesse ; sur-tout, après le soin qu'il avoit eu de se précautionner ici, & n'ignorant pas que je m'étois proposé de garder soigneusement ma chambre. Je ne puis supporter d'être jouée. J'ai insisté, avec beaucoup de mécontentement, sur son départ pour Berkshire, & sur la parole qu'il m'avoit donnée de proposer le voyage de Londres à sa cousine.

O ma chère vie ! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre présence ? Il m'est impossible de m'éloigner aussi long-tems que vous semblez le désirer. Je ne me suis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware ; & mes justes craintes, dans une crise si pressante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous représentez-vous ce qui se passe dans un esprit alarmé, qui tremble pour tout ce qu'il a de cher & de précieux au monde ? Vous m'avez parlé d'écrire à

votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez jusqu'après l'heureuse cérémonie, qui m'autorisera sans doute à donner du poids à vos demandes. Aussi-tôt que votre famille sera informée de notre mariage, tous les complots de votre frère s'évanouiront; & votre père, votre mère, vos oncles, ne penseront qu'à se réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le sceau à mon bonheur? quelle raison, encore une fois avez-vous de me bannir de votre présence? si je vous ai jetée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la satisfaction de vous en tirer avec honneur?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentois à lui faire quelque réponse qui ne parût pas rejeter tout-à-fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, a-t-il repris, quel est mon dessein. Si vous l'approuvez, j'irai sur le champ faire la revue de toutes les nouvelles places & des plus belles rues, & je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque maison qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, & je lèverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite, ayez la bonté de fixer un jour, soit avant, soit après notre établissement, pour me rendre le plus heureux de tous les hom-

mes. Que manquera-t-il alors à notre ſituation ? Vous recevrez dans votre propre maiſon, ſi je puis la meubler auſſi promptement que je le déſire, les félicitations de tous mes parens. Miſs Charlotte ſe rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de tems, vous choiſirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, en premier, en ſecond, en troiſième rang, pendant les premiers mois de la belle ſaiſon. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure ; & nous n'aurons plus plus autour de nous, qu'une chaîne continuelle de plaiſirs. Ah ! chère Clariſſe, prenez-moi près de vous, aulieu de me condamner au banniſſement ; & faites que je ſois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les inſtances ne tomboient pas ici ſur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, & j'en ai repris plus aiſément mes eſprits. Cependant, je ne lui ai pas donné ſujet de ſe plaindre que j'euſſe refuſé l'offre de chercher une maiſon.

Il eſt ſorti dans cette vue. Mais j'apprends qu'il ſe propoſe de paſſer ici la nuit ; & s'il y paſſe celle-ci, je dois m'attendre que lorſqu'il fera quelque ſéjour à la ville, il y paſſera toutes les autres. Comme les portes & les fenêtres de mon appartement ſont à l'épreuve ; qu'il ne m'a

donné jusqu'à présent aucun sujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de mon frère; que les gens de la maison sont fort obligeans & fort civils, particulièrement miss Horton, qui paroît avoir conçu beaucoup de goût pour moi, & qui a plus de douceur que miss Martin dans l'humeur & dans les manières; enfin, comme tout a pris une apparence supportable, je m'imagine que je ne pourrois insister sur sa promesse, sans un air excessif d'affectation, & sans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raisons pour justifier ses volontés. Ainsi, je crois que je ne prendrai pas connoissance du dessein qu'il a de se loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous pensez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu son billet de banque au moment de son arrivée.

Vendredi, au soir.

Il a vu trois ou quatre maisons, dont aucune ne lui a plu. Mais on lui a parlé d'une autre, qui promet quelque chose, dit-il, & dont il sera mieux informé demain.

Samedi, à midi.

Il a pris des informations. Il a même déjà

vu la maison dont on lui avoit parlé hier au soir. La propriétaire est une jeune veuve, qui est inconsolable de la mort de son mari. Elle se nomme madame Fretcheville. Les meubles sont du meilleur goût, n'étant faits que depuis six mois. Si je ne les trouve pas à mon gré, ils peuvent être loués pour quelque tems, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison & faire marché sur le champ pour acheter les meubles.

La dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartemens d'en haut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés pour se rendre dans une de ses terres, où elle se propose de vivre retirée. Elle pense à partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le sallon & deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait fait voir à M. Lovelace, sont d'une parfaite élégance. On lui a dit que tout le reste y répond. Les offices sont commodes; les remises & l'écurie fort bien situées. Il sera fort impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; & s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de miladi Lawrance, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle sollicite à la chancellerie. Mais elle ne laisse pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeans. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occasion de me dire qu'il se flattoit que leurs désirs & les siens seroient bientôt remplis : mais, quoique le moment fût si favorable, il ne m'a pas pressée pour le jour. C'est ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empressement pour la célébration.

Il m'a demandé en grâce de lui accorder ma compagnie, à lui & à quatre de ses meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici, lundi prochain. Miss Martin & miss Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles sont engagées d'un autre côté, pour une fête annuelle, avec les deux filles du colonel Solcombe & deux nièces du chevalier Holmes. Mais il aura madame Sinclair, qui lui a fait espérer d'avoir aussi miss Partington, jeune demoiselle d'un mérite & d'une fortune distingués, dont il paroît que le colonel Sinclair a été le tuteur jusqu'à sa mort, & qui donne, par cette raison, le nom de *maman* à madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en dispenser. Il m'a mise,

lui ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée; & je voudrois voir aussi peu de gens qu'il me sera possible, qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il se garderoit bien de me presser, si j'y avois trop de répugnance; mais que c'étoient effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite & bien établis dans le monde, qui mouroient d'envie de me voir : qu'à la vérité ils croyoient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais avec les restrictions qu'il avoit expliquées à madame Sinclair; & que je pouvois compter, d'ailleurs, que sa politesse seroit portée devant eux jusqu'au plus profond respect.

Lorsqu'il s'est bien résolu à quelque chose, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner son idée. Cependant je ne veux pas être donnée en spectacle, si je puis l'empêcher; sur-tout à des gens dont le caractère & les principes me sont très-suspects. Adieu, très-chère amie, objet presque unique de mes tendres affections.

CL. HARLOVE.

(*La lettre suivante est de M. Lovelace à son ami Belford, auquel il fait à peu-près le même détail qu'on vient de lire. Il l'invite à sa collation, pour le lundi suivant*).

Mowbray, Tourville & Belton, dit-il, brûlent de voir ma déeſſe, & feront de la partie. Elle m'a refuſé; mais je t'aſſure qu'elle ne laiſſera pas d'en être. Tu auras le plaiſir de voir l'orgueil & la gloire des Harlove, mes ennemis implacables; & tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai ſouvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne ſortira pas de ſes lèvres une ordure ni un mot équivoque. Elle ſe compoſe devant ma belle. Tous ſes traits ſe reſſerrent, & ſon gros viſage devient un vrai théâtre de minauderies. Sa voix, qui eſt un tonnerre quand il lui plaît, ſe fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de ſe plier à la civilité, deviennent ſouples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ſes gros bras croiſés devant elle; & ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à la faire aſſeoir en préſence de la déeſſe.

Je m'occupe à vous dreſſer, à tous, des inſtructions pour lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial, & qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le ſoin de contenir les trois autres.

Samedi, au soir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au secours, monsieur! s'est écriée Dorcas en descendant de chez sa maîtresse : madame est résolue d'aller demain à l'église. J'étois à jouer en bas avec les femmes. À l'église! ai-je dit; & j'ai posé mes cartes sur la table. A l'église! ont répété mes compagnes, en jetant un regard l'une sur l'autre. Notre partie est demeurée là pour ce soir. Qui se seroit attendu à ce caprice? sans avis! sans la moindre question! avant l'arrivée de ses habits! sans avoir demandé ma permission...... Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme! Quoi! cette belle personne ne considère donc pas qu'aller à l'église, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi? Cependant, ne pas demander que je sorte avec elle, lorsqu'elle est persuadée que Singleton & son frère sont aux aguets pour l'enlever! facile à reconnoître par ses habits, par sa taille, par ses traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre! à l'église encore, plutôt que dans tout autre lieu! cette fille a-t-elle le diable au corps? C'est le blasphême qui m'est échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les instructions que j'ai

méditées pour ta conduite & celle de tes camarades, dans l'assemblée de mardi.

« Instructions pour Jean Belford, Richard » Mowbray, Thomas Belton & Jacques Tour- » ville, écuyers du corps de leur général Robert » Lovelace, le jour qu'ils seront admis à la pré- » sence de sa déesse ».

(Il leur donne plaisamment divers ordres ; entre lesquels il leur commande en particulier d'éviter toutes sortes d'expressions libres, & jusqu'aux termes équivoques).

« Vous savez, leur dit-il, que je ne vous » ai jamais permis d'obscénité dans le langage. » Il en sera tems lorsque nous deviendrons » vieux, & que nous ne serons capables que » de parler. Quoi! vous ai-je répété souvent, » ne pouvez-vous toucher le cœur d'une femme, » sans blesser ses oreilles?

» Il est inutile de vous avertir que votre respect » pour moi doit être extrême. Le serment de » fidélité vous y oblige. Et qui peut me voir » sans me respecter »?

(Il les instruit de leur rôle, à l'égard de miss Partington, & du caractère emprunté qu'elle doit soutenir).

« Vous la connoiſſez, dit-il. Avec des yeux » innocens, perſonne n'a plus de fineſſe & de » manége. N'oubliez pas, ſur-tout, que ma » belle ne porte pas d'autre nom que le mien, » & que la tante ſe nomme Sinclair, veuve d'un » lieutenant-colonel ».

(Il leur donne quantité d'autres avis bizarres, auxquels il ajoute, pour concluſion :)

« Cette chère perſonne eſt prodigieuſement » éclairée dans tout ce qui appartient à la théorie. » Mais vous comprenez qu'à ſon âge, c'eſt une » véritable novice pour les choſes de pratique. » Malgré toutes ſes lectures, j'oſe dire que, » juſqu'au moment qu'elle m'a connu, elle ne » s'étoit pas imaginé qu'il y eût au monde des » gens de notre eſpèce. Quel plaiſir n'aurai-je » pas d'obſerver ſon étonnement, lorſqu'elle ſe » verra dans une compagnie ſi nouvelle, & » qu'elle me trouvera le plus poli des cinq con- » vives » ?

Ces inſtructions ſuffiſent. Il me ſemble, à préſent, que tu es curieux de ſavoir quelles peuvent être mes vues, en riſquant de déplaire à ma belle & de lui inſpirer des craintes, après trois ou quatre jours de paix & de confiance. Il faut ſatisfaire ta curioſité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces la visite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connoître pour une fille douce & modeste, & qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. On sera long-tems à table. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si cette nuit même je ne serai pas assez heureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense? Les oiseaux les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante s'offense assez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile* ou *incivile*, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, si sa fureur se borne aux plaintes, & si je m'apperçois seulement qu'elle puisse soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr qu'elle est tout-à-fait à moi? Ma charmante est la délicatesse même. Je suis impatient de voir comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou l'autre de ces suppositions : & tu conviendras que, dans la

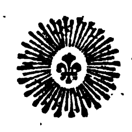
situation où je me trouve, il est juste que je me précautionne contre toutes sortes d'accidens. Je connois l'*anguille* que j'ai à retenir, & combien il est à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirois-je la bouche & les yeux, si je la voyois sauter de mes mains dans sa rivière bourbeuse; je veux dire, dans sa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer?

Voyons: laisse-moi compter combien j'aurai de personnes, après la nuit du lundi, qui seront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, & qu'elle n'a point eu d'autre vue, en quittant ses amis, que de prendre sérieusement mon nom, sans que sa propre famille puisse le désavouer? Premièrement, je puis faire fond sur tous mes gens, sur sa servante Dorcas, sur madame Sinclair, ses deux nièces & miss Partington.

Mais, comme tous ces témoins pourroient être suspects, voici le point capital. « Quatre » dignes officiers, nobles de personne & d'ori» gine, invités tel jour à une collation par » Robert Lovelace de Sandon-hall, écuyer; en » compagnie de Madelaine de Sinclair, veuve; » de Priscille Partington, fille nubille, & de » la dame complaignante, déposent, que ledit » Robert Lovelace s'est adressé plusieurs fois à

» ladite dame comme à sa femme; qu'ils se » sont adressés à elle, eux & d'autres, en » qualité de madame Lovelace, chacun lui fai- » sant des complimens & des félicitations sur » son mariage; que ces complimens & ces féli- » citations, elle les a reçus sans autres marques » de déplaisir & de répugnance, que celles qui » sont ordinaires aux jeunes mariées, c'est-à- » dire avec un peu de rougeur & d'agréable » confusion, qu'on pouvoit attribuer à l'em- » barras naturel dans ces circonstances ». Point d'emportemens, Belford, point de révolte contre ton chef. T'imagines-tu que j'aie amené ici cette chère personne pour n'en tirer aucun fruit?

Voilà une foible esquisse de mon plan. Applaudissez-moi, esprits subalternes, & reconnoissez Lovelace pour votre maître.



LETTRE CLIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 30 avril.

J'AI été à l'églife, Belford. Apprends même que je m'y fuis admirablement conduit. Ma déeffe eft contente de moi. J'ai donné une attention parfaite au fermon, & j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé & les paroiffiens. Mes yeux ne fe font pas trop égarés. Comment aurois-je eu peine à les gouverner, lorfqu'ils avoient devant eux le plus charmant & le plus aimable objet de l'univers ?

Chère créature ! que de ferveur, que de charmes dans fa piété ! je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'efpère que les prières d'une fi belle ame ne feront pas fans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chofe d'impofant dans le culte de la religion. Le dimanche eft une inftitution charmante, pour foutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour fur fept ; que cette loi eft raifonnable ! je crois qu'à la fin je ferai capable d'aller une fois le jour à l'églife. Ma réformation en ira plus vîte. Voir une multitude d'honnêtes gens qui fe réuniffent dans le même acte d'adoration ! c'eft

l'exercice d'un être qui penſe & qui ſent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorſque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois que, ſi j'allois conſtamment à l'égliſe, je pourrois les abandonner.

Il m'eſt venu de nouvelles inventions à la tête pendant le ſervice divin : mais j'y renonce, parce qu'elles ſont nées dans un ſi bon lieu. Excellente Clariſſe ! combien de ruines n'a-t-elle pas prévenues en m'attachant à elle, en rempliſſant toute mon attention ?

Mais je veux te raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous, dans ma première viſite du matin: & je te ferai enſuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'égliſe.

La permiſſion de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle étoit préparée pour ſortir. J'ai feint d'ignorer ſon intention; & j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informé.

Vous allez ſortir, mademoiſelle ? lui ai-je dit, d'un air indifférent.

Oui, monſieur; j'ai deſſein d'aller à l'égliſe.

J'eſpère, mademoiſelle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaiſe à porteurs, & ſe rendre à l'égliſe voiſine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'église voisine de chez madame Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair; & pour la ramener, à la vue de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maison! Il n'y avoit pas moyen d'y consentir. Cependant, j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse, & de l'accompagner à Saint-Paul.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement: elle m'a dit que, pour aller à Saint-Paul, elle pouvoit prendre un carrosse, & partir sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton & de son frère, & je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-tems que je n'ai été à l'église. Nous nous placerons dans différens bans; & la première fois que j'y retournerai, ce sera, j'espère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puisse recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections; mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me suis placé à sa vue, pour trouver le tems moins ennuyeux; car nous sommes arrivés

de bonne heure : & je me ſuis ſi bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le ſujet du ſermon étoit aſſez ſingulier : c'étoit l'hiſtoire d'un prophête, ou la parabole d'une jeune brebis enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit chèrement, & qui n'avoit pas d'autre plaiſir au monde. Le prophête avoit en vue d'inſpirer des remords à David, ſur ſon adultère avec Bethſabée, femme d'Urie, & ſur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout tems l'occaſion d'une infinité de déſordres. Enfin, lorſque le roi David eut juré, dans ſon indignation (tu vois, mon ami, que le roi David juroit : mais comment ſaurois-tu qui étoit le roi David ? l'hiſtoire eſt de la bible), auſſi-tôt, dis-je, qu'il eut juré de punir l'homme riche, le prophête, qui ſe nommoit Nathan, honnête perſonnage & de fort bon eſprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *Cet homme, c'eſt toi.* Par ma foi ! j'ai cru que le prédicateur jetoit directement les yeux ſur moi ; & les miens ſe ſont tournés au même moment ſur ma jeune brebis. Mais je dois dire auſſi que je me ſuis ſouvenu en même tems de mon *bouton de roſe :* après tout, ſur ce point, me ſuis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, & ceux qu'il auroit pu toucher avec plus d'avantage; car l'histoire est réellement fort touchante, & je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus : & je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence, à ma collation.

Dimanche au soir.

Nous avons dîné tous ensemble, dans la salle à manger de madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, & madame Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille. » D'abord, m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu » trop bonne idée de ces gens-là. Madame Sin» clair lui avoit semblé rebutante. Ses nièces » étoient de jeunes personnes avec lesquelles » elle n'auroit pas souhaité de liaison. Mais, » réellement, il ne falloit pas être trop précipité » dans les censures. Bien des gens gagnent à » se faire connoître. La veuve lui paroissoit » supportable (c'est toute la faveur qu'elle lui

» fait). Miſs Martin & miſs Horton ſont deux » jeunes filles de fort bon ſens, & qui ont » beaucoup de lecture. Ce que miſs Martin, » particulièrement, a dit du mariage & de » l'homme qui la recherche, étoit très-ſolide. » Avec de tels principes, elle ne ſauroit faire » une mauvaiſe femme ». Remarque, en paſſant, que le très-humble ſerviteur de Sally eſt un marchand de grande réputation, & qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une eſquiſſe de ton caractère, & de celui de mes trois autres écuyers, dans l'eſpérance d'exciter ſa curioſité à vous voir lundi. Je lui ai dit le mal comme le bien; autant pour m'exalter moi-même, & pour prévenir toutes les ſurpriſes, que pour lui apprendre quelle ſorte de perſonnages elle doit s'attendre à voir, ſi elle veut m'obliger. Par ſes obſervations ſur chacun de vous, je jugerai des meſures que j'aurai à garder, pour obtenir ou pour conſerver ſon eſtime. Je connoîtrai ce qui eſt de ſon goût, & ce qui ne l'eſt pas. Ainſi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes ſuperficielles, j'entrerai dans ſon cœur, & j'y prendrai langue pour mes eſpérances.

La maiſon ne ſera prête que dans trois ſemaines, Tout ſera fini dans cet intervalle, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui ſait ſi trois

jours ne feront pas l'affaire ? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire passer ici pour ma femme ? & l'autre, qui n'est pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour ? jamais une femme m'est-elle échappée lorsque j'ai pu me loger sous le même toit ? & la maison ? n'est-ce rien que la maison ? Et les gens ? Will (*) & Dorcas, qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit : bon ! trois heures.

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford ; quoiqu'au grand mécontentement de la belle. On lui a présenté, pour la première fois, miss Partington, qui s'est laissée engager pour demain ; mais à condition que ma charmante seroit de la partie. Quel moyen de refuser ? une jeune personne si aimable ! secondée par mes ardentes prières.

Mon impatience, à présent, est d'avoir vos opinions sur ma conquête. Si vous aimez des traits & des yeux pleins de flammes, quoique le cœur soit de glace, & qu'il n'ait point encore commencé à *s'amollir ;* si vous aimez un sens exquis, & le plus séduisant langage, qui coule entre des dents d'ivoire & des lèvres de corail ; un regard qui pénètre tout ; un son de voix qui est l'harmonie même ; un air de no-

(*) Son valet-de-chambre.

blesse, mêlé d'une douceur qui ne peut être décrite; une politesse qui ne sera jamais surpassée, s'il est possible qu'il y en ait jamais d'égale; vous trouverez toutes ces excellences, & cent fois plus, dans mon Hélène.

(*) « Contemplez cette majestueuse fabrique! » c'est un temple sacré dans sa naissance, & » bâti par des mains divines. Son ame est la » divinité qui l'habite; & l'édifice n'est pas in- » digne du dieu ».

Ou si tu veux une description plus douce, dans le style de Rowe:

» Elle offre tous les charmes des fleurs nou- » vellement écloses; une beauté sans tache, une » fraîcheur vive & douce, que rien ne ternit » encore : c'est l'image de la nature au premier » printems du monde ».

Adieu, mes quatre suppôts. Je vous attends demain, à six heures du soir.

(Miss Clarisse, dans une lettre datée du lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'église & ses remarques sur le sermon. Elle parle des femmes de la maison avec plus de goût que la première fois. Elle observe qu'elle ne voit chez elles que des personnes de distinction. Sous une

(*) Quatre vers de Driden.

autre date, elle déclare, qu'on ne lui a pas fait plaisir d'introduire chez elle miss Partington, & moins encore de l'avoir mise dans la nécessité d'assister à la collation de M. Lovelace. Elle prévoit, dit-elle, que c'est une soirée perdue.

LETTRE CLIV.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Lundi au soir, 1er. mai.

JE m'échappe, à ce moment, de la désagréable compagnie où je me suis vue engagée contre mon inclination. Comme je prendrois peu de plaisir à me rappeler le détail de la conversation, contentez vous de ce que je pourrai recueillir du souvenir qui me reste de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ses quatre amis, & de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober.

Les noms des quatre messieurs sont, Belton, Mowbray, Tourville & Belford. Madame Sinclair, miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, M. Lovelace & moi, faisoient le reste de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de miss Partington, du côté favorable, sur le témoignage de madame Sinclair & de ses nièces. J'ajouterai

quelques-unes de mes propres remarques sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-*elle* paru avec moins de désavantage : mais, malgré ses regards innocens, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour ce qui regarde la véritable modestie. A l'occasion de quelques discours, qui n'étoient pas assez libres pour mériter une censure ouverte, mais qui ne laissoient pas de renfermer quelque chose d'indécent pour des personnes bien élevées, j'ai observé que cette jeune demoiselle marquoit d'abord une sorte d'embarras; mais qu'ensuite, par un sourire ou par un coup-d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroissoit condamner, un grand nombre de libertés qui sont absurdes, si elles ne signifient rien, ou qui doivent passer pour des grossièretés offensantes si elles renferment quelque sens. Il est vrai que j'ai connu plusieurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de madame Sinclair, qui ne faisoient pas difficulté de passer aux hommes, & de se pardonner à elles-mêmes, des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une si grande facilité puisse s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractère distinctif de notre sexe. Si les paroles ne sont que le corps ou l'habit des

pensées, l'ame ne se fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres; mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de noblesse.

M. Belton a reçu son éducation à l'université, parce qu'il étoit destiné pour la robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le collége pour venir à la ville, où il prit aussi-tôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à veiller, & s'en fait gloire. Il a la passion du jeu, qui a dérangé ses affaires. Son âge ne passe pas trente ans. Son visage est d'un rouge ardent, un peu taché & boutonné. Les irrégularités de sa vie sensuelle paroissent la menacer d'une courte durée; car il est attaqué d'une toux sèche, qui ne marque pas des poumons fort sains: cependant, il affecte de rire lui-même, & de faire rire ses amis, de ces menaçans symptômes, qui devroient le rendre plus sérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle plusieurs langues, comme M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il est de bonne

maiſon : ſon âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute & bien priſe, les yeux vifs & le regard audacieux. Son front & ſa joue droite ſont défigurés par deux larges cicatrices. Il ſe met auſſi fort proprement. Il a toujours ſes gens autour de lui, les appelant ſans ceſſe, & les chargeant de quelque meſſage frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemple pendant le peu de tems que j'ai paſſé dans l'aſſemblée. Ils paroiſſent obſerver, tour-à-tour, le fier mouvement de ſes yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ſes ordres ; & j'ai cru remarquer qu'ils le ſervent en tremblant. Cependant cet homme paroît ſupportable avec ſes égaux. Il ne parle pas mal des ſpectacles & des amuſemens publics, ſur-tout de ceux des pays étrangers. Mais il a quelque choſe de romaneſque dans l'air & dans le langage ; & ſouvent il aſſure, avec beaucoup de force, des choſes qui n'ont aucune vraiſemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire ; c'eſt-à-dire qu'il badine librement ſur les choſes ſaintes, & qu'il fait profeſſion de haïr les prêtres de toutes ſortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'eſt un mot qui ne ſort preſque point de ſa bouche : mais il ne paroît pas qu'il reſpecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne sais à quelle occasion, la grâce de nous apprendre son âge. Il entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'ancienne maison; mais, dans sa personne & dans ses manières, il a plus de ce qu'on appelle *petit-maître*, qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix de tout ce qui sert à sa parure; mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur, & à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au-dehors, que le dedans occupe peu son attention. M. Lovelace dit qu'il danse parfaitement, qu'il est grand musicien, & que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs italiens & françois; &, pour lui rendre justice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-satisfaite; mais ses plus grands admirateurs ont été madame Sinclair, miss Partington & lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation & les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, auxquelles l'usage moderne a donné le nom de complimens, & qui passent pour une

marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment, au fond, qu'un amas d'exagérations ridicules, propres seulement à faire connoître la mauvaise foi des hommes, & l'opinion désavantageuse qu'ils ont des femmes. Il affecte de mêler dans ses discours, des mots françois & italiens; & souvent il répond en françois à une question qu'on lui fait en anglois, parce qu'il préfere cette langue, dit-il, au sifflement de sa nation. Mais, alors, il ne manque point de donner la traduction de sa réponse, dans l'odieuse langue de son pays; de peur, apparemment, qu'on ne le soupçonne de ne pas savoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une histoire excellente, avant que de la commencer : mais il ne paroît pas qu'il s'embarrasse beaucoup de tenir parole. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin du récit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de parenthèses, & de nouveaux incidens, qu'il perd le fil de son propre discours, & qu'il demeure satisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du secours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il se souvient de ce qu'il vouloit dire. Mais c'en est assez, & beaucoup trop, sur M. Tourville.

M. Belford est le quatrième convive, & celui

pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'estime & d'affection. Je crois avoir compris que c'est un homme d'une valeur éprouvée. Ils sont devenus amis à l'occasion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être), & d'une rencontre aux carrières de Kensington, où quelques survenans eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me semble que M. Belford n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être sont-ils les deux plus méchans; car ils paroissent capables de conduire les trois autres à leur gré. M. Belford est mis proprement, comme les autres : mais il n'a pas ces avantages de figure & d'ajustement dont M. Lovelace est trop vain. Cependant il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, & nos meilleurs écrivains, lui sont familiers. La conversation, par son moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable : & moi, qui, passant parmi eux pour madame Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit possible à ma situation, je me suis jointe alors à eux, & j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de complimens sur mes observations.

M. Belford paroît obligeant & de bon naturel. Quoique plein de complaisance, il ne la porte

point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité & de politesse, & j'ai cru remarquer un fonds de bonne logique dans son esprit & dans ses raisonnemens. Monsieur Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant, nous autres femmes, comme pour observer si nous admirions leur savoir, lorsqu'ils étoient contens d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration & de justesse, M. Belford emportoit visiblement l'avantage; & le sentant bien lui-même, il prenoit plaisir à défendre le côté foible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les sujets qui se traitent dans ces occasions, on s'y prête autant que la bienséance le permet, & par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas souvent observer combien M. Lovelace étoit au-dessus de ses quatre amis, dans les choses mêmes sur lesquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'esprit & la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder lorsqu'il ouvroit les lèvres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir son babil; il poussoit du coude le sourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace alloit parler; & lorsqu'il avoit parlé,

parlé, les termes de *charmant garçon* sortoient de toutes les bouches, avec quelque expression cavalière d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement, il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage, & dans les manières; que, si l'on n'avoit soin de veiller sur soi-même, & de distinguer la vérité des fausses apparences, on seroit souvent exposé à l'illusion.

« Voyez-le, dans une compagnie nombreuse, » m'a dit M. Belford; on ne fait attention qu'à » lui ». Ce Belford, ayant vu sortir son ami pour un moment, a profité de son absence pour s'approcher de mon oreille; & de l'air d'un favori, qui est dans le secret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation sur mon mariage supposé; en m'exhortant à ne pas insister trop long-tems sur les rigoureuses conditions que j'avois imposées à un si galant homme. Ma confusion, dont il s'est apperçu, lui a fait quitter aussi-tôt ce sujet, pour retomber sur l'éloge de son ami.

Réellement, ma chère, il faut avouer que M. Lovelace a, dans l'air, une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur & l'insolence non-seulement inutiles, mais absolument inexcusables. Et puis cette douceur trompeuse qu'il a dans le sourire, dans le langage & dans toute

ſa contenance, du moins lorſqu'il cherche à plaire, ne marque-t-elle pas qu'il eſt né avec des inclinations innocentes; & qu'il n'eſt pas naturellement cette cruelle, cette violente, cette impétueuſe créature, dans laquelle il ſe peut que la mauvaiſe compagnie l'ait changé? car il a d'ailleurs une phyſionomie ouverte, & je puis dire honnête. Ne le penſez-vous pas auſſi, ma chère? C'eſt ſur toutes ſes ſpécieuſes apparences que je fonde l'eſpoir de ſa réformation.

Mais il eſt ſurprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une ſi grande connoiſſance des hommes & des livres, avec un eſprit ſi cultivé, il puiſſe trouver tant de ſatisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, & dans une converſation d'une impertinence révoltante, indigne de ſes talens & de tous ſes avantages naturels & acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raiſon; & malheureuſement elle ne marque point une grande ame: c'eſt ſa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à ſe voir le chef des compagnons qu'il s'eſt choiſis. Comment peut-on aimer les louanges, & ſe contenter de celles qui viennent d'une ſource ſi mépriſable?

M. Belford s'eſt aviſé de lui faire un compliment qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante aſſemblée. « Heureux mortel! » lui

a-t-il dit à l'occasion de quelques flatteries de madame Sinclair, qui étoient approuvées par miss Partington, « vous êtes si bien partagé » du côté de l'esprit & du courage, qu'il n'y a » point de femme, ni d'homme, qui puissent » tenir devant vous ». En parlant, M. Belford avoit les yeux sur moi. Oui, ma chère, il me regardoit avec un sourire; & ses regards se sont tournés ensuite vers son ami. Ceux de toute l'assemblée, hommes & femmes, sont tombés aussi-tôt sur votre Clarisse. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penser; car à peine me suis-je senti la hardiesse de lever les yeux.

Ah! ma chère, si les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme, (& c'est le cas où je suis, car à quelle autre cause attribuer une fuite qu'on suppose volontaire?) étoient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent & sur l'humiliation dont elles se couvrent; sur la fausse pitié, le mépris tacite, les insolens sourires, & les malignes explications auxquelles elles s'exposent de la part d'un monde de censeurs de l'un & de l'autre sexe; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes? & combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaissement? Vous devez voir à présent pourquoi je ne

puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation.

LETTRE CLV.

Miss Clarisse Harlove à miss Howe.

Lundi, à minuit.

Il m'arrive une aventure fort bizarre, qui me cause de la peine & du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment; & fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maison se trouvant remplie de quelques femmes arrivées pour ses nièces, & la nuit, qui est fort avancée, ne permettant guère à miss Partington de s'exposer dans les rues de Londres, elle est venue me prier d'accorder à cette jeune personne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort simple, & mon refus lui aura paru dur & peu obligeant: mais, pendant qu'elle s'expliquoit, il m'est venu subitement à l'esprit que je suis ici comme étrangère pour tout le monde; que je n'ai pas un seul domestique que je puisse dire à moi, ou dont j'aie grande opinion; qu'il y a, dans la maison, quatre hommes d'un caractère fort libre; partisans déclarés de M. Lovelace; lui-

même d'un esprit entreprenant; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin; que miss Partington elle-même n'est pas une personne aussi timide qu'on me l'a représentée; qu'on a pris des peines officieuses pour me donner bonne opinion d'elle, & que madame Sinclair a mis plus de recherche dans son compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air singulier, pour des gens qui me croient déjà un peu singulière: un consentement m'expose à de fâcheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé sur le choix.

J'ai répondu à madame Sinclair que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume sans être fort pressée du sommeil; que miss Partington seroit gênée, & que je le serois moi-même.

Il seroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction fût obligée de partager, avec Dorcas, un lit fort étroit. Mais elle avoit encore plus de regret de m'avoir fait une proposition dont je pusse recevoir la moindre incommodité. Rien ne seroit plus éloigné de ses intentions; & miss Partington attendroit vo-

lontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, & moins embarrassée à persister dans mon refus, qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, & de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre miss, m'a-t-on dit, seroit effrayée de coucher seule : d'ailleurs, elle ne consentiroit jamais à m'incommoder jusqu'à ce point.

Je me suis crue délivrée, sur-tout lorsque j'ai vu madame Sinclair qui se retiroit civilement. Mais elle est revenue ; & m'ayant demandé pardon de son retour, elle m'a dit que miss Partington étoit tout en larmes ; que jamais elle n'avoit vu de jeune dame pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi ; que cette chère fille se flattoit de n'avoir laissé rien échapper dans sa conduite qui m'eût inspiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât ?

J'étois fort occupée, lui ai-je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'espérois de voir demain miss Partington, & de lui faire agréer mes excuses. Alors madame Sinclair, hésitant & paroissant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laissé de se tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ses pieds,

Elle s'eſt arrêtée au haut de l'eſcalier : mon dieu ! madame, quelle peine vous prenez ! m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur ; je n'ai pas eu deſſein de vous offenſer ; mais puiſque vous n'approuvez pas une demande trop libre, je vous ſupplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit trop hardie & trop impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier ; ſoit en lui-même, ſoit dans le tour que mes réponſes lui ont fait prendre ? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, ſi l'on ne ſe propoſoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des ſoupçons auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils ſont juſtes, je dois tout craindre ; je dois fuir & cette maiſon, & l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le ſont pas, & que je ne puiſſe me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raiſon plauſible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-tems avec honneur ?

Je me ſens irritée contre lui, contre moi-même, & contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons ſont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu ſouhaiter de me voir en ſi mauvaiſe compagnie ? Encore une fois, je ne ſuis pas contente de lui.

LETTRE CLVI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Mardi, 2 mai.

IL faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère (sous le couvert de M. Lovelace, & par la voie de milord M..), qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, & qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur & au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des tems plus tranquilles, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble devenir plus heureuse, espérons d'obtenir bientôt la liberté de reprendre la plume, & celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace, ne sera pas regardée apparemment comme une disgrâce.

Votre mère ajoute que, si je souhaite de *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défense qu'elle me signifie : mais elle se flatte que, sans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une corres-

pondance à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppose depuis long-tems. Tout ce que je puis faire, c'est de vous prier de n'être point *enflammée*; c'est de vous engager par mes instances, à ne pas lui faire connoître, ni même soupçonner, que je vous aie communiqué la raison qui me fait cesser de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le scrupule que je m'en suis fait, & sur lequel j'ai long-tems insisté, comment pourrois-je me dispenser honnêtement de vous apprendre ce qui, tout d'un coup, a la force de m'arrêter? Ainsi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me reposer sur votre discrétion, que de feindre des raisons dont vous ne seriez pas satisfaite, & qui, ne vous empêchant point de vouloir pénétrer le fond du mystère, me feroient enfin passer à vos yeux pour une amie capable de réserve; sans compter que vous auriez quelque sujet de vous croire blessée, si je ne vous supposois pas assez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaise face. La maison sera louée incessamment. Les femmes de celle-ci sont fort respectueuses, malgré ma délicatesse à l'égard de miss Partington. Miss Martin, qui doit se marier

bientôt avec un riche marchand du Strand (*), eſt venue me conſulter aujourd'hui ſur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occaſion. La veuve eſt moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas diſſimulé que ſes quatre amis ne ſont pas de mon goût, m'aſſure que ni eux ni d'autres, ne paroîtront devant moi ſans ma permiſſion.

Si je raſſemble toutes ces circonſtances, c'eſt pour mettre en repos votre cœur tendre & obligeant, dans la vue de rendre votre ſoumiſſion plus facile à l'ordre de votre mère, & dans la crainte qu'on ne m'accuſe de vous *enflammer*, moi qui ſuis, avec des intentions bien différentes, ma très-chère & très-aimable amie, votre fidelle & dévouée,

CL. HARLOVE.

(*) Fameuſe rue de Londres.



LETTRE CLVII.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mercredi, 3 mai.

Il me paroît bien étonnant que ma mère ait été capable d'une si étrange démarche, uniquement pour exercer mal-à-propos son autorité, & pour obliger des cœurs durs & sans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conseils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner ?

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, est d'avis que je ne dois pas abandonner une correspondance telle que la nôtre. Il est fort heureux de penser si bien ; car, ma mère ayant excité ma bile, j'ai besoin de quelqu'un que je puisse quereller.

Voici ma résolution, puisqu'il faut vous satisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, & jusqu'à ce que l'orage soit un peu appaisé. Mais soyez sûre, que je ne vous dispenserai pas de m'écrire. Mon cœur, ma conscience, mon honneur s'y opposent.

Mais comment ferai-je ici ? comment? Rien

ne m'embarrasse moins ; car je vous assure que je n'ai pas besoin d'être poussée beaucoup pour prendre secrètement la route de Londres ; & si je m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau ! & , dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers ; ou, si vous refusez de venir, je demeure avec vous, & je vous suis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *considération* & *une seule espérance* qui m'arrêtent, veillée comme je suis dans tous les momens de ma vie, obligée de lire sans voix, de travailler sans goût, & de coucher chaque nuit avec ma mère. La considération, c'est que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ : l'espérance consiste à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureusement, & que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive souvent de balancer. Mais la résolution où vous paroissez être de rompre tout commerce avec moi dans cette crise, emportera nécessairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conséquences.

Quelques mots ſur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore ſi le ſage projet de votre frère eſt abandonné, ou s'il ne l'eſt pas. Un profond ſilence règne dans votre famille. Votre frère s'eſt abſenté pendant trois jours. Il eſt revenu paſſer vingt-quatre heures au château d'Harlove. Enſuite, il a diſparu. S'il eſt avec Singleton ou d'un autre côté, c'eſt ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre perſonnage, je vois aſſez que c'eſt une race infernale, dont il eſt le Belzébuth. Qu'a-t-il pu ſe propoſer, comme vous dites, dans l'empreſſement avec lequel il a ſouhaité de vous voir au milieu d'eux, & de vous donner cette occaſion d'en faire comme autant de miroirs qui réfléchiſſoient la lumière l'un ſur l'autre. Cet homme eſt un fou, n'en doutez pas, ma chère; ou, du moins, un parfait étourdi. Je me figure qu'ils ſe ſont parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air, des ſeigneurs d'un mérite accompli! cependant, qui ſait combien d'ames mépriſables de notre ſexe, le pire d'entr'eux a ſu lier à ſon char?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras, comme vous l'obſervez, en refuſant de partager votre lit avec miſs Partington. J'en ai du regret pour

elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver ? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le tems de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas toucher. Madame Sinclair vous a trop pressée, & vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il vous survenoit quelque chose qui retardât la célébration, je vous conseillerois de prendre un autre logement : mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à ce que vous ayez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, sur-tout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, & vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y opposer. Il sera maître alors de votre bien (*), & vous ne pourriez former d'autres vues sans injustice.

Un point que je vous conseille de ne pas oublier, c'est celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence & de sa justice, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout

---

(*) Suivant les loix d'Angleterre.

méchant qu'il eſt, il ne paſſe pas pour une ame ſordide; & je m'étonne qu'il ſoit encore à vous faire cette propoſition.

Je ne ſuis pas mécontente de ſes ſoins, pour trouver une maiſon toute meublée. Il me ſemble que celle qu'il a en vue vous conviendra beaucoup. Mais, s'il faut attendre trois ſemaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie ſi loin. D'ailleurs, il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'eſt un de mes étonnemens, qu'il paroiſſe ſi ſoumis.

Ma chère, je le répète : continuez de m'écrire. J'inſiſte abſolument ſur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, & dans le plus grand détail; ou prenez ſur vous toutes les ſuites. Il n'y a point de démarches qui m'effraient, lorſque je croirai les devoir à la ſûreté de votre honneur & de votre repos.

ANNE HOWE.



LETTRE CLVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Jeudi, 4 mai.

Je ferme les yeux sur tout autre engagement, je suspends tout autre désir, je bannis toute autre crainte, pour vous supplier, très-chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié pour lequel je ne puis jamais vous faire de remercîmens, & qui deviendra pour moi la source d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connois votre caractère impatient, lorsque vous croyez votre générosité ou votre amitié blessée. Ma chère miss Howe ! voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me suis attirée celle de mon père ? ne diroit-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, si miss Howe venoit à la suivre ? Il y a des choses si visiblement mauvaises, qu'elles ne souffrent pas de discussion ; celle-ci est du nombre. Il est inutile d'apporter des raisons contre une témérité de cette nature. Quelques nobles, quelques généreux que puissent être vos motifs, dieu ne plaise qu'on sache jamais qu'il vous soit entré seulement dans l'idée, de suivre un si mauvais exemple ! d'autant plus que vous n'auriez

n'auriez pas même les excuses qu'on peut alléguer en ma faveur; particulièrement celle d'avoir été malheureusement surprise.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paroîtroit pas insupportable dans une autre occasion. Auriez-vous regardé autrefois comme un tourment, de partager son lit? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne! quel plaisir je prenois à travailler sous ses yeux! vous pensiez de même autrefois: & je sais que, dans les soirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amusemens de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguer vos propres passions. Tout excès est blâmable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même source que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés & violens; & peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'usage, ou par la force d'une éducation plus libre. Pesons toutes deux cette réflexion, ma chère; tournons les yeux sur nous-mêmes, & tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'insiste sur une interruption de votre part.

Votre silence sur ce point me sera une preuve que vous ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, & que vous obéissez à votre mère, du moins dans la partie qui vous regarde. Supposez des cas d'importance : ne pouvez-vous pas employer la plume de monsieur Hickman ?

Mes caractères tremblans vous feront connoître, ma chère & impétueuse amie, quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidelle,

CL. HARLOVE.

P. S. On m'apporte à ce moment mes habits. Mais vous m'avez jetée dans un trouble qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de monsieur Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.



LETTRE CLIX.

M. HICKMAN à miss CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 5 mai.

MADEMOISELLE,

J'ai l'honneur d'être chargé, par miss Howe, de vous marquer, sans connoître ses motifs, qu'elle est excessivement affligée de l'inquiétude que vous avez conçue de sa dernière lettre, & que si vous continuez seulement de lui écrire comme vous l'avez fait jusqu'à présent, elle renoncera au dessein qui vous cause tant d'alarmes. Cependant, elle m'ordonne d'ajouter que, s'il y a la moindre apparence qu'elle puisse *vous servir* ou *vous sauver*, ce sont ses propres termes, toutes les censures du monde ne tiendront que le second rang dans son esprit. Je suis fort tenté, mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre situation; mais n'en étant pas bien informé, & jugeant seulement, par l'agitation d'esprit de la plus chère personne que j'aie au monde, & de la plus sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je suis réduit à vous offrir mes fidelles

services, avec des vœux ardens pour la fin de toutes vos peines; car je suis, mademoiselle, avec un dévouement égal à mon respect & à mon admiration, votre, &c.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CLX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 mai.

MERCURE, suivant nos fabulistes, ayant la curiosité de savoir dans quel degré d'estime il étoit parmi les mortels, descendit sous quelque déguisement, & marchanda dans la boutique d'un statuaire, un Jupiter, une Junon, ensuite quelques autres des dieux majeurs; & venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle étoit. Oh, lui dit l'artiste, achetez une des autres, & je vous donnerai celle-là par-dessus le marché. Le dieu des voleurs dût avoir l'air assez sot en recevant cette mortification pour sa vanité.

Tu lui ressemble, Belford. Mille guinées ne te coûteroient rien pour obtenir l'estime de cette belle personne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât seulement supportable, & pas tout-

à-fait indigne de sa compagnie. En partant hier au soir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware, pour t'apprendre ce qu'elle pense de toi & de tes camarades subalternes.

Tes mille guinées sont à toi, mon pauvre Belford; car vous lui déplaisez tous parfaitement; & toi comme les autres.

J'en suis assez fâché pour ta part; & cela par deux raisons : l'une, que le motif de ta curiosité devoit être crainte & mauvaise opinion de toi-même; aulieu que celle du dieu des voleurs ne venant que d'une insupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé au ciel en rougissant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'osa pas se vanter; l'autre, que si on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'esprit de la belle; car ne sommes-nous pas des oiseaux du même plumage?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette espèce, & prenant autant de plaisir que j'en prends à vivre avec eux.

Il ne m'est pas tombé dans l'esprit plus qu'à vous, qu'elle pût vous trouver à son gré; mais vous connoissant pour mes amis, j'avois cru qu'une personne si bien élevée garderoit plus de ménagement dans ses censures.

Je ne sais comment va le monde, Belford; mais les femmes se croient en droit de prendre toutes sortes de libertés avec nous, tandis que nous sommes impolis, & peut-être beaucoup pires, si nous ne débitons pas un tas de menteries maudites, & si nous ne faisons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainsi à l'hypocrisie; & dans d'autres tems, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous, le mieux que j'ai pu : mais, contre des principes tels que les siens, vous savez qu'on ne peut se défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie.

« A des yeux purs, les moindres écarts pa» roissent une offense. Cependant je n'avois pas » remarqué, pendant toute la soirée, que, » dans vos discours ou dans vos manières, il y » eût quelque chose à vous reprocher. Bien des » gens n'étoient capables de parler que sur un » ou deux sujets; elle ne leur ressembloit pas, » elle qui les possédoit tous : mais il n'étoit » pas surprenant que vous eussiez parlé de ce » que vous savez le mieux, & que votre con» versation se fût bornée aux simples objets des » sens. Si elle nous avoit un peu plus honorés » de la sienne, elle auroit eu moins de dégoût » pour la nôtre; car elle avoit vu avec quelle » attention tout le monde se préparoit à l'ad-

» mirer lorsqu'elle ouvroit les lèvres. Belford, » en particulier, m'avoit dit, aussi-tôt qu'elle » s'étoit retirée, que la vertu même parloit par » sa bouche; mais qu'elle lui avoit imposé tant » de respect, qu'il craindroit toujours, devant » elle, de ne pas s'observer autant qu'il s'y » croyoit obligé ».

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit ni mes compagnons, ni la maison où elle étoit.

Je lui ai répondu que je n'aimois pas la maison plus qu'elle; quoique les gens parussent assez civils, & qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaisoient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

« Elle n'aimoit pas miss Partington. Quand » sa fortune seroit telle qu'on le disoit, elle » n'avoit pas d'inclination à la choisir pour son » amie. Il lui sembloit étrange que la nuit pré- » cédente on se fût adressé à elle pour une pro- » position qui l'avoit embarrassée; tandis que » les dames da la maison avoient sur le devant » d'autres locataires, avec lesquels elles devoient » être plus libres qu'avec une connoissance de » deux jours ».

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonstance; &, lorsqu'elle s'est expliquée plus ouver-

tement, j'ai condamné la demande comme une action indiscrète. Elle a parlé de son refus plus légérement qu'elle n'en jugeoit; je l'ai fort bien remarqué; car il étoit aisé de voir qu'elle me croyoit assez bien fondé à lui reprocher un excès de délicatesse ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon ressentiment à madame Sinclair.

« Non; ce n'étoit pas la peine; il valoit » mieux passer là-dessus: on pouvoit trouver » plus de singularité dans son refus, que dans » la demande de madame Sinclair & dans la » confiance de miss Partington. Mais, comme » les gens de la maison avoient un si grand » nombre de connoissances, elle craignoit de » n'être pas libre dans son appartement, si sa » porte étoit ouverte à tout le monde. Au fond, » elle avoit trouvé, dans les manières de miss » Partington, des airs de légéreté sur lesquels » elle ne pouvoit passer, du moins pour sou- » haiter une liaison plus intime avec elle. Mais, » si sa fortune étoit si considérable, elle ne » pouvoit s'empêcher de dire que cette jeune » personne lui paroissoit plus propre à recevoir » mes soins, que.... ».

Je l'ai interrompue d'un air grave: je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour miss Partington. C'étoit une jeune innocente,

qui me sembloit justifier assez la vigilance que ses tuteurs apportoient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devois avouer que je n'avois rien observé de choquant dans sa conduite; & que je n'y avois vu que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit, & de moi & de mes compagnons: mais, si cette jeune fille avoit été si satisfaite de la soirée qu'elle avoit passée avec nous, elle me laissoit à juger si je n'étois pas trop bon de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connoissoit point encore Londres, elle m'avouoit naturellement que, de sa vie, elle ne s'étoit trouvée en si mauvaise compagnie, & qu'elle souhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford? Il me semble que tu es plus maltraité que Mercure.

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discrètes que miss Partington ne seroient pas à couvert devant le tribunal d'une si rigoureuse vertu.

Je prenois mal sa pensée, a-t-elle repris; mais, si réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune personne, qui fût cho-

quant pour une ame vertueuse, elle ne pouvoit me dissimuler que mon ignorance lui paroissoit aussi digne de pitié que la sienne; & que, pour l'intérêt de deux caractères si bien assortis, il étoit à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remerciée de la sienne; mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire qu'en général, les *bonnes ames* en avoient fort peu; & qu'à parler de bonne foi, j'aimerois mieux être un peu plus mauvais, & juger moins rigoureusement de mon prochain.

Elle m'a félicité de ce sentiment; mais elle espéroit, a-t-elle ajouté, que, pour paroître charitable à mes yeux, elle ne seroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le soir précédent.

Nulle exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun risque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois de goût pour personne (franchise, ma foi, pour franchise. Pourquoi s'avise-t-elle de maltraiter mes amis? Milord M.... diroit ici : qui m'aime, aime mon chien); que cependant, si elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaisoit ou ce qui ne lui plaisoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes sentimens.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuse! s'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en si bon train avant l'assemblée d'hier, que je souhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis & miss Partington; cependant elle me permettroit de dire que je ne voyois pas comment les bonnes ames pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, si jamais elles n'admettroient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent.

Je me suis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris; & se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront. Elle prétend que je ne suis pas un homme poli; mais te semble-t-il que, dans cette occasion, elle soit plus polie pour une femme?

A présent, ne penses-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une aussi jolie personne & d'une fortune aussi considérable que miss Partington, dans la nécessité de partager le lit d'une servante?

miſs Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à madame Sinclair, que, ſi madame Lovelace lui faiſoit l'honneur d'aller à Barnet, les plus beaux appartemens & les meilleurs lits de la maiſon ſeroient à ſon ſervice? crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offenſantes qu'elle a formées ſur mon compte? qu'elle a craint que le mari ſuppoſé n'entreprît de ſe mettre en poſſeſſion de ſes droits, & que miſs Partington ne fût diſpoſée à favoriſer l'exécution d'un devoir ſi juſte? C'eſt donc ainſi que vous me défiez, ma charmante! eh bien! puiſque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que tu penſes de ma fière Hélène, toi & tes camarades.

Je viens d'apprendre que ſon Hannah eſpère d'être bientôt aſſez rétablie pour ſe rendre auprès d'elle. Il me ſemble que cette fille n'a pas de médecin. Je penſe à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour & de reſpect pour ſa maîtreſſe. Qui ſait ſi l'effet de quelque remède ne ſera pas d'augmenter ſa maladie? J'en ai cette eſpérance du moins. Les ſiennes ſont peut-être auſſi trop précipitées. Le tems n'eſt pas favorable aux rhumatiſmes.

LETTRE CLXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 mai.

Au moment que je cachetois ma lettre, il en eſt arrivé une à ma charmante, ſous mon couvert, & par la voie de milord M.... De qui t'imagines-tu qu'elle ſoit? de miſs Howe: & que contient-elle? C'eſt ce que je ne puis ſavoir, avant qu'il plaiſe à cette chère perſonne de me le communiquer. Mais, par l'effet qu'elle a produit ſur elle, je juge que c'eſt une lettre fort cruelle. Deux ruiſſeaux de larmes couloient de ſes yeux en la liſant, & ſa couleur a changé pluſieurs fois. Je crois que ſes perſécutions n'auront pas de fin.

Quelle eſt la cruauté de ſon ſort! s'eſt écrié la belle affligée. C'eſt à préſent qu'il faut renoncer à l'unique conſolation de ſa vie! elle entend ſans doute la correſpondance de miſs Howe. Mais, pourquoi cette grande douleur? C'eſt une défenſe qui avoit été déjà ſignifiée à ſon amie, & qui ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'impeccables, s'il vous plaît. Pouvoient-elles s'attendre qu'une mère ne ſoutiendroit pas ſon autorité; & lorſque ſes ordres ont ſi peu de pouvoir

ſur une fille perverſe, n'étoit-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'elle eſſayeroit s'ils auront plus d'effet ſur l'amie de ſa fille ? Je ſuis perſuadé qu'à préſent ils ſeront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en faſſe un point de conſcience.

Je hais la cruauté, ſur-tout dans les femmes; & je ſerois plus touché de celle de madame Howe, ſi je n'en avois pas eu, dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de miſs Partington. Puiſqu'elle étoit ſi effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle ſavoir ſi Dorcas n'introduiroit perſonne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoit ſuppoſer bien moins ſur ſes gardes ? Mais, après tout, je ne ſuis pas trop fâché de cette défenſe, de quelque ſource qu'elle vienne; parce qu'il me paroît certain que j'ai l'obligation à miſs Howe de la vigilance exceſſive de ma belle, & de la mauvaiſe opinion qu'elle a de moi. Elle n'aura perſonne, à préſent, dont elle puiſſe comparer les remarques avec les ſiennes ; qui ſe plaiſe à l'alarmer; & je ſerai diſpenſé d'approfondir, par de mauvaiſes voies, une correſpondance qui m'a toujours cauſé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conſpire en ma faveur ? pourquoi cette charmante Clariſſe me met-elle dans la néceſſité d'avoir recours à

des inventions qui augmentent mon embarras, & qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens? ou plutôt, pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de résister à son étoile?

LETTRE CLXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, mardi au soir, 2 mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait espérer, sur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous assurer que nous n'avons qu'une voix dans celle que nous portons d'elle; c'est-à-dire que, pour les qualités de l'esprit, nous ne croyons point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte sur elle au même âge. Pour la figure, elle est dans sa fleur. C'est une personne admirable, une parfaite beauté: mais, à peine s'arrête-t-on à ces éloges inférieurs, lorsqu'on a joui de l'honneur de sa conversation. Cependant, c'étoit contre son inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aspire à la gloire de sauver tant de perfections, du danger

continuel auquel je les vois exposées de la part du plus adroit & du plus intriguant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, & particulièrement les désirs de milord M.... Je n'avois pas encore eu l'occasion de la voir. Mais à présent, j'y joins son propre intérêt, celui de l'honneur, les motifs de la justice, de la reconnoissance & de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conservation d'un si bel ouvrage de la nature. Tu ne sais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, sans savoir à quoi l'attribuer, si je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable étoit échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Partington pour sa compagne de lit.

Il y a quelque chose de si respectable & de si doux, néanmoins, dans la figure de cette belle personne (je ne fais que parler d'elle, depuis que je l'ai vue), que, si je voulois avoir toutes les vertus & toutes les grâces dans un même tableau, je demanderois qu'elles fussent copiées de ses différens airs & de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement de son siècle. Elle feroit celui de la première dignité. Quelle vivacité perçante, & quelle douceur en même tems dans ses yeux! j'ai cru voir dans chacun de ses regards un

mélange de crainte & d'amour pour vous. Quel divin sourire ! quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son beau visage, & qui montroit assez qu'elle avoit au fond de l'ame plus de tristesse & d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laisser voir !

Vous pouvez m'accuser d'enthousiasme; mais, en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit & de son jugement, que, loin de pouvoir excuser celui qui seroit capable d'en user mal avec elle, je suis tenté de regretter qu'avec des qualités si angéliques, elle soit destinée au mariage. Elle est tout ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari qui lui ressemblât, pourquoi mettre à des usages profanes les charmantes perfections qu'elle possède ? pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique ? Si j'étois son mari, à peine oserois-je souhaiter de la voir mère; à moins que d'avoir une espèce de certitude morale, que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels ? Je sais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville, pensent comme moi, ne mettent pas de fin à leurs éloges, & jurent que ce seroit la plus

grande pitié du monde, de ruiner une jeune personne dont la chute ne peut réjouir que l'enfer.

Quel doit être le mérite d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi, à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentimens contre le reste de sa famille, & qui t'ont offert leur secours pour l'exécution de ta vengeance! mais que veux-tu? Nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente qui t'aime de tout son cœur, qui est sous ta protection, & qui a tant souffert, pour toi, de l'injustice de ses parens.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute charmante qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes réponde aux moyens, c'est-à-dire aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux, & que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du monde : mais, sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plns heureux qu'il ne pourroit espérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuses sont celles qui*

se partagent volontairement (*). Voudrois-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir compter d'être heureux toi-même un instant ?

Jusqu'à présent, il n'est pas trop tard : & c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne; car je crois que, dans la maudite maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! comment a-t-elle pu se masquer jusqu'à ce point pendant tout le tems que ta belle a passé avec nous ? Crois-moi, Lovelace; sois honnête, & marie-toi : rends grâces à ton étoile, qui fait condescendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumières, tu seras condamné dans ce monde & dans l'autre. Tu le seras, te dis-je & tu mériteras de l'être, quand tu aurois, pour juge, un homme qui ne s'est jamais senti si fortement touché en faveur d'une femme, & que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connoissent

(*) Vers de Congrève.

rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent; &, de leur propre mouvement, ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables systêmes.

BELTON, MOWBRAI, TOURVILLE.

P. S. On me remet à l'instant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, & je ne rabats rien de mes ardentes sollicitations en sa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE CLXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 3 mai.

APRÈS la peine que je me suis donnée de t'expliquer mes vues, mes desseins & mes résolutions par rapport à cette admirable fille, il est bien extraordinaire que tu t'évapores, comme tu fais en sa faveur, lorsque je n'ai fait encore ni essai, ni tentative, & que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la

ſituation où elle ſe trouve, & qu'il n'eſt pas impoſſible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaiſirs que peuvent donner les femmes vertueuſes & les femmes libertines, ſont plus propres aux momens qui ſuivent l'expérience qu'aux tems qui la précèdent.

Je reconnois, avec le poëte & toi, que les délicieuſes voluptés ſont celles qui ſe partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée ſe rende à la première attaque? en ſuis-je même aux ſommations? Il me paroît certain que j'aurai des difficultés à combattre: d'où je conclus que j'y dois employer la ſurpriſe. Peut-être ſera-t-il néceſſaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppoſitions peuvent être mêlées de conſentement. On peut ſe rendre au milieu de la réſiſtance. Qui ſait, après le premier choc, ſi les combats ſuivans ne s'affoibliront point par degrés, juſqu'à ce que la ſoumiſſion devienne volontaire? c'eſt le point qui demande d'être éclairci. J'ai vu des oiſeaux refuſer la nourriture, & ſe laiſſer mourir de chagrin d'avoir été pris & renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme ſi ſotte. Cependant j'ai entendu dire que ces chères ames font de furieuſes menaces contre

leur vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas dire grand chose en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Cependant nous sommes obligés d'avouer tous qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainsi, Belford, sans aller plus loin, que sais-je si mon charmant oiseau ne se laissera point apprivoiser, & s'il ne parviendra point, avec le tems, à vivre aussi satisfait de sa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduites à ce point ; & quelques-unes, je t'assure, d'un naturel fort sauvage.

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec milord M.... qui est depuis longtems dans l'impatience de me voir enchaîné ; & tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire? & ferai-je bien ta cour à miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera le plus excusable, du méprisant personnage qui

fait cette queſtion, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuſe matrone, ou bien aiſe du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haine éternelle à un homme, pour avoir oſé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux ſur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chaſſeur qui fait la guerre au renard, ne s'expoſe-t-il pas à toutes ſortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'eſt bonne ni pour lui ni pour ſes chiens? & dans toutes les chaſſes nobles, n'eſtime-t-on pas moins le gibier que l'amuſement? pourquoi ſerois-je donc expoſé à ta cenſure, & le ſexe à tes outrages, pour ma patience & ma perſévérance dans la plus noble de toutes les chaſſes, & pour n'être pas un *braconnier* en amour, comme ta queſtion ſemble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter déſormais plus reſpectueuſement un ſexe qui fait les délices & le principal amuſement du nôtre. Je reprendrai la plume ce ſoir.



LETTRE CLXIV.

M. Lovelace à M. Belford.

Tu me regardes, avec raison, comme le plus intriguant de tous les hommes. C'est me faire honneur, & je t'en remercie de bonne foi. Je te connois fort bon juge. Aussi mon orgueil en est-il si flatté, que je me crois obligé de mériter ton compliment. D'ailleurs, voudrois-tu que je me repentisse d'un meurtre avant que de l'avoir commis ?

« Les vertus & les graces sont les dames » d'atour de ma Clarisse. Elle est née pour » faire l'ornement de son siècle. Fort bien, Bel- » ford ». Elle feroit l'ornement de la première dignité..... Quel froid éloge, mon ami, s'il n'est pas vrai que la première dignité soit toujours le prix du premier mérite ! dignité, première dignité, pures bagatelles ! toi, qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine & des faux brillans ? C'est à moi de porter la toison (*), puisque je l'ai gagnée ! Corrige donc ton style à

(*) Allusion à celle de Jason, & à l'ordre de Bourgogne.

l'avenir; & nomme Clarisse l'ornement du plus heureux des hommes & du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'est ce qui ne me paroît pas aussi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, sa confiance trop réservée, m'autorisent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle-même, & qui l'a prise de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obstiné?

A l'égard de la conclusion que tu tires de ses regards, je t'assure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à son cœur, si tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'observois ses yeux, comme toi, & j'ai reconnu, plus sûrement, qu'ils n'exprimoient que du dégoût pour moi & pour la compagie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de se retirer, malgré toutes nos instances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne se passoit rien de tendre dans son cœur; & jamais son cœur n'a été contredit par ses yeux.

Elle est *tout ame*, dis-tu. Je le dis aussi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la sienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, &, pour m'arrêter sur les mots, prenant plaisir

à la *rencontrer*, ne produiroit pas d'autres *ames* de son espèce ?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouît de sa chute. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser quand je le voudrai : & si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnoissance ? ne se croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger ? Et puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie si profonde que celles de quantité d'autres, que toi & tes camarades subalternes ont jetées dans les voies de la perdition, & qui servent à présent de tisons infernaux dans les divers quartiers de la ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondrez peut-être, qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas une du rang & du mérite de ma Clarisse.

Mais je demande, si ce n'est pas une maxime constante dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus il y a de noblesse dans la victoire ? Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon bouton de rose, qui n'a point d'appui dans sa naissance & dans son éducation, ni beaucoup de ressources dans ses lumières naturelles,

doit être respectée en faveur de sa foiblesse & de son ignorance : mais vous conviendrez tous qu'il est plus mâle d'attaquer un lion qu'une brebis. J'imite les aigles. C'est aux plus nobles proies qu'ils s'arrêtent. On n'a jamais entendu dire qu'un aigle ait fondu sur un moineau. Le pis, dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que rien ne sera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes réflexions sur ma conquête, que don Juan d'Autriche l'étoit par les siennes, après sa fameuse victoire de Lepante; lorsqu'il se plaignoit qu'aucun de ses exploits futurs ne pourroit égaler les prémices de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit facile de répondre à mes raisonnemens, & qu'ils ne méritent peut-être quelque censure; mais de la part de qui? Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos associés; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, long-tems même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a justifié ce que l'envie ou l'épuisement vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions; c'est tout ce que vous pouviez prétendre,

& ce qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort, & que j'ai raison, suivant nos principes; ou, du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu : & ne manque point, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.

LETTRE CLXV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, jeudi, 4 mai.

JE sais que tu es un méchant si abandonné, que te donner les meilleures raisons du monde contre ce que tu as une fois résolu, c'est imiter ce fou qui essayoit d'arrêter un ouragan avec son chapeau. Cependant, j'espère encore que le mérite de ta dame aura quelque pouvoir sur toi. Mais, si tu persistes; si tu veux te venger; sur ce tendre agneau que tu as séparé d'un troupeau que tu hais, de l'insolence de ceux qui l'avoient en garde; si tu n'es pas touché par la beauté, par l'esprit, par le savoir, par la modestie & l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante; s'il est décidé qu'elle doive tomber, & tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, je ne vou-

drois pas, pour mille mondes, avoir à répondre de ton crime.

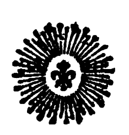
Sur ma foi! Lovelace, le ſujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clariſſe. Mon inquiétude augmente, lorſque je penſe à l'imprécation de ſon brutal de père, & aux infâmes duretés de toute ſa famille. Je ſerois curieux, néanmoins, ſi tu t'obſtines, de ſavoir par quels degrés, par quels artifices & quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entrepriſe; & je te conjure, cher Lovelace, ſi tu es homme, de ne pas ſouffrir que les ſpécieux démons au milieu deſquels tu l'as placée, triomphent d'elle, & de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'emploies que la ſimple ſéduction; ſi tu la rends capable d'une foibleſſe, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne ſoit pas révolté, je la plaindrai moins; & je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ſoit à l'épreuve d'un amant ferme & courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un meſſager de la part de mon oncle. J'apprends que ſon mal a gagné les genoux, & que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché auſſi-tôt un de ſes gens, avec cette fâcheuſe déclaration, qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je ſerai abſolument obligé d'en-

voyer chaque jour à la ville mon valet, ou quelqu'un des ſiens, pour ſes affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. C'eſt une charité de m'écrire auſſi ſouvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne ſaurois dire que ces ſcènes de mort & de miniſtre puiſſent me cauſer le moindre plaiſir : de *miniſtre* & de *mort*, aurois-je dû dire, car c'eſt l'ordre naturel ; & l'un eſt ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je ſerai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès, n'a pas droit de ſe choquer du reproche.

BELFORD.



LETTRE CLXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Je vous rends grâce, & à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence si obligeante; & je continue de me soumettre à votre chère tyrannie.

(Elle lui fait le récit de ce qui s'est passé le mardi matin entre elle & M. Lovelace, à l'occasion de ses quatre amis & de miss Partington. Les circonstances diffèrent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Ensuite elle continue :)

Il ne cesse de me reprocher un excès de scrupule. Il prétend que je suis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de réserve avec M. Solmes; & qu'il ne peut concilier avec ses idées, non plus qu'avec ses espérances, que depuis si long-tems il n'ait pas eu le bonheur d'inspirer le moindre sentiment de tendresse à la personne qu'il se flatte de pouvoir bientôt nommer sa femme. Aveugle présomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réserve avec laquelle je suis obligée de le traiter. Mais

ſon orgueil anéantit ſa prudence. Ce ne peut être être qu'un bas orgueil qui a pris la place de cette noble fierté qui le mettroit au-deſſus de la vanité par laquelle il s'eſt laiſſé corrompre. Ne vous ſouvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai paſſés chez vous, regardant autour de lui, lorſqu'il retournoit à ſon carroſſe, comme pour obſerver quels yeux ſa figure & ſon aîr attiroit à ſa ſuite? Mais nous avons vu de laids & ſots petits-maîtres, auſſi orgueilleux de leur figure, que s'ils avoient toutes les graces en partage; pendant qu'ils devoient penſer que les recherches qu'ils apportent à leur perſonne, ne ſervent qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paroître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'eſt, excite la curioſité ſur ſes prétentions; & cet examen produit preſque toujours le mépris, parce que l'orgueil eſt un ſigne infaillible de foibleſſe, ou de quelque travers dans l'eſprit où dans le cœur. S'exalter ſoi-même, c'eſt inſulter ſon voiſin, qui ſe ſent alors porté à douter d'un mérite auquel il accorderoit peut-être ce qui lui eſt dû, s'il le voyoit accompagné de modeſtie.

Vous me trouverez fort grave, & je le ſuis en effet depuis lundi au ſoir. M. Lovelace eſt extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois plns

plus rien devant moi qui puisse me donner une favorable espérance. Qu'attendre d'un esprit si inégal ?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez causé tant d'agitation, que je ne suis pas trop sûre de l'avoir fait, quoique je me souvienne d'en avoir eu le dessein. Ils me sont venus jeudi dernier ; mais sans la petite somme, & sans mes livres, à l'exception de *Drexel sur l'éternité*, *de l'instruction sur la pénitence*, & de *François Spira* (*). C'est apparemment un trait d'esprit de mon frère. Il croit bien faire de me présenter des images de mort & de désespoir. Je désire l'une, & je suis quelquefois sur le bord de l'autre.

Vous serez moins surprise de ma gravité, lorsqu'aux raisons que vous connoissez, & à l'incertitude de ma situation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indisposée contre M. Lovelace, & je dois dire aussi contre moi-même. Je la mets sous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

(*) Trois ouvrages de piété fort connus.



LETTRE CLXVII.

M. MORDEN à miſs CLARISSE HARLOVE.

A Florence, 13 avril.

J'APPRENDS, avec un extrême chagrin, le différend qui s'eſt élevé entre toute une famille qui m'eſt ſi chère, & qui me touche de ſi près par le ſang, & vous, ma très-chère couſine, qui avez des droits encore plus particuliers ſur mon cœur. Mon couſin a pris la peine de m'informer des offres & du refus. Je ne trouve rien de ſurprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorſque j'ai quitté l'Angleterre ? & ces charmantes eſpérances ſe trouvant ſurpaſſées, comme j'ai pris ſouvent plaiſir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui ſoient dignes de vous.

Monſieur & madame Harlove, les meilleurs parens du monde & les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raiſon d'aimer, ont donné les mains aux refus que vous avez fait de pluſieurs partis. Ils ſe ſont contentés de

vous en proposer un plus sérieusement, parce qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé apparemment beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offroient; &, dans cette idée, ils ont suivi leurs propres vues, un peu trop vîte peut-être pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais, lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, & qu'ils ont cru vous avoir assuré des conditions extrêmement avantageuses qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs désirs avec une chaleur & une véhémence où je ne reconnois pas cette douceur naturelle qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des deux prétendans; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chère cousine, c'est que je souhaiterois de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'une seule qualité, votre frère avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrens; mais cette qualité seule est d'un plus grand poids que tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que miss Clarisse Harlove compte les moeurs pour rien dans un mari.

Quel ſera, ma très-chère miſs, le premier argument que j'emploierai dans cette occaſion ? Votre devoir, votre intérêt, votre avantage éternel & temporel, peuvent dépendre de ce ſeul point, *les bonnes mœurs d'un mari.* Avec un méchant mari, il n'eſt pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conſervez, m'écrit-on, tous vos principes de piété : je n'en ſuis pas ſurpris, & je le ſerois beaucoup que vous les oubliaſſiez jamais; mais quel eſpoir auriez-vous d'y perſévérer avec un mari ſans mœurs ?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occaſion, permettez que je vous demande, ma chère couſine, lequel des deux doit céder à l'autre ? Je ne vous diſſimulerai pas que, de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler avec cette liberté, d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adreſſoit ſes ſoins à toute autre que ma couſine. Mais, dans cette occaſion, vous me permettrez de vous dire, ma chère Clariſſe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut ſe réformer, direz-vous: peut-être ne ſe réformera-t-il pas. L'habitude ne

change pas facilement. Les libertins, qui sont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières supérieures & de leur propre conviction, ne se réforment presque jamais que par un miracle ou par impuissance. Je connois parfaitement mon sexe : je suis capable de juger s'il y a quelque espérance de réformation pour un jeune homme licentieux qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adversité; qui jouit d'une fortune brillante; sans compter ses hautes espérances; qui a les sentimens élevés, l'humeur indomptable; & qui, vivant peut-être avec des gens du même caractere, s'y confirme par leur exemple & par l'assistance qu'il reçoit d'eux dans toutes ses entreprises.

A l'égard de l'autre, supposons, ma chere cousine, que vous soyez à présent sans goût pour lui : ce n'est pas une preuve absolue que vous ne puissiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'est si rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles jamais, lorsqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité? Une femme qui se livre à la sienne, ne découvre aucun défaut dans

l'objet qu'elle favorise, souvent, parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même ; & l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons, d'un autre côté, qu'une personne telle que vous épouse un homme dont les talens soient inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse que miss Clarisse ? quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du-bien ? quel heureux partage de son tems, entre l'exercice de ses propres vertus & l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à sa sphère ! On vous rend cette justice, ma chère cousine, que vos qualités naturelles & acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui, comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs & purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence dont on vous soupçonne pour un libertin. Une ame aussi pure que la vôtre, se mêler avec une des plus impures de son espèce ! un homme de ce caractère occupera tous vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude pour lui & pour vous-même. Puissance divine & humaine, loix les plus saintes, vous lui verrez

braver tout ce qui est respecté par les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Pour lui plaire, & pour vous conserver quelque pouvoir sur son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses goûts & dans ses plaisirs; d'abandonner vos compagnies vertueuses, pour vous livrer aux siennes. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à cause du scandale continuel de ses actions. Espérez-vous, chère cousine, qu'avec un tel homme vous puissiez être long-tems aussi bonne que vous l'êtes à présent? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes vous êtes disposée à lui sacrifier, & lequel de ses vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût d'aucun de ces devoirs que vous trouvez aujourd'hui tant de douceur à remplir? & si vous cédez une fois, comment serez-vous sûre du point auquel il vous sera permis de vous arrêter?

Votre frère convient que, pour l'agrément de la personne, M. Solmes n'est pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure aux yeux d'une fille telle que vous? Il reconnoît aussi que l'un n'a pas les manières de l'autre; mais cet avantage, sans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre considération? Il seroit bien

plus avantageux pour une femme, de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ses mœurs; prix auquel on n'achète que trop souvent les qualités qu'on se propose d'acquérir dans les voyages. Ah, ma chère cousine, si vous pouviez vous trouver ici avec nous, soit à Florence, d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où j'ai résidé aussi fort long-tems, & voir quelle sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuses, vous les aimeriez mieux tels qu'ils sont à leur première poste, lorsqu'on suppose que leur grossiéreté naturelle a besoin de se polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroîtroient à la dernière. Vous en voyez la différence à leur retour. Les modes, les vices, & souvent les maladies des pays étrangers, font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de son propre pays & de ceux qui l'habitent, quoiqu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus méprisable de ceux qu'il méprise : voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit de rien, ce qu'on appelle un gentilhomme qui a voyagé.

Je sais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités distinguées & du savoir. Il s'est acquis de l'estime à Florence & à Rome; & l'éclat de sa figure, joint au tour

noble & généreux de ſon eſprit, lui a donné de grands avantages. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'un libertin homme de ſens eſt infiniment plus dangereux qu'un libertin ſans génie. J'ajouterai même que c'eſt la faute de M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de conſidération des perſonnes lettrées de Florence. Il s'eſt permis quelques entrepriſes galantes qui ont mis en danger ſa perſonne & ſa liberté, & qui l'ont fait abandonner de ſes plus illuſtres amis. Auſſi ſon ſéjour à Florence & à Rome a-t-il été plus court qu'il ne ſe l'étoit propoſé.

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait oppoſé. Mais, pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi, qui me flatte de les connoître, & qui ſais, non-ſeulement qu'ils ont ſans ceſſe dans le cœur quelques mauvais deſſeins contre votre ſexe, mais que ſouvent ils ne ſont que trop heureux à les faire réuſſir : je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions ſur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chère couſine, un intrigant, un ruſé libertin, eſt ordinairement un homme ſans remords. C'eſt toujours un homme injuſte. La noble règle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, eſt la

première règle qu'il viole. Il la viole chaque jour ; & plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de son triomphe. Son mépris est extrême pour votre sexe! Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. Chaque folle qui le favorise, le confirme dans cette odieuse incrédulité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les excès dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la ville, & peut-être avec ce qu'il y a de plus méprisable? Et puis, livrée si grossiérement aux goûts purement sensuels! quelle femme un peu délicate ne seroit pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité & la tendresse, & qui est capable de rompre un engagement d'amour par une insulte? Les prières, les larmes, ne feront qu'enfler son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débauche, & peut-être avec des femmes aussi abandonnées que lui, des souffrances & des humiliations qu'il a causées ; & s'il a le droit du mariage, il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connoisse des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la postérité; enfin d'une multitude d'autres désordres, dont la peinture seroit grossière & choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

Que de maux ensemble, & de quelle étrange nature! il n'est question, pour les éviter, ma chère cousine; pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition; pour continuer vos charmans exercices & vos occupations exemplaires; pour assurer, en un mot, la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes; il n'est question que d'un seul sacrifice: celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importans & de si solides?

Pesez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'avantage, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pesez-les attentivement, mon aimable cousine; & si l'intention de vos parens n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité

d'autres perſonnes de votre ſexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir ſur vous que le devoir & la raiſon. Moins l'homme eſt agréable, plus il y aura de mérite dans la complaiſance. Souvenez-vous que c'eſt un homme réglé, un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation, par conſéquent, eſt une ſûreté pour ſa bonne conduite avec vous.

C'eſt une occaſion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puiſſe attendre du reſpect filial. Embraſſez-là. L'exemple eſt digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoiqu'en faveur de votre inclination, on puiſſe regretter qu'il vous ſoit propoſé. Qu'on diſe, à votre gloire, que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chère couſine, mais juſtifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore qui vous ont comblée de bienfaits; mais qui ſont fermes ſur ce point; qui n'en démordront pas; qui ſe ſont relâchés ſur quantité d'autres points de la même nature, & qui, pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité, demandent d'être obligés à leur tour.

J'eſpère de me trouver bientôt en état de vous féliciter perſonnellement d'une ſi glorieuſe complaiſance. Le déſir d'arranger & de finir tout

ce qui appartient à ma qualité de curateur, est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir, à la satisfaction de tout le monde; & sur-tout, ma chère cousine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille si chère, ce sera pour moi un plaisir inexprimable; & je disposerai peut-être mes affaires pour passer le reste de mes jours près de vous.

Ma lettre est d'une longueur extrême. Il ne me reste qu'à vous assurer du profond respect avec lequel je suis, ma très-chère cousine, votre, &c.

MORDEN.

Je suppose, chère miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon cousin. Il est trop tard pour souhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me résoudre à l'entrevue, puisque je pensois si peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entrevue, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir préparé, & dont ses artifices rendirent si malheureusement la révocation inutile.

Persécutée comme je l'étois, & m'attendant

si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué, & que vous me l'avez confirmé; quand la lettre seroit arrivée assez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à l'entrevue. Mais, voici un effet que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi : elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur le projet de me rendre auprès de son obligeant auteur, pour trouver un père & un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable. Mais j'étois destinée à l'infortune. Que le cœur me saigne, de me voir déjà presque obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez fait la lecture!

Est-il possible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, soit devenu mon partage? J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulsions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le directeur suprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; sur-tout lorsque j'ai vu tant de persévérance dans les soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience & la présomption, avec le secours de mon frère & de ma sœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma disgrâce, ont causé ma ruine. Quel mot, ma chère ! Mais je le répète avec délibération, puisqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite; un libertin est mon partage : & ce que c'est qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace; elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte & sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoyer Spira.

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner, à cause de

l'incertitude de ma situation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclairciſſemens plus certains. Vous m'avez conſeillé, il y a quelque tems, de lui écrire; & c'eſt alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaiſir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorſque je le puis; car vous êtes la ſeule amie qui me reſte, & vous avez, d'ailleurs, la même déférence pour les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choiſir entre ceux qu'on me donne : je ſuis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démarche téméraire, ſans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me ſemble que je puis l'expliquer moi-même : une faute, dans l'origine; voilà le myſtère à découvert : cette fatale correſpondance, qui m'a menée ſi loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où je perds l'eſpérance de découvrir le chemin pour en ſortir : un ſeul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon ſentier; & la pauvre égarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable paſſant qui l'aide à ſe retrouver.

Préſomptueuſe

Présomptueuse que je suis! d'avoir trop compté sur la connoissance que j'avois du véritable chemin ; sans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuses où je suis à présent, il voltige autour de moi, sans disparoître un moment ; & s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière, lorsque je crois m'être avancée vers le terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard je m'y reposerai paisiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais, comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, & m'écarter toujours contre mon intention ? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque tems, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ses complimens sont employés mal-à-propos, que son conseil est inutile, tous ses avertissemens perdus, & que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir ?

Cependant, puifque mon fort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chère, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au ciel que, de quelque manière qu'il difpofe de moi, il ne permette pas que cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puiffe être punie par l'homme dans lequel* il fuppofe *que j'ai mis ma confiance*, foit malheureufement remplie. Demendons-lui cette grâce, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine : ou, s'il eft néceffaire, pour le foutien de l'autorité paternelle, que je fois punie comme mon père le défire, que ce ne foit pas par quelque baffeffe infâme & préméditée; afin que je puiffe du moins juftifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de juftifier fon action; fans quoi, ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant, il me femble que, d'un autre côté, je fouhaiterois que la rigueur de mon père & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été bleffé de ma faute, pût être juftifiée fur tout autre point que cette cruelle malédiction; & que mon père voulût confentir à la révoquer avant qu'elle foit connue de tout le monde; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future.

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces triftes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon coufin, avant que de fermer mon enveloppe ; alors je la faurai par cœur.

Fin du troifième volume.





